

# Nouvelles

## Boucher de Perthes



**Gloubik éditions**

**2013**



Nouvelles

Par

Boucher de perthes.



Paris.

Treuttel. Et wurtz, libraires,

Rue de lille, n° 17.

1832.

# Paola

## *Chapitre premier*

*Est-ce une ombre ? Est-ce un être réel ? Ou le rêve d'imagination troublée ?*

Il était six heures du soir ; le mois de septembre 1805 finissait ; le ciel était pur, une brise légère de nord-ouest rafraîchissait l'air et poussait vers Gênes un petit bâtiment marchand nommé le *Saint-Antoine*, capitaine cambiaso, parti la veille de Marseille. Les passagers, réunis sur le pont, avaient mis en commun leurs provisions, et soupaient de bon appétit. Les dames, guéries de la peur et du mal de mer, écoutaient avec attention un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, d'une taille élancée, d'une figure agréable, qui parlait de guerre et d'amour. C'était un

militaire : une décoration, un coup de sabre qui lui sillonnait la joue sans le défigurer, enfin une petite moustache qui donnait quelque chose de martial à cette physionomie naturellement douce, avaient disposé toute la société en sa faveur. Prisonnier en Angleterre, il y avait aimé, il y avait été aimé. Son amante, contrainte de s'unir à un autre, était devenue libre, et il se rendait à Gênes pour l'épouser. Il ne dit pas tout cela, car il était, pour un militaire, très modeste et très discret ; mais dans la conversation il en laissa entrevoir une partie, et les dames devinèrent le reste.

Un jeune italien, par sa gaîté et ses saillies originales, partageait avec le français, les honneurs de la soirée. On lui avait vu embarquer une guitare, on le pria de chanter, et il chanta avec beaucoup de grâce et de goût : *il cuore non più mi sento*. On joua ensuite à de petits jeux, on se serra la main, on se fit des confidences, on s'embrassa. On aurait cru plutôt être dans un salon que sur le pont d'une felouque et au milieu de la méditerranée.

Un seul passager ne prenait point part à la gaîté

générale. C'était un homme jeune encore, d'un extérieur noble. On voyait qu'il avait été d'une beauté remarquable, mais il paraissait avoir vieilli avant le temps ; des rides précoces annonçaient une vie douloureuse, un souvenir rongeur. Quelquefois les muscles de son visage se contractaient ; alors il semblait prêter l'oreille comme s'il eût entendu ou voulu distinguer un bruit éloigné, et son agitation devenait plus vive à mesure que la nuit approchait.

La fraîcheur du soir commençant à se faire sentir, les dames descendirent dans la chambre, et les hommes, après avoir causé un instant, se retirèrent de leur côté, à l'exception du jeune officier qui, tout entier à ses amours, ne songeait pas' encore au sommeil.

On pensera peut-être que ces personnages qui viennent de rire et chanter ensemble se connaissent depuis longtemps ? Nullement ; ils se sont vus la veille pour la première fois, et se sépareront demain probablement pour ne jamais se revoir. L'officier français sait seulement que l'italien s'appelle castellini, qu'il est

génois et qu'il retourne dans son pays, et l'italien a appris par hasard, en s'embarquant, que le français se nomme Alphonse de S\*\*, et qu'il est capitaine dans le deuxième régiment d'artillerie.

Les matelots étaient descendus dans la cale ; il ne restait sur le pont que le timonier, qui tenait la barre du gouvernail, et Alphonse, qui s'était assis à l'arrière du canot placé contre le grand mât. La nuit était superbe ; le beau ciel d'italie brillait de tout son éclat ; la mer, unie comme une glace, réfléchissait les étoiles. La felouque cheminait paisiblement, en laissant derrière elle une longue traînée de lumière ; des marsouins, qui la suivaient, montraient de temps en temps leur dos noir, et rentraient silencieusement dans l'abîme. Tout était calme ; quelques mots, quelques phrases éloignées sortaient de la cabine ; mais bientôt ils devinrent plus rares, et cessèrent entièrement. On n'entendit plus que le bruit léger du sillage, et par moment le cri du gouvernail.

Alphonse pensait à Marie, à sa chère Marie. Après tant d'années d'angoisses et de soupirs, quel avenir de

bonheur s'ouvrait devant lui ! L'amour et la fortune lui souriaient. Alphonse n'était pas riche, Marie l'était ; il allait lui devoir tout.

Il était plongé dans ces douces réflexions lorsqu'il crut apercevoir à l'extrémité du canot une figure qui le regardait attentivement. Ce n'était pas l'une des personnes qu'il avait vues à bord ; c'était une femme d'une grande taille, vêtue de noir, et qui paraissait parfaitement belle, mais dont le regard avait quelque chose d'extraordinaire. Il se lève et s'avance vers la place où elle était assise ; il ne vit plus qu'un petit oiseau noir qui s'envola en poussant un cri bizarre. À ce cri, les dents d'Alphonse s'entrechoquèrent et tout son corps frissonna. Il remarqua que le matelot éprouvait la même sensation ; il lui demanda ce qu'il avait. Le matelot se baissa pour ramasser son surtout, en disant : « la nuit est fraîche. » Alphonse, dans ce moment, appuya la main à la place où il avait cru voir la dame inconnue, le bois était froid comme si la glace l'eût touché. M. de S\*\*, jeune et brave officier, élevé dans une école militaire, faisant la guerre depuis dix ans, était-il homme à avoir des visions ?

Jusqu'alors il n' en avait pas eu ; dans ce moment il se croyait bien éveillé, et il était sûr d'avoir aperçu une figure humaine. Il en conclut qu'il y avait à bord une femme qui se cachait et qui s'était enfuie à son approche. La nuit avançait ; il entra dans la chambre, il s'étendit. sur un matelas, et s'endormit profondément.



## *Chapitre II*

*Quand une terreur secrète vous serre le cœur, quand vous sentez un frémissement subit, involontaire, n'en doutez pas, un spectre est près de vous.*

Le lendemain, Alphonse fut réveillé par le bruit confus des voix de plusieurs personnes qui parlaient à la fois. Bientôt il distingua ces mots : « il n' y a plus d'espoir, il est mort. » D'autres disaient : « il n'est qu'évanoui, il faut le saigner. » Le capitaine cambiaso criait : « ne l'entourez donc pas ainsi, laissez-lui un peu d'air. »

Alphonse se hâta de monter sur le pont. L'inconnu, dont la figure mélancolique l'avait frappé la veille, y était étendu ; la mort était empreinte dans tous ses traits. Alphonse s'informa de la cause de son indisposition ; on lui dit qu'on l'avait trouvé dans son lit sans connaissance,

et qu'on ignorait depuis combien d'heures il était dans cet état. Chacun, ainsi qu'il est d'usage, émit son avis ; tous les flacons des dames furent employés, et longtemps en vain ; enfin il donna quelque signe de vie : bientôt il ouvrit les yeux, et il demanda d'une voix éteinte à quelle hauteur de la côte il se trouvait. Le capitaine répondit qu'il était vis-à-vis de Vado, à deux lieues environ de Savone. Cette réponse parut lui faire plaisir ; il pria le capitaine de le déposer à terre. Celui-ci hésitait, dans la crainte de retarder son voyage ; mais l'état où se trouvait cet homme, les sollicitations des autres passagers, le déterminèrent. Il fit mettre le canot à la mer, l'inconnu y fut transporté ; on voulait y embarquer aussi ses effets, il répondit que c'était inutile. Au moment où la chaloupe allait s'éloigner, il pria Alphonse de l'accompagner. M. de S\*\*, qui n'avait jamais vu ce voyageur, s'étonna d'abord de cette demande ; mais s'il lui était inconnu, il était malheureux : il entra dans la chaloupe.

Pendant la traversée, l'inconnu regardait M. de S\*\* avec attention ; son regard avait quelque chose de si expressif, qu'Alphonse, tout étranger qu'il lui fût, se

sentait vivement ému : il admirait cette belle figure dont les traits décelaient une âme supérieure, en proie à quelque douleur mystérieuse, à quelque souvenir terrible. Les sources de la vie paraissaient taries en lui ; on voyait qu'une grande résolution seule le soutenait et arrêta pour ainsi dire son dernier souffle. Il ressemblait à un homme fatigué, haletant, tombant de lassitude, qui fait un dernier effort pour arriver à un but qu'il est près de toucher. Alphonse lui demanda plusieurs fois s'il se trouvait mieux ; il ne fit aucune réponse. Quand on fut près du rivage, il indiqua l'endroit où l'on devait débarquer. Les matelots firent observer que l'atterrage y était difficile ; il insista. Le canot prit terre ; les forces du malade semblèrent renaître, ses yeux jetaient par instant un feu sombre. Il regarda un grand pin qui s'élevait au dessus des autres arbres, à environ cent cinquante toises du rivage ; il le montra à Alphonse, et lui dit : « c'est là. » Soutenu par M. de S\*\* et l'un des matelots, il se dirigea vers l'arbre.

Après avoir fait environ deux cents pas, il fut obligé de s'arrêter. Alphonse voulut le faire asseoir sur une

Pierre qui se trouvait à côté du sentier ; dès que l' inconnu s'aperçut de son intention, il recula avec une horreur impossible à décrire, en s'écriant : « cette pierre ! Ne voyez-vous pas ?... » Alphonse y porta les yeux et ne vit rien : l'étranger fit alors un mouvement, comme pour faire sentir qu'il avait dit une chose déraisonnable, et il continua à marcher vers le pin. Quand il fut arrivé au pied de l'arbre, son agitation devint effrayante. Il regarda autour de lui d'un œil hagard, en ayant l'air de chercher quelqu'un et de craindre en même temps de le rencontrer : il demanda à Alphonse et au matelot s'ils ne sentaient pas une impression de froid ; ils répondirent négativement : en effet, la chaleur était étouffante. « nous avons du temps, » continua-t-il ; et il dit au matelot de s'éloigner. Le matelot s'éloigna. « vous reconnaissez cette pierre, dit-il à Alphonse (c'était celle où il avait voulu le faire asseoir), promettez-moi qu'elle me servira de pierre sépulcrale. » Alphonse lui répondit que son état n'avait rien de désespéré. « dans dix minutes je ne serai plus, répliqua l'inconnu. » Alphonse lui promit ce qu'il demandait. « j'accepte votre promesse, et souvenez-vous

bien de ce que je vais vous dire. Si jamais une femme vous invite à vous asseoir sur cette pierre, cette femme... » il s'arrêta. « vous ne pourriez ni me croire ni me comprendre, ajouta-t-il ; mais prenez cet anneau et poses-le sur son sein ; alors... » il allait en dire davantage ; tout à coup ses lèvres se crispèrent, tous ses membres se raidirent. « fuyez, » dit-il d'une voix éteinte. M. de S\*\* n'obéissant pas, il le poussa. Alphonse crut devoir céder à la volonté d'un homme mourant et dont la raison paraissait égarée. Il s'éloigna de quelques pas : il lui sembla alors entendre le même cri qui l'avait frappé. la veille ; il sentit ce même frisson, cette même impression extraordinaire ; il se retourna, et vit l'inconnu tombé au pied de l'arbre ; il courut à lui, il était mort.

M. de S\*\* fut vivement frappé de cet événement, quoiqu'il dût s'y attendre. Les circonstances qui l'avaient précédé lui revenaient à l'esprit. Quel était ce personnage mystérieux ? Pourquoi l'avait-il amené dans ce lieu ? Quels rapports existaient-ils entre eux ? Pourquoi lui avait-il remis cette bague ? Il se perdait en vaines conjectures. Décidé à remplir la promesse qu'il lui avait

faite, il appela le matelot, il n'en reçut aucune réponse ; il l'appela une seconde fois aussi inutilement : il s'avança alors pour voir ce qu'il était devenu, il le trouva par terre sans mouvement ; il le secoua longtemps pour le ranimer ; enfin, il sortit de son engourdissement et se leva. Alphonse le conduisit vers le cadavre ; il dit au matelot de l'attendre là, et il se rendit au rivage.

Il y trouva le capitaine cambiaso, il lui apprit ce qui venait d'arriver ; ils se dirigèrent ensemble vers Vado, pour y faire leur déclaration, et, accompagnés du maire et d'un ecclésiastique, ils revinrent à l'endroit où était le corps de l'étranger.

On procéda à l'inventaire des objets qu'il portait sur lui : ils consistaient en une somme en or assez forte, une montre, un portrait de femme qui attira l'attention d'Alphonse, car il lui parut avoir quelque ressemblance avec la figure qu'il avait aperçue dans la nuit, et il fut confirmé dans l'idée qu'il y avait à bord une femme qui se cachait. L'inconnu n'avait d'autres papiers qu'un passeport qui le désignait sous le nom de lefèvre, voyageur, et

une lettre écrite en caractères qu'on ne put lire, et qui avait pour adresse : « a M. le duc de ... » le nom était soigneusement effacé, ainsi que la date et le lieu de départ. Toutes ces circonstances furent relatées dans le procès-verbal, qui fut signé des individus présents. Cela fait, l'ecclésiastique dit quelques prières ; les matelots chantèrent l'office des morts ; ils creusèrent ensuite une fosse à côté de la pierre ; le cadavre y fut déposé, recouvert de terre, et la pierre roulée sur la fosse. On enfonça à côté une petite croix de bois, et l'on retourna à bord.

La malle de l'étranger, que l'on trouva ouverte, ne donna pas d'autres renseignements. Alphonse, occupé de la dame de la nuit précédente, et du rapport qu'il soupçonnait exister entre elle et le mort, examina avec soin toutes les figures, et aucune ne ressemblait à celle qu'il cherchait. Il conta la chose au capitaine, qui ne sut ce qu'il voulait dire, et crut qu'il avait rêvé. Alphonse finit par le croire aussi, et toutes ses pensées retournèrent à Marie.

Milady maria d..., la future d'Alphonse, était une veuve de dix-neuf ans. Depuis l'âge de seize ans, lorsqu'elle n'était encore que miss maria p..., elle lui avait donné son cœur ; mais cet amour avait été traversé par bien des événements. Reprenons les choses dès l'origine. Embarqué sur une canonnière qui transportait des troupes à anvers, M. de S\*\* fut pris par les anglais et conduit en Angleterre. Envoyé au cautionnement de..., blessé et mourant, il fut recueilli par la famille p... c'est à ses soins, et particulièrement à ceux de maria, qu'il dut la vie.

Marie était belle ; la reconnaissance lui attacha le jeune officier : de son côté elle ne fut pas insensible ; il était jeune, aimable et malheureux, elle l'aima., Alphonse, incapable de trahir les devoirs de l'hospitalité, déclara ses sentiments au père de Marie. M. P..., homme respectable d'ailleurs, était anglais dans la force du mot, et, comme tel, prévenu contre tout ce qui était étranger : il avait secouru Alphonse parce que c'était un homme ; mais cet homme était français, et il aurait mieux aimé voir sa fille morte que de la lui donner : il la lui refusa donc, et le

pria, puisque sa santé était rétablie, de choisir un autre logement. Alphonse ne négligea rien pour le fléchir, ce fut en vain ; et, pour lui ôter tout espoir, M. P... lui fit connaître qu'ayant promis depuis longtemps sa fille au lord d...., il n'était plus maître d'en disposer.

Les amants furent au désespoir. La jeune miss, simple et sans expérience, aurait suivi Alphonse au bout du monde ; mais Alphonse ne pouvait oublier les obligations qu'il avait à sa famille : il crut encore que la résolution du père s'affaiblirait ; il se trompait. M. P... obtint que notre officier serait changé de cautionnement : il fut envoyé au fond de l'irlande. Quelques mois après son départ, on persuada à Marie qu'il l'avait oubliée, et on la força d'épouser le lord d.... C'était un homme âgé, fort riche, un peu brusque, mais bon, et qui aurait rendu Marie heureuse, si elle avait pu l'être avec un autre que son ami. Alphonse connut bientôt le mariage de Marie. Il fit une longue maladie, et on le renvoya en France comme incurable. Il guérit cependant, et Marie resta toujours présente à sa mémoire.

On lui rendit du service ; sous-lieutenant, il obtint successivement sur le champ de bataille les grades de lieutenant et de capitaine. Trois années s'écoulèrent ; pendant ce temps, le père de Marie mourut, son gendre le suivit de près, et Milady d...., restée veuve à dix-neuf ans, sans en fans, maîtresse d'une fortune considérable, s'informa de son cher Alphonse. Elle apprit qu'il vivait, et qu'il était fidèle.

Elle lui aurait écrit à l'instant de venir la trouver, mais la guerre rendait les communications difficiles ; et d'ailleurs, en sa qualité de militaire et de français, l'entrée de l'Angleterre lui était interdite. Elle résolut donc de se rendre en Italie, où son père avait laissé une partie de ses biens. Cette résolution fut promptement exécutée ; elle s'embarqua pour Gênes, et de là elle écrivit à Alphonse, dont le régiment était en garnison à toulouse. Elle lui annonçait son veuvage, son arrivée à Gênes, et lui offrait sa fortune et sa main.

Qu'on juge du bonheur de notre militaire. Sa chère Marie était libre, elle l'aimait encore, elle lui sacrifiait sa

patrie, elle lui donnait sa main, une grande fortune, et déjà il lui devait la vie. L'amour sans l'amitié est un sentiment brûlant et souvent amer ; lorsque l'amitié s'y joint il devient doux ; ajoutez-y la reconnaissance, c'est un état délicieux ; aussi Alphonse se regarda-t-il comme le plus heureux des hommes, et il l'était.

À mesure que le bâtiment s'approchait de Gênes, son cœur palpitait de plaisir. À midi, ou aperçut la lanterne ; au soleil couché, on entra dans le port. Un quart d'heure après, il était aux pieds de Marie.

Avec quelle félicité ils se revirent ! Ils étaient à l'âge où les années, où les chagrins même ne sont pas encore destructeurs. L'un et l'autre étaient embellis ; les traits d'Alphonse avaient pris quelque chose de plus mâle. Sa taille s'était développée, il était devenu un homme, et un très joli homme. Quant à Marie, elle pouvait passer pour belle, même à Gênes, où il existe tant de beautés remarquables.



### *Chapitre III*

Plaignez celui dont tous les vœux sont comblés, qui tressaille de joie et d'espérance : quelque horrible catastrophe le menace.

Une comtesse Paola, arrivée à Gênes depuis quelque temps, y faisait alors le sujet de toutes les conversations. On pensait généralement que Paola était un nom supposé, et l'on s'épuisait en conjectures pour savoir quelle était cette dame. Les bruits les plus contradictoires, les plus extraordinaires, couraient sur son compte ; les uns prétendaient que c'était une grande princesse qui voyageait incognito ; d'autres, que c'était la femme d'un seigneur polonais, réfugiée en Italie pour se soustraire aux mauvais traitements de son époux ; d'autres, une française célèbre par sa beauté et ses aventures. Quant au peuple, ami du merveilleux dans tous les pays du monde,

mais surtout en Italie, il en faisait un être surnaturel, une fée ; un génie ; et quoiqu'on lui eût donné à peine vingt-cinq ans, quelques vieillards prétendaient l'avoir vue soixante ans auparavant, et avoir entendu dire à leurs pères qu'elle avait déjà paru dans leur enfance.

Il est vrai que si les uns en faisaient une sorcière, d'autres la regardaient comme une sainte, et le bien qu'elle faisait lui méritait plutôt ce titre. Elle ne paraissait jamais en public, que la foule ne lui témoignât sa vénération ; on la priait même quelquefois de venir voir les malades, et on assurait que sa présence seule les avait guéris.

Ce qui est certain, c'est que sa beauté, son esprit, ses talents, la faisaient rechercher dans toutes les sociétés de Gênes ; elle y étonnait les savants par la profondeur de ses connaissances, et intéressait les ignorants en se mettant à leur portée. Dès qu'elle entra dans un salon, toute l'attention des hommes, tous leurs hommages étaient pour elle ; c'est peut-être pour cette raison qu'elle n'était pas généralement aimée des femmes, et les gens

raisonnables attribuaient à leur jalousie tous les propos étranges dont elle était l'objet.

Elle parlait également bien le français, l'italien, l'anglais, et l'on ignorait à laquelle de ces nations elle appartenait ; ses domestiques mêmes ne le savaient pas, ou feignaient de ne pas le savoir.

Elle était fort riche si l'on en jugeait à sa dépense ; elle habitait le palais serra, l'un des plus beaux de Gênes, et y donnait fréquemment des fêtes. Un grand nombre de français et de génois lui avaient adressé leurs hommages ; elle n'avait paru en écouter aucun. Un seul homme, M. de p..., semblait avoir obtenu quelque attention, et l'on pensait généralement qu'il serait parvenu à s'en faire aimer, lorsqu'il mourut d'une maladie de langueur.

Gênes avait été réunie à la France depuis peu. Le prince archi-trésorier, gouverneur-général de la Ligurie et du piémont, y résidait. Le pays jouissait d'un calme parfait ; les vols, les assassinats, les empoisonnements, autrefois si fréquents, devenaient plus rares de jour en jour, grâce à une justice prompte et impartiale. Les

génois, même les plus prononcés contre la France, avouaient ces améliorations ; c'était peut-être à cette tranquillité, à cette disette de nouvelles, que la comtesse devait sa grande renommée. La langue des oisifs ne trouvant plus d'aliment dans les événements ordinaires, en cherchait hors de la nature.

Jamais tant de récits d'apparitions, de spectres, de revenants, n'avaient épouvanté le bon peuple. Les grands politiques disaient que la police y était pour quelque chose ; et certain agent du commissaire général, surpris habillé en nonne sanglante, ne contribua pas peu à fortifier cette opinion. Sans essayer de pénétrer dans des mystères au dessus de notre portée, voici la dernière aventure qu'on racontait, et chacun pourra en tirer telle induction qu'il voudra.

On disait qu'un braconnier de profession, nommé quecco, était allé un jour à l'affût, près d'une église abandonnée, nommée la madonna dei campi, que tous ceux qui connaissent Gênes auront pu apercevoir derrière saint-pierre d'aréna, à un demi-quart de lieue dans la

montagne. Notre braconnier attendait des lapins, lorsqu'une forte pluie l'obligea à se mettre à l'abri dans l'église. À peine y était-il entré, que son chien vint, effrayé, se cacher entre ses jambes. Le chasseur surpris crut que quelque bête féroce avait là sa tanière, et, préparant son arme, il fit le tour de l'église, mais il n'aperçut rien. Son chien cependant témoignait toujours la même crainte ; il se rapprochait du mur le plus possible, et semblait vouloir éviter quelque chose qu'il voyait au milieu de l'édifice. Le chasseur se dirigea vers cet endroit ; le chien refusa de le suivre, et se mit à hurler d'une façon pitoyable. Quecco regarda avec plus d'attention, il ne vit rien encore. Il traversa l'église dans sa largeur ; il appela son chien, qui vint le rejoindre en rasant les murailles, et l'œil toujours fixé sur un objet qu'il paraissait redouter beaucoup. Notre homme se mit en devoir de parcourir l'église de nouveau ; son chien refusa encore de l'accompagner ; il le prit donc par le collier, et l'entraîna de force. Le chien poussait des hurlements affreux ; ses cris et ses efforts pour s'échapper augmentaient à mesure qu'on approchait du centre. Arrivé

près d'une tombe qui était à peu de distance de la place où avait été jadis le maître-autel, le chien cessa de crier, mais il fut saisi d'un tremblement convulsif si violent, que son maître, craignant qu'il ne mourût, le lâcha. Le chien était tellement épouvanté, qu'ayant fait un effort pour s'éloigner, il tomba haletant, et ne put aller plus loin. Le chasseur, plus surpris que jamais, regarda encore autour de lui sans rien voir ; mais dans ce moment il lui sembla que la tombe sur laquelle il était, remuait. Il crut qu'il se trompait, ou que ce mouvement avait été produit par le poids de son corps sur l'extrémité d'une pierre mal en équilibre. Il s'éloigna de quelques pas, et alors il vit distinctement la pierre sépulcrale se soulever, et un bras, qui paraissait un bras de femme, sortir et faire le geste de quelqu'un qui veut se dégager d'un fardeau qui l'opprime. Étonné, il approche ; au même instant le bras rentre dans le cercueil, et la pierre retombe. Le chasseur essaie de la relever, mais inutilement ; il reconnut qu'elle était énorme, et qu'il fallait les efforts de plusieurs hommes pour l'ébranler. Son chien, qui pendant ce temps s'était traîné jusqu'à la porte, parut reprendre sa force et sa

gaîté ; il vint à lui en remuant la quelle, et repassa plusieurs fois sur la tombe sans témoigner la moindre inquiétude. Cet événement se passa deux jours avant l'arrivée d'Alphonse, précisément la veille de la mort de l'inconnu.

Le chasseur retourna à la ville, et raconta partout son aventure. Beaucoup ne voulurent pas y croire ; d'autres, qui savaient que cet homme, ancien militaire, était brave et déterminé, ajoutèrent foi à ses paroles. On courut en foule à la vieille église : la tombe, que l'on peut sans doute y voir encore, fut l'objet de l'examen de tous les curieux. Elle était de marbre blanc de Carare ; une femme à genoux y était sculptée en relief, et l'inscription portait que dona héléna Spinola, épouse du sénateur luco alberto lomelino, avait été enterrée là le 10 février 1506.

On débita à ce sujet mille contes, plus absurdes les uns que les autres. La comtesse Paola ne manqua pas d'y jouer un rôle. On alla jusqu'à dire qu'il y avait de la ressemblance entre elle et la figure sculptée ; et on continua à courir à cette église.

Bientôt vingt personnes prétendirent avoir vu aussi la pierre s'agiter ; quelques-uns soutinrent même que la figure avait parlé. Les esprits forts disaient qu'il n'y avait aucun prodige, que cette tombe servait d'entrée à une retraite de faux monnayeurs ; d'autres qu'elle avait une communication avec les prisons, et que c'était par là qu'on conduisait les hommes dont on voulait se défaire secrètement ; plusieurs enfin assuraient que le braconnier n'était, comme la nonne sanglante, qu'un agent de police à qui on avait dicté ce rôle, pour détourner l'attention du peuple et l'empêcher de s'occuper de la conscription qu'on levait à Gênes cette année pour la première fois. On ajoutait que la comtesse Paola était payée pour se prêter à ces bruits ; que sa maison était entretenue aux frais du gouvernement français, et qu'elle était en correspondance avec le ministre de la police.

La comtesse était absente depuis huit jours, et cette circonstance contribuait encore à donner une apparence de vérité à ces propos. Pour les faire cesser, le gouverneur général envoya une douzaine de pionniers et un commissaire, avec ordre d'ouvrir le cercueil : on

l'ouvrit, on n'y trouva rien qu'un linceul, mais sans ossements ni débris humains. Le cercueil n'avait d'ailleurs aucune issue ni communication avec les caveaux qui existaient sous l'église. On visita ces caveaux : hors quelques chauve-souris et quelques chouettes, aucune créature vivante ne paraissait y avoir pénétré depuis des siècles. Cette opération ne fit pas cesser les caquetages : on se demanda pourquoi il n'y avait qu'un linceul dans ce tombeau, où étaient les os de la morte, etc., etc. ? Et bien des gens n'en furent que plus convaincus que donna héléna Spinola, épouse du sénateur luco alberto lomelino, morte en 1506, était ressuscitée.



## *Chapitre IV*

*L'air, la mer, la terre sont remplis d'esprits invisibles dont l'unique occupation est de nuire aux êtres mortels. Si vous connaissez un homme pâle, souffrant, consume d'une fièvre brûlante, et dont les regards convulsifs ne se fixent jamais, entrez dans sa chambre à minuit, et osez dire ce que vous y avez vu.*

Un plaisir, dans l'attente d'un autre plaisir, est le bien suprême ; on jouit en même temps de la réalité et de l'espérance. Que le sort d'Alphonse et Marie était digne d'envie ! Ils s'aimaient, ils allaient être unis. Combien de fois Alphonse rappela à Marie le jour où, blessé, mourant, il fut recueilli chez ses parents ! Avec quel amour il la remerciait des soins qu'elle lui avait prodigués ! Marie, de son côté, sentait tout ce qu'elle devait à Alphonse ; il l'avait sauvée d'elle-même.

Les deux amants se quittaient le moins possible : Marie aimait l'étude, Alphonse l'aimait aussi ; ils étudiaient ensemble. Quand le temps était beau, ils allaient visiter quelques uns de ces monuments qui ont mérité à Gênes le nom de superbe. On rentrait ensuite, ou on allait au spectacle. La séparation était pénible, mais l'espoir la rendait supportable : on s'éloignait avec l'assurance de se revoir le lendemain.

Un soir, Alphonse, rentré chez lui, venait de s'endormir en pensant à sa chère Marie. Il s'imagina, dans son sommeil, entendre un son semblable à celui qui l'avait frappé à bord du *Saint-Antoine*, la veille de la mort de l'inconnu ; il éprouva le même tressaillement. Cet oiseau noir qu'il avait cru apercevoir alors, lui apparut de nouveau, et se posa sur sa poitrine : à l'instant tout son sang se figea ; il lui sembla qu'on le plongeait dans un fleuve d'eau glacée ; sa respiration était pénible, son pouls ne battait plus. Il ne souffrait pas, mais la vie lui échappait. Quelquefois l'oiseau le touchait de son bec ; alors un frisson convulsif agitait ses membres, et il éprouvait un sentiment inexprimable d'horreur et de

dégoût. Il essaya de faire un mouvement pour écarter l'oiseau, son bras engourdi s'y refusa ; il voulut crier, sa bouche ne put articuler aucun son. L'oiseau, qui d'abord paraissait faible et languissant, acquérait de moment en moment plus de force et de vie. Par instant il agitait ses ailes, et alors un vent glacial faisait trembler tout ce qui était dans l'appartement ; il poussait de temps en temps un cri, non pas perçant comme celui qu'il avait fait entendre en arrivant, mais un cri de plaisir semblable à celui que fait un oiseau de rapine qui dévore sa proie.

L'aurore parut et l'oiseau s'éloigna. Il lui sembla alors que l'on allégeait sa poitrine d'un poids énorme ; il commença à respirer plus librement. Dans ce moment il fut réveillé par la voix d'un de ses voisins de chambre, qui lui criait : « monsieur, fermez votre fenêtre, car il vient ici un vent épouvantable. » Alphonse ouvrit les yeux, il était couvert d'une sueur froide, ses cheveux étaient hérissés ; il sentait dans toutes ses articulations des douleurs cuisantes ; sa tête semblait vide, on aurait dit qu'il n'avait plus de sang dans les veines : ses idées commençant alors à se fixer, il se souvint de l'invitation

de son voisin ; il voulut se lever, mais il était si faible que ses jambes ne purent le soutenir : il jeta les yeux sur la croisée, elle était fermée.

Le rapport de ce songe et de l'apparition du bord étonna Alphonse ; ensuite il réfléchit qu'il était naturel que le souvenir d'une circonstance qui l'avait frappé se représentât à son esprit : néanmoins il ne pouvait s'expliquer comment un songe agissait à ce point sur tout son être. Chacune des circonstances de cette nuit se retraçait à son souvenir avec la force d'objets réels. L'impression de froid qu'il avait cru sentir n'était pas entièrement passée. Son cœur même en paraissait affecté, il ne battait plus au souvenir de Marie ; ses yeux ne voyaient plus qu'à travers un crêpe funèbre. Je ne sais quel désespoir secret, dont il ignorait la cause, s'était emparé de lui : il semblait qu'il avait touché un damné, et qu'une émanation de l'enfer, un avant-goût de l'horreur éternelle, s'était attaché à lui.

Il espéra que la vue de Marie dissiperait sa tristesse, et il se rendit chez son amie.

L'altération de ses traits était telle, que Marie s'en aperçut aussitôt. « qu'avez-vous ? » Lui dit-elle. Alphonse lui raconta son rêve. Ce récit la rassura. « vous avez eu le cauchemar, sans doute ; cela fait horriblement souffrir. » Elle lui annonça qu'elle avait reçu des lettres d'Angleterre, et que les papiers nécessaires pour leur mariage ne tarderaient pas à arriver. Cette nouvelle ne fit pas à Alphonse le plaisir qu'il eût éprouvé en tout autre instant : il était encore tellement étourdi de son rêve, qu'il souffrait même auprès de Marie.

Milady, voulant voir les journaux, appela sa femme de chambre ; elle ne vint pas : elle sonna une seconde fois, une autre domestique parut : cette circonstance étonna Marie, qui connaissait l'exactitude de sa chère Fanny. Un quart-d'heure après, Fanny rentra. Sa maîtresse la gronda doucement, et lui demanda d'où elle venait. Fanny lui dit qu'elle avait suivi la foule pour voir arriver une dame dont tout le monde parlait, et qu'on appelait Paola. Marie n'avait jamais vu la comtesse, mais elle avait entendu, comme tout Gênes, les récits extraordinaires qu'on faisait sur elle ; et, en apprenant son

retour, elle éprouva un intérêt de curiosité. Fanny, voyant sa maîtresse disposée à l'écouter, entra dans de grands détails sur Paola et sur son arrivée. Elle disait qu'aussitôt que le peuple avait reconnu sa voiture, il s'était précipité à sa suite en criant : *è villa Paola !* Que c'étaient ces cris qui l'avaient attirée à la porte, d'où elle avait couru jusqu'à l'hôtel de la comtesse ; que là elle l'avait vue très distinctement ; et elle s'étendit beaucoup sur sa parure, sur son schall, sur sa coiffure, et principalement sur son aigrette de plumes noires. Il faut dire que cette aigrette avait été le sujet de bien des fables. La comtesse, je ne sais par quelle bizarrerie, quelque costume qu'elle prit, ne quittait jamais cette aigrette. Une seule fois on avait remarqué qu'elle ne l'avait pas ; mais elle avait au côté un bouquet de fleurs noires qui semblaient composées de plumes : on ajoutait qu'en dansant ce bouquet se détacha et tomba ; que la comtesse se hâta de le ramasser, et qu'on aperçut dans tous ses traits une altération effrayante : depuis ce moment elle ne reparut plus avec le bouquet.

Fanny parla beaucoup aussi de la forme, de la couleur

de sa robe, mais pas du tout de sa figure ; probablement qu'elle ne l'avait pas regardée. Elle ajouta que la comtesse était fort riche, car elle avait jeté beaucoup d'argent au peuple.

Dans la soirée, Marie alla faire une visite chez madame Costa, noble génoise, qui recevait la meilleure société. Alphonse l'y accompagna ; plusieurs personnes s'y trouvaient. Paola était le sujet de la conversation ; la pauvre dame n'était pas épargnée. Un jeune italien entr'autres paraissait se plaire à la dénigrer ; il avait l'air de faire entendre qu'il aurait dépendu de lui d'obtenir beaucoup. Alphonse et Marie, bons et généreux, souffraient de voir ainsi déchirer une étrangère dont on vantait généralement la bonté, l'esprit, la générosité, et surtout la conduite. Alphonse n'y put tenir ; il fit avec politesse quelques observations à l'italien. Celui-ci les reçut fort mal ; il répondit grossièrement. Alphonse se tut ; mais, un moment après, il le prit à part et lui dit que le lendemain, à six heures du matin, il serait chez lui. L'italien, qui passait pour un bretteur, lui promit de l'y attendre, et sortit.

Vers dix heures, Marie se retira ; Alphonse l'accompagna jusque chez elle ; il prit le chemin de l'hôtel de malte où il logeait. Il avait à peine fait deux cents pas, et il quittait la rue balbi pour entrer dans celle qui conduit à la place saint-pancrace, quand il fut assailli par plusieurs hommes ; il se jeta contre le mur, essayant de se défendre avec une canne qu'il tenait à la main. À l'instant où l'un des assaillants allait lui porter un coup de stylet, le cri qu'il avait déjà entendu deux fois fit retentir la rue : il sentit un souffle glacé, et crut apercevoir quelque chose qui passait rapidement ; en même temps il vit l'un des hommes renversé, et les autres immobiles et comme pétrifiés de terreur. Il profita de ce moment, il s'éloigna sans être poursuivi, et regagna son logement.

Il s'endormit en réfléchissant à cet événement ; et le lendemain il se rendit chez l'italien. On lui dit qu'il n'était pas rentré la veille. Il alla à l'endroit où il avait été attaqué ; tout le quartier était en rumeur, on y parlait d'un homme qu'on avait trouvé dans la rue, mort et à demi dévoré ; c'était l'italien.

## *Chapitre V*

*Parce qu'il a vu ce que nos yeux ne peuvent voir, ses amis le regardent comme un insensé, et les étrangers disent : « c'est un imposteur. »*

Alphonse commençait à croire que la vision qui l'avait si fort tourmenté n'était que le cauchemar ; mais huit jours après, le vendredi, à la même heure, il éprouva le même accident ; toutes les circonstances furent semblables. Il s'en trouva tellement incommodé, qu'il fut obligé de garder le lit. Milady, qui en fut instruite, vint le voir dans la matinée avec l'un des médecins les plus renommés de Gênes. Le médecin, à qui Alphonse fit un récit détaillé de ce qu'il avait éprouvé, attribua le tout à une affection nerveuse ; il lui prescrivit quelques calmants ; Marie partagea l'opinion du médecin. Le surlendemain M. de S\*\* fut entièrement rétabli, et,

comme on le pense bien, sa première visite fut pour Marie.

Le vendredi suivant, Alphonse fut inquiet pendant toute la journée ; l'approche de la nuit lui faisait éprouver une terreur qui jusqu'alors lui avait été étrangère ; il n'en parla cependant point à Marie, et il rentra chez lui vers dix heures du soir. Il allait se coucher lorsqu'on lui annonça quelqu'un qui voulait lui parler : une visite à cette heure le surprit ; il dit de faire entrer ; c'était M. R..., son médecin. Ce docteur, fort habile homme, et passionné pour son art, prétendait avoir trouvé dans l'accident d'Alphonse la lièvre nerveuse octogienne qu'on croyait perdue depuis longtemps. Il avait donc fait à ce sujet un premier rapport à l'académie, et comme il en préparait un second, il venait prier Alphonse de lui permettre de passer la nuit dans sa chambre. Il ajoutait que si l'accès se renouvelait, la fièvre octogienne était bien constatée, et que l'art se trouvait ainsi enrichi d'une lièvre nouvelle.

Alphonse n'était pas très flatté de cette découverte, et

il avait quelque envie d'envoyer le médecin faire ailleurs ses expériences ; mais celui-ci le pria avec tant de grâce de ne pas s'opposer aux progrès de la science, qu'Alphonse céda.

On ne sait trop ce qui arriva au pauvre docteur ; mais le fait est que le lendemain il était plus pâle, plus défait, plus malade que M. de S\*\* ; qu'il sortit avant le jour ; qu'il ne fit pas son second rapport à l'académie, qu'il ne parla plus de la fièvre octogienne, et que, sous aucun prétexte, on ne put le décider à retourner à l'hôtel de malte, qu'Alphonse quitta aussi peu de jours après.

À cette époque, les anglais tentèrent un débarquement près de Gênes ; une partie du peuple paraissait disposée à les seconder. Tous les français prirent les armes ; il y eut une escarmouche où Alphonse se distingua par un trait de courage et d'intrépidité, qui fit d'autant plus de bruit, que la ville entière en fut témoin. Les journaux du temps en parlèrent. Alphonse reçut le grade d'officier de la légion-d'honneur, et le général de mont-choisy, qui commandait la division, le demanda pour son aide-de-camp.

Les anglais furent repoussés ; les français rentrèrent dans Gênes, où Alphonse blessé fut ramené presque en triomphe. Chacun disait en le voyant : *ècco il bravo francese.*

Quelle cruelle journée avait passé la pauvre Marie ! Son amant combattant contre ses compatriotes ! Son amant dont elle connaissait la bravoure téméraire ! Lorsqu'elle entendit son nom proclamé dans toutes les bouches, lorsqu'elle le vit revenir au milieu des acclamations de ce même peuple qui tout-à-l'heure faisait des vœux pour ses ennemis, qu'elle fut heureuse ! Son Alphonse, son cher Alphonse, vainqueur, applaudi, couvert de gloire ! Elle l'eût aimé encore davantage si cela eût été possible.

Il avait reçu deux blessures, elles étaient légères et ne l'empêchaient pas de sortir. On annonça un grand bal chez l'archi-trésorier ; Milady et M. de S\*\* y furent invités.

Peu de capitales offrent autant que Gênes de ressources pour le luxe et la magnificence ; le palais

qu'habitait l'archi-trésorier prêtait surtout à l'apparat. Le gouvernement d'alors exigeait que ses représentants, dans de semblables occasions, déployassent tout ce qui pouvait donner une grande idée de la richesse et de la puissance de la France ; aussi, rien n'avait été négligé pour rendre cette fête magnifique. La façade et les alentours du palais étaient illuminés en verres de couleurs ; une longue file de chaises à porteur, voitures ordinaires des dames génoises, étaient rangées de chaque côté des portes et, sous le portique ; des groupes de laquais en riches livrées allaient et venaient.

Milady arriva avec madame Costa : Alphonse donnait la main à cette dame ; M. Durazzo accompagnait Marie. Le prince archi-trésorier fit à M. de S\*\* l'accueil le plus distingué ; il le présenta lui-même à plusieurs dames. Son amour, sa constance, sa bravoure, enfin l'élégance de sa tournure, attiraient sur lui tous les regards, et plus d'une femme enviait le sort de la douce Marie ; mais tous les hommes auraient désiré être à la place de l'heureux Alphonse. Il n'est pas un cœur qui ne se sentit ému à l'aspect de la charmante anglaise, les femmes mêmes la

regardaient avec bienveillance ; sa simplicité, sa modestie, sa douceur, lui faisaient pardonner sa beauté, et pas une bouche ne s'était ouverte pour laisser échapper sur elle une parole amère.

Tout à coup un murmure sourd se répand dans l'assemblée ; chacun tourne les yeux avec curiosité vers la porte. Marie s'informe de la cause de ce mouvement ; on vient d'annoncer la comtesse Paola. Elle entre, tous les regards sont fixés sur elle, toutes les voix se taisent. Elle traverse la salle ; à mesure qu'elle avance, un léger bruit se fait entendre derrière elle : c'est de la part des hommes un signe approbateur, la voix de l'admiration ; et chez les femmes un chuchotement mystérieux, une conversation à demi-voix, qui ne s'explique qu'à moitié, et cherche la pensée d'autrui.

Marie ne croyait pas un mot des choses extraordinaires que l'on racontait de la comtesse ; néanmoins elle avait depuis longtemps envie de la voir, et ses yeux suivirent l'impulsion générale. Quant à Alphonse, il parlait à Marie, il n'entendait rien, il ne

voyait rien : cependant la curiosité de Marie éveilla la sienne, il se retourna ; plusieurs personnes entouraient alors Paola, et il ne put que l'entrevoir, Marie lui demanda comment il la trouvait ; Alphonse lui répondit qu'il avait admiré sa taille, sa démarche, mais qu'il n'avait pu distinguer sa figure. « allez donc la regarder, lui dit-elle, et venez me dire ce que vous en pensez. »

En approchant de la comtesse, Alphonse éprouva un frémissement intérieur, un sentiment de malaise tel, que, sans savoir pourquoi, il osait à peine lever les yeux. Il s'y détermina pourtant ; le regard de Paola était sur lui, et il le rencontra. À ce regard son sang se glaça dans ses veines, ses genoux fléchirent, il tomba sur le parquet. Marie, qui le suivait des yeux, pousse un cri... le prince s'efforce de le relever, et chacun s'empresse de lui prodiguer des secours : bientôt il revient à lui ; mais ses blessures se sont rouvertes, son sang coule.

Le médecin du prince accourut : Alphonse fut transporté dans une chambre du palais ; le docteur banda ses plaies et arrêta le sang. Il n'était pas en danger, mais il

lui fallait du repos. Le prince fit sortir tout le monde de l'appartement du malade, même la pauvre Marie, et ne laissa avec Alphonse que son médecin.

Cet accident fut attribué à la grande chaleur. La fête, qui avait été un moment interrompue, dura jusqu'au jour. Marie n'y resta que le temps nécessaire pour s'assurer que l'état d'Alphonse n'avait réellement rien d'inquiétant ; et quand elle sut qu'il reposait, elle se retira.



## *Chapitre VI*

*Pourquoi ce spectre le poursuit-il ? Que lui veut-il ?  
Quel est-il ?*

Affaibli par le sang qu'il avait perdu, M. de S\*\* passa la nuit dans un état d'affaissement qui ressemblait à du repos ; le lendemain il avait une fièvre violente, accompagnée de délire. Il se croyait dans un vaisseau, il entendait le bruit des vagues ; puis il parlait d'une femme qu'il voyait devant lui, d'un homme mourant. Cet état dura jusqu'à neuf heures ; alors il devint plus calme. Les personnes qui étaient à la fête, et notamment la comtesse, envoyèrent savoir de ses nouvelles. À dix heures, le prince, donnant la main à Marie, entra. Le médecin les assura que la fièvre n'aurait pas de suite, et la douce Marie fut encore une fois rassurée.

M. de S\*\*, qui s'était fait transporter chez lui malgré

les instances du prince, se trouva assez bien à la fin de la journée. Cette nuit était celle du vendredi au samedi ; il s'attendait à avoir son accident accoutumé. Un domestique veillait dans un cabinet voisin. À onze heures, il n'avait encore éprouvé aucune sensation extraordinaire ; il avait un bras hors du lit, il commençait à s'endormir, lorsqu'il sentit un engourdissement subit ; il crut qu'une fausse position produisait cet effet, et il souleva son bras pour le remettre sous la couverture. Ce mouvement lui fit toucher une figure plus froide que le marbre ; il poussa un cri, et il entendit un léger frémissement comme celui d'une draperie qui glisse sur le parquet. Le domestique parut : Alphonse lui demanda qui était venu : cet homme s'étonna de cette question ; il n'avait rien vu.

Le bras d'Alphonse était comme paralysé ; il ne put dormir le reste de la nuit. Au point du jour il manda le médecin, qui le trouva sans fièvre. Alphonse se plaignait beaucoup de son bras, il sentait une douleur violente à la main droite. Le docteur l'examina, et, à son grand étonnement, il trouva qu'elle était gelée. Il y appliqua à

temps les remèdes nécessaires, et sauva ainsi Alphonse du danger de la perdre.

Marie vint dans la matinée ; elle ne pouvait vivre longtemps loin de lui. Un motif de curiosité entraînait aussi pour quelque chose dans cette visite. Elle désirait savoir pourquoi il s'était trouvé mal en apercevant la comtesse ; car elle croyait que ses blessures ne s'étaient rouvertes que par suite d'une impression violente : elle le lui dit, et lui en demanda la cause. À cette question Alphonse devint triste et rêveur, et essaya de détourner la conversation. Marie l'y ramena ; le visage d'Alphonse se rembrunit encore ; il garda le silence. Marie affligée baissa les yeux, et ses regards s'arrêtèrent sur une plume noire qui était sur le plancher ; elle la ramassa. Elle était parfaitement semblable à celles de l'aigrette de la comtesse. Elle rougit, et des larmes coulèrent sous ses paupières ; elle ne les laissa point paraître : elle cacha la plume dans son sein, et quelques instants après elle sortit.

Une idée pénible occupait Marie ; aucune femme ne portait une aigrette pareille à celle de Paola. Cette plume

ne pouvait donc que lui appartenir ; mais comment se trouvait-elle là ? La comtesse y était donc venue ? Quel motif l'y avait amenée ? Pourquoi Alphonse ne le lui avait-il pas dit ? Pourquoi s'était-il évanoui à la vue de cette femme et gardait-il le silence quand elle lui demandait des explications à ce sujet ? Elle n'avait donc pas sa confiance ? Il la trompait donc ? Que ce soupçon lui faisait mal !

M. de S\*\* fut bientôt en état de se rendre chez Milady ; il la trouva triste et pensive. Elle lui parla de Paola ; dès qu'elle prononça ce nom, Alphonse parut agité : elle espéra qu'il allait lui faire quelque confidence ; il la quitta sans s'expliquer.

Le lendemain elle lit une nouvelle tentative ; même émotion, même silence de la part d'Alphonse. Il avait perdu entièrement sa gaîté ; on entrevoyait sur son front une pensée soucieuse, un secret qui l'oppressait et qu'il ne voulait ou ne pouvait confier. Marie n'était plus heureuse ; l'idée qu'Alphonse avait quelque chose de caché pour elle, lui était insupportable. Quelle relation

avait-il donc avec cette comtesse ? Quelle influence exerçait-elle sur sa destinée ? Pourquoi avait-il dit qu'il ne la connaissait pas ? Pourquoi son nom faisait-il sur lui une impression presque magique ? Marie s'efforçait en vain de pénétrer ce mystère ; M. de S\*\* continuait à se taire, et tous les efforts de son amie pour l'amener à lui ouvrir son cœur étaient inutiles. Une semaine s'écoula ainsi ; les papiers attendus étaient arrivés, l'époque du mariage approchait, et la sombre mélancolie d'Alphonse ne se dissipait pas. Il passait les journées près de Marie ; mais que ces heures étaient différentes de celles qui avaient suivi son arrivée à Gênes ! Marie ne se croyait plus aimée, et Alphonse, en proie à un mal inconnu, oubliait jusqu'à son amour.

Un jour enfin, plus préoccupé qu'à l'ordinaire, il était auprès de Marie, sans presque songer qu'il y fût, lorsque levant les yeux sur elle il la vit baignée de larmes. Il tressaillit : elle lui prit la main. « Alphonse, lui dit-elle, connaissez-vous la comtesse Paola ? » À ce nom, Alphonse éprouva l'agitation ordinaire. Marie répéta sa question. « chère Marie, dit Alphonse, je n'ai jamais vu la

comtesse que le jour du bal. — jurez-le-moi, » dit Marie. Alphonse hésita un instant, puis il dit : « je vous le jure. »

La réponse d'Alphonse parut rendre la tranquillité à Marie ; elle lui exposa tout ce qu'elle avait éprouvé depuis le jour de son accident du bal, les doutes qui avaient assailli son cœur, et les soupçons qu'elle avait dû concevoir lorsque le hasard lui avait fait trouver... en disant ces mots, elle ouvrit un portefeuille, et elle en tira la plume noire qu'elle avait ramassée près de son lit. L'étonnement d'Alphonse fut extrême, il se souvint de cette figure froide qu'il avait cru toucher, et il demeura près d'un quart-d'heure sans proférer une parole. Marie, qui regardait son silence comme un aveu, éclata en sanglots « mon ami, lui dit-elle, quelque dure que soit la vérité, ne me la cachez pas ; ne m'aimez-vous plus ? » — « ne plus t'aimer ! Dit Alphonse, des yeux duquel il sembla qu'on venait d'ôter un bandeau, quelle étrange idée ! Ah ! Chère Marie, puisque ton repos y est intéressé, dusse-je passer pour un fou, un visionnaire, je te dirai tout. Écoute. »

Il lui raconta alors dans le plus grand détail ce qui lui était arrivé depuis son départ de Marseille ; l'étranger, l'apparition à bord du *Saint-Antoine*, le portrait ; enfin il ajouta en hésitant, car il rougissait lui-même de sa faiblesse, qu'en apercevant la comtesse Paola, il avait cru voir l'original du portrait et la figure de la vision.

Après ce récit l'âme d'Alphonse se trouva soulagée ; quant à Marie, toutes ses craintes sur l'infidélité de son ami étaient dissipées ; ce qu'il lui avait confié ne fit même pas sur elle une impression bien grande. Depuis quelque temps elle commençait à croire qu'Alphonse, par suite des blessures qu'il avait reçues à la tête, et de l'irascibilité de ses nerfs, était sujet à une maladie qui affectait momentanément son cerveau, et elle attribuait ces visions à cet état de souffrance ; elle ne l'en aimait pas moins ; mais, dans la crainte de lui faire de la peine, elle ne lui confia pas ce qu'elle pensait.



## *Chapitre VII*

*Entendez-vous ce son ? Ce n'est pas la voix d'un habitant de la Terre.*

M. de S\*\* devait une visite à la comtesse Paola, qui lors de son indisposition avait plusieurs fois envoyé demander de ses nouvelles. Il redoutait extrêmement cette entrevue ; mais la politesse et Marie l'exigeaient. Un soir il se rend donc au palais serra.

Lorsqu'il mit le pied sur le seuil, le cœur lui battait avec violence ; il fit un effort sur lui-même, il entra et demanda la comtesse : elle n'y était pas. Il fut au théâtre saint-agostino ; on donnait une représentation au bénéfice de madame gaforini, chanteuse d'un grand talent et chérie du public. La salle était pleine ; les loges, garnies de bougies et remplies de femmes magnifiquement parées, offraient un spectacle merveilleux.

Alphonse remarqua que l'attention se portait vers une loge du premier rang à droite. Cette loge était vide, et il demanda à un de ses voisins quel motif attirait de ce côté les yeux des spectateurs. L'italien lui répondit que cette loge était celle de la comtesse Paola, et que l'on s'attendait à la voir. Il résolut de profiter du hasard qui l'avait placé à peu de distance, pour examiner cette femme, objet de tant de conjectures. Son voisin, qui aimait à parler, comme la plupart des italiens, se mit alors à lui raconter sur la comtesse une foule de circonstances singulières. Il prétendait qu'elle ne mangeait ni ne buvait ; que dans la nuit du vendredi au samedi elle disparaissait et qu'on ne savait pas ce qu'elle devenait ; qu'elle faisait souvent des absences beaucoup plus longues ; qu'à l'occasion de la dernière, des curieux avaient pris des informations, et qu'on ne l'avait vue sortir par aucune des portes de la ville ; qu'on assurait qu'elle était morte et ressuscitée plusieurs fois, et qu'elle avait plus de trois cents ans. Il y a cinquante-sept ans, ajoutait-il, si je dois en croire mon père, qui fut témoin oculaire, la comtesse se trouvant à une partie de campagne avec

plusieurs dames, s'endormit. Pendant son sommeil, les dames lui détachèrent son aigrette par un simple motif de curiosité et pour l'examiner. À l'instant même elle se réveilla en riant aux éclats. Il semblait qu'on l'eût délivrée d'un état de contrainte et de souffrance. Toutefois sa gaïté était bizarre, ses yeux égarés, son agitation extrême ; elle allait, elle venait sans reconnaître qui que ce fût. Elle parlait de choses arrivées il y avait plusieurs siècles, elle demandait sa chaise pour aller chez un doge mort depuis deux cents ans, et répétait souvent les noms d'alberto lomélino, de Spinola, et d'autres personnes des temps passés.

Les dames, affligées de la voir dans cet état, voulurent lui rattacher son aigrette ; elle la repoussa. De minute en minute elle paraissait vieillir, la progression de ce dépérissement augmentait à mesure que la nuit avançait. Vers minuit ses yeux s'éteignirent, sa bouche se ferma, elle tomba inanimée. Un homme de l'art fut appelé, il essaya de la saigner ; ses veines étaient aussi vides de sang que si elle fût morte depuis des années. Tout faisant croire qu'elle n'existait plus, on déposa le

corps sur un lit de parade, et on fit des préparatifs pour lui rendre les derniers devoirs. Le lendemain, quand on vint pour l'ensevelir, il avait disparu, et le prêtre qui le veillait était mort. Le conteur ajouta encore que cette aventure était de toute vérité, et qu'elle avait eu lieu près de Gênes, à Sestri-du-levant.

Alphonse ne vit dans tout ce récit qu'une vieille histoire de vampire qu'il avait souvent entendu raconter dans son enfance, et qu'on disait être arrivée en hongrie. Il sourit de la crédulité de son voisin ; il oubliait alors que dans plusieurs circonstances il avait été plus crédule encore. L'esprit humain est indéfinissable, et la raison est un météore qui ne brille pas tous les jours.

Dans ce moment, la porte de la loge s'ouvrit. La comtesse, éclatante de beauté, entra, et la salle retentit d'applaudissements. Tel est l'italien, il salue de la même manière et avec le même enthousiasme une jolie femme et un héros.

Il était presque impossible de ne pas être ébloui à la vue de Paola : Alphonse fut frappé ; mais l'impression ne

fut pas violente. Il regarda la comtesse avec assez de calme pour pouvoir se rendre compte de ce qu'il sentait, et analyser ses traits. Elle paraissait avoir de vingt à vingt-cinq ans ; sa taille était grande ; sa ligure imposante ; ses cheveux, ses sourcils ; ses yeux étaient d'un noir d'ébène ; sa peau d'une blancheur éblouissante. Aucune espèce de coloris ne paraissait sur ses joues ; mais la vivacité extraordinaire de ses yeux animait tout son visage. son nez était légèrement aquilin ; ses lèvres fines, et ses dents d'un émail admirable. Son cou, ses épaules, sa poitrine, ses bras eussent pu servir de modèles. L'ensemble de sa personne était plein de grâce, de noblesse et de dignité. Il était peu d'hommes qui, lorsqu'ils la voyaient pour la première fois, n'éprouvassent un sentiment indéfinissable qui tenait en même temps de l'admiration et de la crainte ; mais un sourire habituel faisait disparaître ce que sa physionomie avait de dur, et lui donnait une expression enchanteresse.

Sa mise était riche et d'un goût exquis ; elle ne ressemblait à aucune autre. Avant d'avoir vu sa figure, on se disait : il y a quelque chose de mystérieux dans cette

femme. Elle affectionnait particulièrement la couleur noire et le rouge. Sa voix était douce et mélodieuse, mais, comme le reste de sa personne, elle était extraordinaire ; il semblait qu'elle venait de loin, d'un autre monde, et sur les nerfs sensibles elle faisait l'effet de l'harmonica.

Alphonse commençait à s'accoutumer à sa présence ; il s'étonnait même qu'une figure si belle eût pu produire sur lui une impression pénible, lorsque les yeux de Paola rencontrèrent les siens. La commotion fut pour ainsi dire électrique, et s'il n'eût pas été assis et appuyé, peut-être serait-il tombé comme au jour du bal. Il se remit cependant ; il osa même lever de nouveau les yeux sur la comtesse. Elle était alors occupée de la gaforini, qui chantait ce morceau si connu : *che vuole la bella rosa*.

Le spectacle fut tout d'un coup troublé par une querelle qui s'éleva dans le parterre, entre un officier et un jeune homme assis sous la loge de Paola. Le jeune homme, dans un accès de colère, donne un soufflet à l'officier qui tire son épée et la lui passe à travers le corps. Le sang jaillit presque sur la comtesse. Au même

instant on entendit un éclat de rire prolongé qui fit frémir la salle entière. D'où partit ce bruit ? On l'ignore. On a prétendu qu'il sortait de la loge de la comtesse, mais on n'a aucune certitude à cet égard. Alphonse jeta les yeux sur elle ; elle avait son mouchoir sur sa bouche, et ses yeux paraissaient fort animés ; mais rien dans ses traits n'annonçait la joie ou la tristesse. Le jeune homme mourut du coup ; l'officier fut arrêté ; le spectacle, interrompu par ce triste événement, ne fut pas repris, et la foule évacua la salle.

M. de S\*\* sortit avec l'intention de se rendre chez Milady. Arrivé dans la rue de banqui, il rencontra le jeune italien avec qui il avait fait la traversée de Marseille à Gênes. Castellini l'aborda et lui demanda des détails sur ce qui était arrivé au spectacle. Alphonse en faisait le récit lorsqu'il s'entendit appeler ; il se retourna : ne voyant rien, il crut s'être trompé. Son nom fut encore distinctement prononcé. Castellini lui dit : « c'est bien vous qu'on appelle. » Il avança de quelques pas, la rue était déserte. Il entendit une troisième fois répéter son nom ; il continua jusqu'au bout de la rue, et n'apercevant

personne il allait revenir, quand un fracas épouvantable frappa son oreille : il se retourne, et voit la maison sous laquelle il causait deux minutes auparavant qui s'écroulait.

Sa première pensée fut pour castellini et les malheureux qui pouvaient être sous les décombres. Il se précipite à travers une poussière épaisse. Bientôt plusieurs personnes surviennent, la garde accourt ; on commence à travailler. Il encourage les travailleurs, il leur donne l'exemple ; tout fut inutile. On ne retira que des cadavres, et celui de l'infortuné castellini était du nombre.



## **Chapitre VIII**

*Écoutez, écoutez ! Trois coups ont retenti contre le mur. Cela veut dire que quelqu'un de nous va mourir.*

Les préliminaires du mariage étaient terminés, les bans publiés, les annonces faites : rien ne s'opposait plus au bonheur des amants ; dans trois jours ils seront unis. Alphonse était au comble de la joie ; il quitta ce soir Marie plus tard qu'à l'ordinaire ; jamais il n'avait eu tant de peine à s'en séparer. Le lendemain devait être consacré aux visites. À sept heures, Alphonse se leva le cœur plein d'espérance ; tout semblait concourir à sa félicité. La nuit qui venait de s'écouler était celle du vendredi au samedi, et l'accès nerveux qui depuis son arrivée à Gênes l' avait constamment tourmenté, à l'exception d'une seule fois, ne s'était pas renouvelé. Il se rendit en toute hâte à l'hôtel de Milady. En entrant il remarqua que les domestiques

étaient inquiets et s'entre-regardaient d'un air de mystère. Il allait les questionner, lorsqu'il voit sortir d'un appartement qui n'était pas celui habituel de Marie, sa femme de chambre en larmes. Hors de lui, il demande à cette fille le motif de sa douleur. Elle lui dit que, la nuit, toute la maison a été réveillée par des cris affreux qui partaient de la chambre de madame ; qu'elle y était accourue, et qu'elle avait trouvé sa maîtresse dans des convulsions épouvantables ; que, revenue à elle, elle s'était précipitée de son lit, et était sortie de l'appartement avec toutes les apparences de l'effroi ; qu'elle n'avait pas voulu y rentrer, qu'elle était dans une autre chambre où elle reposait.

Alphonse craignant de l'éveiller, attendit qu'elle le fit appeler. Il traversa l'antichambre pour se rendre au jardin. Les domestiques causaient de l'événement de la nuit : l'un prétendait qu'on avait entendu chez madame une voix menaçante ; un autre disait qu'en entrant il avait senti une odeur de cadavre qui annonçait que quelque mort y était venu ; un troisième ajoutait que c'était sans doute l'esprit de la Lomelino qui était encore une fois sorti de son

tombeau ; un quatrième, que c'était la fée Gniota qui vient mordre les veuves qui se reMarient, et que cela était arrivé à sa mère lorsqu'elle avait épousé le concierge de l'hôtel.

Alphonse, fatigué de ces propos, monta sur la terrasse, attendant impatiemment l'instant de voir Marie. On vint lui dire qu'elle était éveillée et qu'elle le demandait. Il courut à sa chambre ; il la trouva extrêmement pâle et défaite. Elle garda quelques instants le silence ; enfin elle lui dit en pleurant que leur mariage était différé, qu'elle venait de donner des ordres en conséquence. Étonné, il lui demanda les motifs de cette détermination soudaine. Les sanglots de Marie redoublèrent, et son désespoir devint tel, qu'Alphonse craignant une nouvelle attaque de nerfs n'insista plus. Elle se calma peu à peu, et il espéra que lorsque la fièvre serait passée, il pourrait la faire changer d'avis.

Le lendemain il trouva Marie beaucoup mieux ; il revint sur le mariage, mais sa résolution paraissait plus affermie que jamais. Désespéré, voulant du moins

connaître la cause de ce retard, il la supplia de s'expliquer : ce fut en vain, et tout ce qu'il obtint fut la promesse que le mariage aurait lieu dans deux mois.

Peu de jours après, Alphonse et Milady reçurent une invitation à un bal chez la comtesse Paola. Marie, quoique guérie de son indisposition, était encore trop faible pour s'y rendre. Alphonse ne voulait pas y aller sans elle, mais elle parut le désirer, il céda.

Il y avait déjà beaucoup de monde chez la comtesse lorsque Alphonse entra ; elle était assise près de la porte ; il s'approche pour la saluer ; elle leva les yeux, et le même malaise qu'il avait éprouvé plusieurs fois se fit sentir avec tant de force que la voix lui manqua. La comtesse s'en aperçut, et son front se ternit ; ce léger nuage se dissipa bientôt. Elle demanda à Alphonse, avec une grâce charmante, des nouvelles de sa santé et de celle de Milady. Alphonse s'efforçait de retrouver l'usage de sa langue ; il répondait assez gauchement et en balbutiant, quand un cavalier, qui vint chercher la comtesse pour danser, le tira d'embarras.

Il passa dans un autre appartement ; bientôt, honteux de sa conduite, il revint dans le salon. La comtesse dansait. Que de volupté et en même temps que de décence dans cette danse ! Ce n'était pas une femme, c'était une divinité. Tous les spectateurs étaient en extase. Alphonse lui-même, enchanté, ravi, se souvenait à peine de ses terreurs.

La contredanse finie, il voulut réparer sa maladresse et dire quelque chose à la comtesse ; mais à mesure qu'il s'en approchait il éprouvait le même serrement de cœur. Paola semblait voir son embarras avec inquiétude. En se retournant elle le toucha légèrement ; il frissonna. Alors le sourire quitta les lèvres de la comtesse, ses sourcils se rapprochèrent, et Alphonse crut voir encore une fois la figure de la vision. Toutefois cette impression ne fut qu'un éclair. La comtesse se remit et parut plus belle que jamais. Alphonse rougit de nouveau de sa faiblesse, et voulant absolument vaincre cette étrange répugnance, il l'invita à danser. Elle eut l'air de réfléchir, et enfin elle le renvoya à une contredanse éloignée.

Elle se leva pour traverser le salon ; il crut par politesse devoir lui offrir la main ; et tandis qu'elle hésitait il la lui prit : à peine l'eut-il touchée, qu'un froid mortel se glissa dans tous ses membres ; il semblait que son âme s'échappait : la douleur devint telle, qu'il fut forcé de la quitter. Paola, pressant le pas, se trouva rendue à la place où elle voulait aller, et Alphonse n'eut que la force de se précipiter sur la terrasse dont la porte était ouverte, et il tomba presque inanimé sur un banc de gazon.

Dans cet état d'anéantissement il s'imagina apercevoir devant lui une figure voilée. Cette figure l'entoura de son voile, et il perdit entièrement connaissance. Quand il revint à lui, le jour commençait à poindre ; s'étant levé il entrevit quelque chose qui s'éloignait, et qui, comme une vapeur légère, se glissait contre le mur. Peut-être n'était-ce qu'un reste des brouillards de la nuit ou l'ombre des arbustes agités par le vent.

Il se souvint qu'il était au bal et qu'il devait danser avec la maîtresse de la maison. Craignant d'avoir commis

une impolitesse, il rentra dans le salon : la foule était diminuée, mais la fête durait encore. Il s'approcha de Paola pour lui rappeler sa promesse ; à son grand étonnement il n'éprouva aucune sensation pénible. Elle lui fit quelques reproches aimables sur ce qu'il s'était éloigné du bal aussi longtemps ; elle avait craint, disait-elle, qu'il n'eût oublié la contredanse qu'il devait danser avec elle. Alphonse ne lui dit pas qu'il s'était endormi : il causa assez longtemps ; il fut à même de juger du mérite de sa conversation. Toutes ses préventions étaient dissipées ; il ne voyait plus dans Paola un être surnaturel et redoutable, mais une femme charmante.

Quand la musique eut annoncé la contredanse, il offrit la main à la comtesse et il ne ressentit autre chose que le plaisir de tenir la plus jolie main du monde. Cette circonstance n'échappa point à Paola, elle sourit. Alphonse avait retrouvé tout son esprit ; il fut gai et aimable.

Le bal finit au grand jour. M. de S\*\*, en se retirant, demanda à la comtesse la permission de venir

quelquefois lui présenter ses hommages, ce qui lui fut accordé.

À cette époque, il arriva à Gênes quelque chose d'assez singulier. Dans la nuit du 10 au 11 février, on entendit dans plusieurs endroits de la ville des cris lamentables. Tous les agents de l'autorité, toutes les troupes de garde furent sur pied ; on ne vit personne. On a bien dit qu'une femme d'une taille extraordinaire avait été aperçue à l'*Acqua Néra*, mais il n'y a rien de positif à cet égard. Quant aux cris, ils furent réels, et les trois quarts de la ville les entendirent, et je les ai entendus moi-même. Ces cris avaient quelque chose de si propre à frapper l'imagination, et imprimaient un sentiment de terreur si inconcevable, qu'un factionnaire fut trouvé mort dans sa guérite, et qu'un enfant de quinze ans, le fils de l'apothicaire Marandi, en devint fou. Les perquisitions qui eurent lieu pour connaître la cause de ce fait furent sans succès, et l'on est encore à deviner quelle espèce d'être ou quelle machine a pu faire entendre un bruit si épouvantable.

Il y eut la même nuit un orage affreux, pendant lequel on ressentit plusieurs secousses de tremblement de terre.

On prétendit que les cris avaient pris la direction de l'église de la Madonna dei campi, et que c'était dans le tombeau de la dame Spinola Lomélino, qu'ils s'étaient perdus. On disait que cette année était la trois centième de sa mort, et que les gémissements avaient commencé le même jour et à la même heure où elle expira ; qu'un vieillard se rappelait d'avoir ouï dire à son père que cent ans auparavant, pareille chose était arrivée, et que les cris avaient également été suivis d'un tremblement de terre et d'un orage.

Des promeneurs étant allés revoir l'église, effrayés sans doute par le bruit du vent qui sifflait à travers les vitraux et les lézardes des murs, assurèrent avoir entendu dans le tombeau des plaintes, des soupirs, des sanglots. Il n'en fallut pas davantage pour y faire encore une fois courir toute la ville. Bientôt cent personnes attestèrent les mêmes choses. Des jeunes gens se mirent en tête de renouveler la visite du cercueil, mais ils ne purent jamais

déplacer la pierre, un jeune militaire qui se trouvait présent, introduisit la lame de son épée par une fente ; il sentit quelque chose qui résistait, non comme un corps dur, mais une matière molle et élastique. Ayant retiré son épée, il la trouva ensanglantée. Nos jeunes gens, surpris, redoublèrent d'efforts ; ce fut en vain, la pierre ne céda pas ; il semblait qu'une force plus qu'humaine la retint. Ils s'en allèrent avec l'intention de revenir en plus grand nombre et de se servir de machines s'il le fallait.

Ils revinrent en effet le lendemain avec les instruments nécessaires ; mais on n'eut pas besoin de les employer, ils soulevèrent la pierre sans difficulté, et, à leur grand étonnement, ils trouvèrent, comme la première fois, le linceul vide.

La comtesse depuis quelques jours n'était pas visible ; on disait qu'elle était indisposée. Comme elle resta assez longtemps sans se montrer ni recevoir qui que ce soit, on conclut qu'elle avait été faire un voyage, ainsi que cela lui arrivait souvent. Trois semaines après, elle reparut au cercle chez l'archi-trésorier. Elle était gaie, et elle

répondit simplement aux personnes qui lui témoignaient leurs regrets de sa longue absence, qu'elle avait été à la campagne.



## *Chapitre IX*

*Si un être supérieur s'élève parmi les hommes, vous verrez la calomnie l'entourer : c'est un mauvais génie, diront-ils ; ils le brûleront et ils jetteront sa cendre au vent.*

On crut sur ces entrefaites avoir découvert enfin ce qu'était réellement la comtesse. Un journal anglais parla d'une princesse russe qui voyageait incognito ; il disait que cette dame aimait tout ce qui tenait du romanesque, et que sa façon d'agir se ressentait de cette disposition de son esprit ; qu'elle arrivait tout à coup dans une ville avec un grand train, et en disparaissait sans prendre congé de personne ; que bonne et généreuse, elle était singulière même dans sa manière d'obliger, et il racontait à ce sujet des traits qui dénotaient un caractère des plus bizarres. Il ajoutait que cette dame avait paru en Angleterre, en

Écosse, en France, et qu'on la croyait maintenant en Italie ; que veuve à vingt-deux ans, elle était propriétaire d'une portion de l'Ukraine ; que sa fortune était immense, et qu'elle jouissait d'une grande considération auprès de l'empereur de Russie.

Une partie de ces circonstances se rapportaient si bien à Paola, qu'on ne douta pas qu'elle ne fût la princesse d'Iberzoff (c'était le nom de la dame russe) ; et la manière dont elle éludait les questions qu'on lui faisait à cet égard, semblait prouver que l'opinion publique n'était pas dénuée de fondement. On avait remarqué aussi que quelques-uns de ses gens étaient tartares ou polonais. Enfin, on se souvint qu'un courrier, ayant la cocarde russe, était venu quelques mois auparavant lui apporter des lettres.

Lorsqu'on crut connaître la comtesse, les prodiges cessèrent ; on la trouva moins belle, moins spirituelle. Autant on l'avait élevée au dessus de la nature, autant on la rabaissa. Ce n'était plus cette femme supérieure ; c'était une princesse, il est vrai, mais étrange, mais folle.

Cependant elle se montrait tous les jours plus digne d'estime, plus généreuse ; elle ne perdait aucune occasion de faire une bonne œuvre. Un jour, c'était un prisonnier pour dettes délivré ; le lendemain, une jeune fille pauvre dotée et mariée ; une autre fois, un conscrit remplacé et rendu à sa famille ; et ces faits n'arrivaient que par hasard à la connaissance du public, car elle prenait toutes les précautions possibles pour les y dérober.

Alphonse allait la voir quelquefois ; elle l'accueillait toujours avec bienveillance. Délivré de ses préjugés, il put apprécier ce qu'elle valait, et combien elle avait d'instruction et de goût. Un soir qu'il se trouvait chez elle avec M. Viviani, savant distingué, M. Brack, le colonel Morlincourt et quelques autres personnes d'un mérite connu, la conversation roula sur les sciences exactes. Paola qui écoutait prit la parole, et tous ces messieurs restèrent frappés d'étonnement en entendant avec quelle facilité, quelle netteté, quelle profonde érudition elle traitait les questions les pins abstraites. On l'admirait d'autant plus, qu'elle n'avait pas l'air d'y mettre la moindre prétention, qu'elle semblait prier les auditeurs de

lui pardonner sa supériorité.

La conversation changea ; on parla des nouvelles du jour, des bruits de ville. On cita plusieurs traits de bienfaisance dont l'auteur n'avait pas voulu être connu ; tous les yeux se tournèrent sur Paola. Enfin, on en vint aux histoires surnaturelles qui avaient si longtemps occupé Gênes. Le colonel s'amusa à citer à la comtesse quelques unes des mille et une fables dont on l'avait fait l'héroïne avant de la connaître ; et il lui dit que quinze jours auparavant beaucoup de gens, que l'on regardait comme très sensés, ne seraient pas passés près d'elle sans faire le signe de la croix. La comtesse écoutait et souriait. Alphonse raconta l'histoire qu'il tenait de son voisin de spectacle, en omettant, toutefois, les circonstances qui auraient pu choquer la maîtresse du logis.

Il parlait encore lorsqu'on entendit tinter le glas pour l'agonie d'un malade ; bientôt le cliquetis d'une sonnette et le murmure des voix des fidèles annoncèrent que le prêtre passait avec l'eucharistie. Les Italiens se turent, les étrangers les imitèrent ; la comtesse gardait également le

silence. Tout à coup elle laissa échapper un éclat de rire convulsif qui surprit tout le monde, surtout Alphonse, à qui cette action semblait en contradiction avec la manière d'être de Paola, ordinairement grave et modeste. Elle parut confuse et montra à M. de S\*\* un petit chien qui jouait à l'extrémité de l'appartement, en ayant l'air de dire que c'était cet animal qui l'avait fait rire. Le son de la cloche indiqua que le malade venait d'expirer. Cet événement était étranger aux personnes présentes, quelques minutes après on n'y pensait plus, et la conversation avait repris sa gaîté lorsqu'on se sépara.

Le terme de deux mois, indiqué par Marie pour la conclusion du mariage, approchait. La tendresse d'Alphonse était toujours la même, et il voyait avec délices arriver cet instant. Marie ne semblait pas partager son bonheur ; une inquiétude secrète la dévorait. Lorsque Alphonse parlait de leur félicité future, elle paraissait souffrir, elle gardait le silence, et huit jours avant l'époque fixée, elle n'avait pas encore ouvert la bouche sur ce sujet. Deux fois ses terreurs nocturnes s'étaient renouvelées, et cette Marie si courageuse, si éloignée de

toute superstition, de toute petitesse d'esprit, n'osait pas rester seule dans son appartement.

Un soir, étant assise près de son bien-aimé, elle prit tout à coup un ton solennel ; elle lui dit : « mon ami, c'est dans huit jours que je dois être à vous, je vous l'ai promis, je tiendrai ma promesse. Je sais que c'est mon arrêt de mort ; il n'importe, je serai à vous dans huit jours. Je ne demande au ciel que de vivre jusqu'à cette époque. » Alphonse, effrayé, l'interroge sur le motif de ses craintes. Elle ne lui répondit qu'en renouvelant sa promesse, et lui fit comprendre par un geste suppliant qu'elle désirait n'être pas davantage questionnée sur ce sujet. Alphonse crut qu'elle avait l'esprit frappé de quelque vain pressentiment, de quelque crainte chimérique. Il pensa que les soins et son amour les dissiperaient peu à peu, et il n'en attendit donc que plus impatiemment le jour de leur union.



## *Chapitre X*

*Les crimes les plus horribles ne sont pas ceux dont les tribunaux s'occupent ; il en est de secrets, d'inconnus aux hommes, et dont la seule idée les ferait mourir d'épouvante s'ils leur étaient révélés.*

On était à la veille du jour si longtemps désiré ; Marie paraissait rassurée et semblait même avoir recouvré la tranquillité ; tous les préparatifs étaient faits. Alphonse quitta un instant son amie pour aller prendre les ordres de la comtesse qui devait accompagner Marie à l'autel. Il la trouva seule ; elle était à sa harpe ; elle se tut à l'approche d'Alphonse : il la pria de continuer, elle y consentit, et chanta un morceau italien. Alphonse était musicien ; son goût était exercé et sûr. On lui avait dit que Paola avait une voix remarquable, et il s'attendait à entendre bien chanter ; cependant il resta immobile de surprise. Jamais

un timbre plus pur, plus touchant, plus flatteur n'avait frappé son oreille : l'excellence de la méthode de la comtesse surpassait, s'il est possible, la beauté de sa voix. Elle avait fini, et ces sons harmonieux vibraient encore sur l'âme ravie d'Alphonse. Il lui demanda un morceau français : elle chanta une romance, la mort d'une amante. Alphonse pensa aux craintes de Marie, et les larmes lui vinrent aux yeux. La comtesse, voyant qu'elle l'avait affligé, passa de suite à un boléro vif et gai, *il maiorchino*, que tout le monde a entendu depuis chanter à Garat.

Elle quitta l'instrument : on approcha une table couverte de fruits, chose rare dans cette saison ; elle en offrit à Alphonse, et avança la main pour prendre une assiette où l'on remarquait une pêche d'une grosseur peu ordinaire. Au moment où elle la touchait, la pêche tomba et roula sur le plancher : cette circonstance, bien simple, fit une impression marquée sur la comtesse ; elle retint, par un mouvement presque convulsif, Alphonse qui quittait sa place pour aller ramasser la pêche. Saisissant un couteau, elle le jeta contre le fruit qu'elle toucha

légèrement. Alphonse lui fit compliment sur son adresse : elle lui proposa, en souriant, d'essayer la sienne, et lui mit en main un couteau qu'il lança, mais sans toucher le but. La comtesse se leva alors avec impatience ; elle prit la pêche, la plaça devant Alphonse, en lui disant : « je vais vous indiquer un moyen plus sûr ; » et elle lui lit signe de partager le noyau avec la pointe du couteau. Huit heures sonnaient en ce moment : Alphonse frappa ; il lui sembla que quelque chose avait palpité sous sa main. À l'instant la table fut couverte de sang. Paola frappa un second coup et poussa un de ces éclats de rire qui avaient plutôt l'air d'un cri de mort que de l'expression de la gaîté. Saisi d'horreur, Alphonse s'éloigna. La comtesse lui demanda s'il est blessé ; il lui répond négativement. Elle sonne et fait emporter la table.

Alphonse était devenu rêveur ; Paola, au contraire, paraissait d'une gaîté qui ne lui était pas ordinaire : elle plaisanta Alphonse sur l'air sérieux qu'il avait pris. Elle parla des préparatifs de la noce et du bonheur qu'il allait goûter près d'une femme aimable et adorée. Elle ne put cependant parvenir à dissiper entièrement les idées

funestes qui s'étaient emparées de lui. Il abrégé sa visite et sortit.

Il se dirigeait vers l'hôtel de Milady, lorsqu'il vit venir à lui un des domestiques de la maison : l'effroi était peint sur son visage. « Venez, Monsieur, venez vite ; ne perdez pas un instant ! Madame se meurt, elle vient d'être assassinée. » La Foudre fut tombée aux pieds d'Alphonse qu'il n'eût pas éprouvé une émotion plus terrible. Cependant sa force ne l'abandonne pas ; il court, il se précipite vers l'appartement de Marie. Quel spectacle se présente ! Marie étendue sur son lit, baignée dans son sang. Le médecin était près d'elle ; son air annonçait qu'il n'y avait aucun espoir : ses femmes sanglottaient. Alphonse s'approcha du lit sans que Marie l'aperçût ; elle paraissait calme ; ses yeux étaient à demi fermés. À un mouvement d'Alphonse, elle les ouvre : dès qu'elle le reconnaît elle fait un geste de terreur, Alphonse lui prend la main ; elle pousse un cri et fait un effort ; le sang jaillit de ses blessures, elle retombe sur son oreiller, fait entendre un gémissement sourd, et expire. Alphonse est sans connaissance sur le parquet.

L'assassinat de Milady se répandit bientôt dans la ville ; la justice se transporta sur les lieux ; on fit une enquête ; les femmes de chambre furent entendues. D'après leurs dépositions, il fut constant que vers les huit heures du soir Milady était dans sa chambre ; elle écrivait. Fanny, sa fille de confiance, était de l'autre côté de l'appartement, arrangeant une robe de sa maîtresse ; Fanny sortit pour aller chercher dans une pièce voisine la soie qui était nécessaire pour finir la robe ; elle était occupée avec une autre domestique à assortir les couleurs, lorsqu'un cri perçant partit du côté de la chambre de Milady. Comme la fenêtre était ouverte, elle crut qu'il venait de la rue : mais un instant après un second cri, puis un troisième plus étouffé, vint frapper son oreille : elle court, elle n'avait qu'un cabinet à traverser. Au moment où elle entrait, Milady, couverte de sang, tombait de sa chaise. Fanny appelle du secours ; sa compagne arrive ; toutes deux relèvent Milady à demi morte. Bientôt pourtant paraissant se ranimer, on l'entendit prononcer ce seul mot : « Lui !... » et des convulsions la saisirent.

Tous les domestiques interrogés, déposèrent absolument dans le même sens. Il fut également constaté qu'on ne pouvait entrer dans l'appartement, situé au deuxième étage, que par la pièce où étaient les deux femmes de chambre ; que les perquisitions les plus exactes avaient eu lieu à l'instant même, et qu'on n'avait trouvé personne. Les soupçons planèrent donc sur les deux malheureuses filles. Mais quel eût été leur but ? Voler ? Rien n'avait été enlevé. Des témoins déclarèrent en outre qu'elles avaient l'une et l'autre approché, jusqu'à son dernier moment, Milady, qui paraissait recevoir leurs soins avec plaisir.

Marie avait été tuée de trois coups de poignard : l'un n'avait fait qu'effleurer légèrement la peau, les deux autres avaient touché le cœur. Les gens de l'art s'étonnèrent même qu'elle ne fût pas morte sur le coup.

Toutes les recherches imaginables furent faites pour découvrir les motifs et les auteurs de ce crime ; elles furent sans résultat. Le voile mystérieux qui couvre cette affaire n'est pas encore levé, et probablement ne le sera

jamais. La ville entière lut dans le deuil. La douceur, l'amabilité de Milady lui avaient attiré l'affection générale. Une foule immense suivit son cortège, et, pour la première fois, on vit la comtesse Paola donner des marques publiques d'attendrissement : on assura qu'on l'avait vue pleurer. On la croyait si fort au dessus des faiblesses humaines, que bien des personnes ne voulurent pas le croire.



## Chapitre XI

N'ajoutez pas foi à mes récits ; dites qu'ils sont les rêves d'un visionnaire. Mais si vous rencontrez une femme vêtue de noir, au teint pâle, au regard mystérieux ; si, à son approche, vous sentez votre sang se glacer, quelle que soit la douceur de *ses paroles, au nom de votre salut éternel, fuyez !*

Alphonse fut pendant trois semaines entre la vie et la mort. Il commença alors à retrouver un souvenir confus ; il lui semblait avoir fait un rêve long et pénible. Bientôt ses idées se raffermirent ; il entrevit la triste vérité ; mais il doutait encore. D'une voix mal assurée, il s'informa à la garde qui était près de son lit, de la santé de Marie. Elle secoua la tête. Le médecin, M. R..., qui vint dans ce moment faire sa visite accoutumée, fut agréablement surpris en voyant que son malade avait repris

connaissance : il l'en félicita. Alphonse écoutait ses félicitations d'un air morne. Il lui demanda si Milady était morte. Le médecin tardant à lui répondre, ses doutes se trouvèrent confirmés. Il se lève alors et s'élançe vers son épée ; mais ses forces le trahissent, il reste étendu sur le carreau ; et la fièvre, qui le reprend, le met une seconde fois aux portes du tombeau.

Cependant sa jeunesse et la vigueur de sa constitution triomphèrent encore. Quelques jours après, sa situation parut sensiblement améliorée, mais on craignit que sa raison ne fût égarée : il ne reconnaissait personne, et il était sans cesse préoccupé d'un objet qu'il voyait près de lui, à qui il parlait à voix basse, et dont il semblait écouter les réponses. Comme il n'avait plus de fièvre, cet état était alarmant. Il resta près de quarante-huit heures sans dormir, conversant toujours avec cet être imaginaire. Enfin il tomba dans un sommeil profond : à son réveil il était mieux ; il reconnut la garde : elle voulut lui donner une potion ; Alphonse la refusa ; un instant après elle la lui présenta de nouveau ; il la prit et la jeta ; on lui apporta du bouillon, il s'obstina également à ne pas y

toucher. La garde alla prévenir le médecin : il crut d'abord que ses refus étaient une suite de délire ; il fit quelques questions à Alphonse, et voyant qu'il était dans son bon sens, il l'engagea par toutes les raisons possibles à ne pas s'opposer à sa guérison. Mais Alphonse, pour qui la vie n'était plus qu'un fardeau, lui fit connaître qu'il était déterminé à mourir. M. R... essaya en vain de combattre cette résolution.

On fit venir ses amis, un ecclésiastique, tout fut inutile. Il s'affaiblissait de moment en moment, et on ne lui donnait plus vingt-quatre heures à vivre, quand on imagina un dernier moyen. On savait que la comtesse avait, pendant toute la maladie d'Alphonse, témoigné pour lui le plus vif intérêt, et qu'elle avait chaque jour envoyé savoir de ses nouvelles. On savait aussi qu'Alphonse la voyait avec plaisir avant la mort de Marie ; plusieurs fois même il l'avait nommée dans son délire. On pensa donc qu'elle pourrait avoir quelque influence sur son esprit. Le médecin et une autre personne se rendirent chez elle : ils lui exposèrent l'état du malade et l'espérance qu'ils avaient conçue. « je sais ;

ajouta M. R..., que ce que nous vous proposons n'est pas dans les strictes convenances, et qu'il n'est pas d'usage qu'une dame aille chez un garçon ; mais il s'agit de sauver un homme estimable, de faire une bonne action, et jamais votre cœur ne s'y est refusé. » La comtesse les remercia de l'opinion qu'ils avaient d'elle, et consentit à se rendre chez le malade.

Alphonse, au dernier degré de faiblesse, était plongé dans un assoupissement léthargique, lorsque Paola, accompagnée du docteur, entra. Elle resta quelque temps à le considérer ; en voyant cette belle figure qui semblait frappée de mort, elle parut émue. Alphonse entr'ouvrit les yeux ; quoiqu'il eût appris l'intérêt qu'elle avait témoigné pour lui pendant sa maladie, il ne la reconnut pas sans frissonner. Elle lui souhaita un prompt rétablissement ; il garda le silence ; elle demanda la coupe qu'il avait refusée, et la lui présenta. Il fit avec la tête un geste négatif. Elle renouvela avec douceur son invitation ; Alphonse murmura quelques mots qui ne furent pas entendus, mais qui semblaient dire qu'il était trop tard. La comtesse prit alors un ton grave et presque impératif ;

elle lui reprocha sa faiblesse ; elle lui rappela ce qu'il devait à sa famille, à son pays, au souvenir de Marie ; elle s'exprima avec une éloquence, une force telles, qu'une âme humaine aurait en vain voulu y résister. À mesure qu'elle parlait, la résolution d'Alphonse s'évanouissait ; il jetait de temps en temps des regards étonnés sur cette femme extraordinaire : elle se tut, il écoutait encore. La comtesse fit signe à la garde de lui donner la coupe, et sortit.

Dès cet instant, M. de S\*\* se soumit sans difficulté à toutes les ordonnances du médecin ; la nature, secondée par l'art, agit avec succès, et il fut bientôt convalescent. La mélancolie prit la place du désespoir ; il vécut pour penser à Marie, pour chérir sa mémoire. Enfin la raison et ses amis parvinrent à le rendre à son état et à la société.

J'avais eu souvent l'occasion, c'est l'ami dont le narrateur tient cette histoire qui parle, de rencontrer M. de S\*\* chez l'archi-trésorier, chez le général de Montchoisy, et même chez la comtesse Paola où j'allais quelquefois. Après le malheur qui lui était arrivé, je fus

lui faire visite : je continuai d'aller de temps en temps m'informer de sa santé ; pendant sa convalescence, qui fut longue, je le vis plus souvent, et nous finîmes par être liés.

Un soir, assis au coin du feu, dans sa chambre, nous parlions de littérature, et je me souviens que le théâtre de voltaire était le sujet de la conversation : tout à coup je vis M. de S\*\* pâler. Je lui demandai s'il se trouvait mal ; il regardait fixement un des rideaux placés aux croisées de la chambre. Dans tous ses traits régnait une expression d'horreur qui ne peut se décrire ; ses yeux étaient hagards, ses lèvres tremblantes. J'avoue que dans ce moment j'éprouvai moi-même une violente impression. Sa figure peignait si bien l'épouvante, qu'il était impossible de ne pas croire qu'il voyait quelque objet extraordinaire. Je me levai et je fus au rideau ; je l'examinai, je le touchai, je passai derrière sans rien trouver. Je revins à ma place. Je lui demandai encore ce qu'il avait ; il parut ne pas m'entendre : je renouvelai ma question deux fois sans plus de succès. Enfin il reprit sa tranquillité, et causa de choses indifférentes. Onze heures sonnèrent : je

m'apprêtais à me retirer, lorsqu'il me dit : « Je désire que vous ne me quittiez pas cette nuit. » Cette demande m'étonna ; mais je l'attribuai à son état, et je lui dis : « Eh bien ! Je ne vous quitterai pas. » En effet, il se coucha, et je m'endormis dans un fauteuil. Le lendemain, il paraissait assez bien portant ; je lui dis, en riant : « expliquez-moi donc quelle est la singulière vision que vous avez eue hier ? » Il sembla mécontent de ma question : je n'insistai pas ; nous déjeunâmes, et je le quittai.

Quelques affaires m'obligèrent à aller à Sestri ce jour même. Je ne revins à Gênes que le surlendemain, et je fus fort étonné de trouver chez moi le billet suivant :

« Monsieur,

Il eût été généreux à vous de ne pas divulguer une circonstance dont le hasard vous a rendu témoin, je ne veux ni ne dois être l'objet des plaisanteries de personne, et d'un ami moins que de tout autre, vous m'avez offensé, monsieur ; J'espère obtenir de vous la satisfaction qu'on se doit entre honnêtes gens.

Alphonse de S\*\*. »

Ne pouvant concevoir ce qui me valait ce cartel, car je n'avais ouvert la bouche à qui que ce fût sur l'accident de M. de S\*\*, j'allai chez lui. Quand j'entrai il vint à moi : « Je vous dois des excuses, me dit-il, et je vous prie de les recevoir. J'ai pu soupçonner l'amitié d'une indiscretion ! Ah ! Je suis impardonnable. J'ai su que vous étiez absent de Gênes depuis avant-hier ; par conséquent ce n'est pas vous... Mais qui donc a pu ?... » Il me raconta alors qu'il avait reçu la visite du commandant Loutil, qui l'avait beaucoup plaisanté sur un sujet qui l'affligeait, et qu'il avait pensé d'abord que c'était moi qui lui en avais parlé. Je lui répondis que je n'avais vu dans son billet qu'un mal-entendu, que je ne lui en voulais pas du tout, et que, pour le lui prouver, je lui demandais la permission de lui parler le langage de l'amitié. « Il y a longtemps, lui dis-je, qu'avec la réputation du militaire le plus brave, vous passez ici pour un homme à vision ; et, permettez-moi de vous le dire, c'est par votre faute. L'aventure du médecin R... a couru tout Gênes, et vous avez vous-même raconté partout ce

qui vous est arrivé lors de la mort de Castellini. De bonne foi et dans le fond du cœur, avez-vous pu croire à ces bizarres aventures ? Je ne vous le cache pas, avant de vous connaître particulièrement, je vous regardais ou comme un adroit mystificateur, ou comme un cerveau timbré. Si je vous parle avec cette franchise, c'est parce que j'ai apprécié depuis tout ce que vous valez ; mais, croyez-moi, ne cédez pas ainsi facilement aux illusions de votre imagination ; soyez certain que tout ce que vous avez vu ou cru voir n'est que l'effet des nerfs, de préjugés d'enfance, ou d'un prestige d'optique. Vous avez éprouvé un grand malheur ; mais il faut y opposer une âme ferme et courageuse, se roidir contre l'adversité, et ne pas vous abandonner à de vaines terreurs indignes d'un homme. »

Il garda un moment le silence, puis il me dit : « Oui, il est possible que mon imagination, que le délabrement de ma santé, soient pour beaucoup dans ce que j'éprouve ; cependant il est des circonstances que toute la sagesse humaine ne pourrait expliquer. Je veux vous ouvrir mon âme tout entière : cessez de croire à ma raison si vous voulez, mais au moins croyez à ma franchise et

conservez-moi votre estime. » Alors il me fit le récit de tout ce qui lui était arrivé depuis son départ de Marseille, à peu près comme je viens de le raconter.

Dès ce jour je repris ma première opinion sur M. de S\*\* ; et tout en rendant justice à ses éminentes qualités, je ne doutai plus qu'il n'eût des instants d'absence. Ses préventions contre la comtesse Paola me parurent surtout le comble de la déraison. Cette dame était bonne, aimable, spirituelle ; quelque chose de mystérieux l'entourait en effet, mais il y avait loin de là à l'aspect sous lequel il la voyait, et les sottises qu'on avait débitées à son sujet faisaient hausser les épaules à tous les hommes sensés. Si le gouvernement avait eu l'air d'y attacher quelque importance, c'était pour amuser le peuple et le distraire de la révolte. Je sentis bien que tout ce que je pourrais dire à M. de S\*\* à cet égard, serait en ce moment à peu près inutile, et que si l'on devait espérer sa guérison, ce n'était que du temps. Je l'engageai de nouveau à se tenir en garde contre lui-même, à vaincre ses préjugés et à retourner chez la comtesse, à qui il ne pouvait convenablement, après l'intérêt qu'elle lui avait

montré pendant sa maladie, se dispenser de faire une visite. Il me promit d'y aller.



## *Chapitre XII*

*Quand tous les hommes de la Terre diraient : « Celui-ci est un fou », nierai-je ce que mes yeux ont vu, ce que mes oreilles ont entendu, ce que ma main a touché ? Ô vous qui m'écoutez, je l'atteste, je n'en ai pas, imposé d'un seul mot*

Alphonse, fidèle à sa promesse, se rendit à l'hôtel de la comtesse ; mais il apprit qu'elle était partie.

Deux mois se passèrent. M. de S\*\* n'avait plus de visions ni d'attaques de nerfs, sa santé était rétablie ; il pleurait toujours sa chère Marie ; il sentait qu'il n'y avait plus de bonheur pour lui en ce monde ; mais à force de travail il parvenait à se distraire.

Un soir, en se promenant dans la campagne, il se trouva à peu de distance du cimetière des anglais où

reposait Marie. Il ne put résister au désir d'aller visiter ce lieu : il entra. L'idée que cette femme si douce, si belle, qu'il avait si tendrement chérie, était à quelques pas de lui, froide, inanimée, se présenta à son imagination avec tant de force, qu'il fut obligé de s'appuyer sur la première pierre qu'il rencontra. Il considérait tristement les monuments qui l'entouraient, cherchant des yeux celui dont le marbre nouvellement taillé lui indiquerait Marie ; mais la nuit, qui devenait obscure, donnait la même teinte à toutes les tombes. Dans ce moment il vit quelqu'un assis sur un mausolée qui était devant lui : c'était une femme. Elle lui tournait le dos et était tellement immobile qu'Alphonse douta si c'était une statue ou un être humain. Il s'avance, il croit reconnaître la comtesse Paola : c'était elle en effet. Dès qu'elle l'aperçut, elle s'enveloppa avec soin dans son voile : Alphonse était muet d'étonnement ; la comtesse qu'on disait partie, il la trouvait en ce lieu, à cette heure ! Elle devina sa pensée, elle lui dit : « Je sais ce que vous cherchez ici ; c'est le tombeau de votre amie ; le voici : » c'était celui où elle était assise. Alphonse fit un pas pour se rapprocher ; elle

s'éloigna, et mit le tombeau entre elle et lui. Alphonse ne songea plus qu'à Marie : il s'agenouilla sur la pierre, ses larmes coulèrent, et il resta plusieurs minutes absorbé dans sa douleur. Enfin il se souvint que la comtesse était là ; il se leva, et la remercia de l'intérêt qu'elle avait pris à sa santé. Elle lui dit : « Vous êtes étonné de me trouver ici ; je suis revenue depuis hier à Gênes ; ma première visite a été au tombeau de cette bonne Marie... » M. de S\*\*, pénétré de reconnaissance, s'avançait vers elle : la comtesse recula ; elle continua à parler de Marie. Il crut alors s'apercevoir que sa voix était moins douce que de coutume : c'était bien le même organe, mais il avait quelque chose de rauque. Il attribua cet effet au voile dont elle s'entourait le visage et qui arrêtait la libre émission du son. Dans ce moment la Lune se leva : la comtesse parut agitée ; elle laissa échapper un gémissement sourd ; elle dit à Alphonse, d'une voix altérée, presque éteinte : « Il faut que je vous quitte ; venez me voir dans quelques jours. » Il s'avança encore pour lui offrir la main ; un geste impératif lui prescrivit de s'arrêter. Elle s'éloigna si vite, qu'on aurait cru qu'elle

avait disparu, et un instant après Alphonse entendit un cri aigu et semblable à celui qui l'avait déjà frappé en plusieurs occasions.

Quoique toutes ces circonstances pussent s'expliquer d'une manière naturelle, son esprit, avide de merveilleux, allait y voir encore quelque prodige ; il se souvint à propos des avis qu'on lui avait donnés, et, pensant à Marie, il reprit le chemin de la ville.

Deux jours après, le retour de la comtesse fut connu à Gênes : depuis longtemps elle n'avait fait une aussi longue absence. On courut en foule à son hôtel : elle reçut la visite de toute la ville ; les uns y allaient par amitié, les autres par curiosité.

Nous avons dit qu'on pensait généralement à Gênes que Paola n'était autre que la princesse d'iberzof. L'on fut bien étonné quand M. K..., consul russe, arrivé à Gênes depuis peu, prétendit qu'il avait vu dernièrement la princesse à Vienne.

On crut d'abord que le consul se trompait ; mais un

officier, qui avait été envoyé en mission en Autriche, confirma ce que le consul avait dit. Il ajouta même qu'il avait parlé à la princesse, et qu'elle devait être en route pour l'Italie. On sut quelques jours après qu'elle venait d'arriver à Milan, et qu'elle ne tarderait pas à être à Gênes.

Qu'était donc Paola ? D'où venait-elle ? D'où tirait-elle les sommes nécessaires pour subvenir à ses dépenses, à ses prodigalités ? Jamais, disait-on, aucun négociant, aucun banquier de Gênes ne lui avait remis de fonds ; cependant elle n'avait pas de dettes ; chaque mois tous ses mémoires étaient acquittés. Ses gens ne voulaient pas parler, ils étaient tous incorruptibles : quand on les interrogeait sur leur maîtresse, ils détournaient la tête, se taisaient ou s'enfuyaient. L'attention publique fut fixée sur elle plus fortement que jamais ; les histoires surnaturelles, les contes de revenants recommencèrent. L'un l'avait aperçue à minuit sur le clocher d'une église, l'autre l'avait vue traverser les airs. Le patron d'une felouque venant de corse prétendait qu'il avait, pendant le trajet, rencontré une femme marchant sur la mer ; qu'il la

prit pour Notre-Dame-De-Bon-Secours, et qu'il lui adressa une prière ; mais quand il avait fait le signe de la croix le fantôme s'était englouti dans les flots.

Enfin deux personnes racontaient qu'un soir, passant près du cimetière des anglais, ils avaient aperçu une grande figure se glissant le long du mur avec une telle rapidité, qu'on aurait cru qu'elle volait, et qu'elle avait disparu tout d'un coup au milieu des tombeaux. Le gardien du cimetière assurait avoir vu plusieurs fois la même chose, et lorsque cela arrivait, tous les animaux de sa maison, chevaux, vaches, brebis, tremblaient saisis de terreur, et tous les chiens du voisinage hurlaient. On faisait encore bien d'autres contes ; mais ils étaient tellement bizarres, absurdes, ridicules, qu'il est inutile de les rapporter.

Je mangeais alors avec le colonel Vivien et quelques autres officiers. À dîner on rapportait les histoires du jour ; chacun voulait citer la sienne, et je crois que ceux qui n'en savaient pas en inventaient. Pour mon compte, j'avoue que cela m'est arrivé quelquefois ; aussi je ne

voyais dans les récits de mes voisins, que le plus ou moins de fertilité de leur imagination. Cependant il est un trait que je veux citer.

Un soir, en rentrant chez moi, je rencontrai sur l'escalier M. O., l'un de nos convives, qui demeurait dans la même maison. C'était le major du 67<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne alors en garnison à Gênes ; bon militaire, excellent homme, quoique parfois mauvais plaisant. Il montait l'escalier en boitant et en jurant entre ses dents. « Qu'avez-vous donc ? » lui demandai-je. Il me répondit par une exclamation de douleur. Je lui dis en riant : « Avez-vous rencontré quelque esprit ? » — « Ma foi ! me repart-il, je crois que je deviens aussi bête que les autres, et je veux être damné si je n'ai pas vu le diable en personne. » — « Bab ! lui dis-je étonné, vous aurez pour demain une bonne histoire à nous raconter. » — « Oui, bonne, si je n'avais fait que voir ; mais on m'a mis dans un état... regardez. » En Effet, il avait la figure tout en sang. « Oh ! Ceci passe la plaisanterie : que vous est-il donc arrivé ? » Je lui offris alors mon bras et je l'accompagnai jusqu'à sa chambre. Il paraissait souffrir

beaucoup, et à chaque marche il poussait un gros soupir et un plus gros jurement, quand il fut chez lui et qu'il eut vu dans la glace sa figure meurtrie et ensanglantée, il commença de plus belle ses malédictions. « La scélérate ! » — « Votre diable est une femme ? » — « Une femme ! Je ne sais, car je n'ai pas vu sa figure ; mais il avait des jupons. » Ses lamentations avaient quelque chose de si comique, que malgré le chagrin que j'éprouvais de le voir souffrir, j'avais toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire. « Maudites soient les femmes ! continua-t-il ; elles m'ont joué tous les tours possibles ; il ne manquait plus que de me battre. » en parlant ainsi, il essayait son visage souillé de sang et de poussière.

« Si c'est une femme, ce n'est donc point le diable ? lui dis-je. « C'est pis ! » ajouta-t-il en fureur ; « c'est... ma foi, je serais tenté de croire que c'est cette sorcière de comtesse. »

« Quoi ! lui dis-je, vous voulez qu'une jeune et jolie femme ait eu assez de force... » — « Assez de force !

Elle m'a pris comme je prendrais cette plume, m'a soulevé de terre et m'a jeté contre le mur, où je serais encore, si un passant n'avait pas eu la charité de me relever et de me conduire jusqu'à ma porte. »

Au mot *soulever de terre*, je ne pus retenir mon envie de rire. Il avait quelque tentation de s'en fâcher, mais il se contint.

« Vous soulever de terre ! Ah ! Major, songez que vous avez cinq pieds dix pouces, que vous pesez près de deux cents livres. » — « Riez tant qu'il vous plaira, me dit-il ; oui, soulever de terre, et d'une main ! Je ne suis pas fou, et l'on voit assez à ma figure que je n'ai pas rêvé. » — « Conte-moi donc votre aventure, ajoutai-je. » — « Eh bien ! Je revenais de la campagne où j'avais dîné chez M<sup>me</sup> N. J'étais à peu de distance du cimetière des anglais ; il commençait à faire obscur, lorsque je vois passer près de moi une grande femme vêtue de noir, je fus curieux de savoir où une femme pouvait aller seule à cette heure : je la suivis ; elle allait du côté du cimetière. Quand elle fut à l'entrée, elle s'arrêta : il me sembla

qu'elle me faisait signe de m'éloigner ; j'approchai. Je la saluai honnêtement, en tâchant de voir quelle figure elle avait, lorsqu'elle me prit par le bras. Ah ! Je réponds que les cinq doigts y sont marqués ; non, il n'y a que Satan qui puisse serrer comme cela. À peine m'eut-elle touché, que je crus qu'on me brisait tous les os, qu'on me plongeait dans une glacière, et mes dents claquaient à être entendues de cent pas. Malgré le respect qu'on doit au beau sexe, je voulus lever l'autre bras, mais je ne pus jamais le remuer. Elle devina cependant mon intention, car m'ayant saisi, comme je vous l'ai dit, elle me jeta contre le mur si rudement, que j'y serais probablement mort, sans l'honnête homme qui m'a secouru et ramené ici. »

Ma première idée fut que le major avait trop bu d'un coup, et qu'étant tombé dans un fossé il avait rêvé toute l'aventure. Je ne suis pas entièrement revenu de celle opinion ; cependant quelque chose me surprit : il se plaignait d'une forte douleur au bras droit ; je l'aidai à ôter son habit, et je vis bien distinctement une main imprimée : la chair était couverte de cloches comme si

elle avait été brûlée ou gelée.

Quand il aperçut cette marque, il devint plus furieux que jamais ; il apostropha de nouveau la comtesse avec une abondance et une richesse d'expressions dont je fais grâce au lecteur, et il jura qu'il en aurait vengeance. Je lui fis sentir combien il établissait légèrement ses soupçons ; il ne pouvait pas dire que c'était la comtesse, puisqu'il avouait n'avoir pas vu son visage ; d'ailleurs il ne tombait pas sous le sens qu'une femme eût pu le soulever de terre et le jeter contre un mur. Il n'en persista pas moins dans ses conclusions, et se promit bien de jouer quelque tour à la comtesse dès qu'il en trouverait l'occasion.

Son régiment partit de Gênes quelques jours après, et il ne put exécuter ce beau projet.

Je n'ai pas revu le major O..., mais j'ai su depuis que les suites de cette affaire lui avaient été funestes. Elle fut bientôt connue de toute l'armée. Comme il était passablement railleur, les plaisants ne perdirent pas une si belle occasion de prendre leur revanche.

Il supporta d'abord assez bien la chose ; mais on y revenait sans cesse, et il finit par la trouver mauvaise. Ses camarades ne furent que plus ardents à le tourmenter. Le major n'était pas patient : plusieurs duels s'ensuivirent, et malheureusement il reçut une blessure dont il mourut.



### *Chapitre XIII*

*Repoussez cette coupe ; elle contient un poison mille fois plus brûlant que le venin de la vipère, que l'écume de l'hydrophobe.*

Alphonse, qui se rappelait l'invitation de Paola, fut un après dîner se présenter chez elle. On l'introduisit dans le cabinet d'étude de la comtesse ; elle n'y était pas ; mais le valet de chambre lui dit qu'elle allait paraître. Il y avait dans ce cabinet plusieurs portraits dont les costumes annonçaient la haute antiquité. L'un surtout le frappa : c'était une figure d'homme, parfaitement belle, et qui ne lui semblait pas inconnue. Il chercha à se rappeler ses traits, et il crut reconnaître l'étranger avec qui il s'était trouvé à bord du *Saint-Antoine*, et qui était mort près de Savone. La peinture était d'un pinceau exercé. L'inconnu

était représenté en buste, la tête appuyée sur une de ses mains, enseveli dans une méditation profonde, et paraissait regarder Alphonse. C'est l'effet que produit presque toujours un tableau. Mais bientôt il lui sembla que la main de l'inconnu se détachait de son front et lui faisait signe de s'en aller. Il touche la peinture ; ce n'était qu'une toile unie. Il réfléchissait sur ce qui pouvait produire cet effet d'optique, lorsqu'une odeur délicieuse se répandit dans le cabinet. Un sentiment inexprimable de douceur et de volupté remplit son âme ; tout ce qui l'entourait ne lui apparaissait plus qu'à travers une vapeur qui donnait aux objets une couleur brillante. Il entendit un bruit léger comme celui d'un ruisseau qui murmure, et qui invitait au repos ; il s'assit sur un canapé : bientôt ses paupières s'appesantirent, un engourdissement léthargique s'empara de tous ses membres, et il s'endormit.

Il s'imagina, dans son sommeil, qu'on lui portait à la bouche une coupe : je ne sais quelle répugnance secrète l'empêchait de boire ; la coupe toucha plusieurs fois ses lèvres, et il ne but pas.

Il fut réveillé une demi-heure après par le mouvement d'une porte. C'était la comtesse : il se leva ; mais il ne le fit pas si vite qu'elle ne s'aperçût qu'il avait dormi. « l'influence de ce lieu agit sur vous, lui dit-elle ; c'est aussi mon cabinet de repos ; je vous demande pardon de vous avoir fait attendre aussi longtemps. » Elle s'assit sur le sofa, en l'invitant à se mettre près d'elle ; elle avait un air de tristesse et de mélancolie qu'il ne lui avait pas encore remarqué ; elle le regardait par moment avec attendrissement, et paraissait avoir quelque chose à lui dire ; mais lorsqu'elle allait parler, la parole expirait sur ses lèvres.

Alphonse, toujours occupé de sa chère Marie, amena la conversation sur ce sujet. La comtesse s'exprima sur l'infortunée Anglaise avec une chaleur, une sensibilité qui toucha Alphonse jusqu'aux larmes. Il lui fit le récit de leurs amours, de leurs malheurs ; elle paraissait l'écouter avec le plus grand intérêt, quand tout à coup elle devint inattentive ; elle semblait voir quelque chose qu'Alphonse ne voyait pas ; sa figure s'anima, ses yeux étincelèrent : bientôt elle se leva avec vivacité et fit un mouvement

pour sortir de l'appartement : elle revint à sa place comme si elle se fût souvenue seulement en ce moment qu'elle n'était pas seule. Elle se leva encore, traversa plusieurs fois le cabinet avec une impatience que la présence d'Alphonse pouvait à peine contenir. Il crut reconnaître qu'elle désirait être seule, il s'empressa de prendre congé.

Il y avait trois heures à peu près qu'il était couché lorsqu'il entendit le son du tambour. Il écoute : on battait la générale. Il s'habille il la hâte, il s'arme et court à l'état-major. Il apprend que, sur la nouvelle d'une bataille perdue par les français, les paysans des environs de Savone s'étaient révoltés ; qu'une colonne d'insurgés piémontais s'étant jointe à eux, on disait qu'ils avaient surpris Savone, et qu'après y avoir égorgé la garnison ils marchaient sur Gênes.

Il se rend chez son général : il montait à cheval. Alphonse prend les devants : tout était en désordre dans Gênes ; le peuple commençait à s'agiter ; on craignait une insurrection. Des piquets de gendarmerie étaient placés

dans toutes les rues ; trois bataillons d'infanterie, une compagnie d'artillerie de marine et deux escadrons de chasseurs sortaient pour aller à la rencontre de l'ennemi. On marcha toute la nuit : on arriva à la pointe du jour à Voltri, où le général fit arrêter la troupe pour lui donner quelques heures de repos. À midi on se remit en marche, et vers quatre heures on aperçut la colonne des insurgés qui débouchait : ils étaient, nombreux, deux frégates anglaises qui se montraient à quelque distance de la côte leur inspiraient beaucoup de confiance. Ils attaquèrent avec impétuosité, mais sans ordre, et n'ayant ni chefs ni discipline, quelques coups de canon suffirent pour rompre leurs rangs. Un des deux escadrons reçut l'ordre de charger, et pendant ce temps les trois bataillons tournaient le flanc de l'ennemi. Bientôt ces malheureux se trouvèrent enfermés entre la mer et nos baïonnettes ; l'artillerie, qui tonnait sur eux, enlevait des files entières. Ils élevaient vers les frégate leurs bras suppliants, ce fut en vain ; les anglais les voyant battus se retirèrent : alors ils n'eurent plus de ressource que dans la pitié du vainqueur : ils jetèrent leurs armes et se rendirent à

discrétion. Le nombre des prisonniers était plus grand que celui de nos soldats. Le général fit retenir les chefs ; quant aux autres, on les renvoya. Les troupes entrèrent dans Savone pour s'y reposer. Cette ville n'avait pas été occupée par les insurgés, ainsi qu'on l'avait dit, et personne de la garnison n'avait été égorgé.

Alphonse reçut du général la mission de se rendre à Gênes pour annoncer à l'archi-trésorier le résultat de l'affaire. Il monta donc à cheval, et partit accompagné d'un gendarme.

Il était nuit ; ils traversaient le champ de bataille, et faisaient faire de nombreux détours à leurs chevaux pour ne pas fouler aux pieds les cadavres. Tout à coup le cheval d'Alphonse fit un écart qui manqua de le désarçonner. Il voulut le conduire vers l'objet qui l'avait effrayé ; mais l'animal s'y refusa ; il était dans une agitation extraordinaire, il ouvrait les naseaux, il frémissait. M. de S\*\* lui ayant passé la main sur le cou, s'aperçut qu'il était couvert de sueur : cela l'étonna. Celui du gendarme était dans un état semblable, Alphonse

cherchait autour de lui ce qui pouvait avoir épouvanté ces animaux ; il ne distinguait rien. Le gendarme lui dit qu'il voyait quelque chose qui s'agitait sur la terre ; Alphonse crut en effet apercevoir une figure qui rampait à travers les cadavres. Le gendarme arma sa carabine et voulait tirer ; Alphonse l'en empêcha en disant que peut-être c'était un blessé. Il cria : « qui va là ? » On ne répondit pas, l'objet cessa de remuer. Le gendarme tira : on entendit la balle frapper la terre. Alphonse fit un nouvel effort pour faire avancer son cheval mais inutilement ; alors il descendit, et prenant son épée, il marcha à l'endroit où il avait vu remuer, et distingua un être animé qui paraissait serrer un corps mort. Alphonse lui demanda ce qu'il faisait, il ne reçut aucune réponse. Il le toucha de son épée. Le fantôme se leva en poussant un gémissement menaçant, et une odeur de sang se répandit autour de lui. À l'instant le cheval du gendarme se cabra et se renversa sur son maître ; celui de M. de S\*\* s'échappa. Alphonse voulut saisir ce personnage étrange ; mais il fut repoussé par une main terrible dont le choc le fit rouler au milieu des cadavres, il ne fut tiré de son

étourdissement que par les cris du gendarme qui était pris sous son cheval et qui demandait du secours. Alphonse n'était guère en état de lui en donner, car il se sentait tout brisé ; cependant il parvint à se relever : il alla au gendarme et le dégagea. Il n'était que légèrement blessé ; mais le cheval était mort, soit de sa chute, soit de peur. Le sien s'était arrêté à peu de distance ; il l'appela ; l'animal vint à sa voix. Alphonse renvoya le gendarme démonté, et continuant sa route, il arriva à Gênes sans autre accident.



## *Chapitre XIV*

*La colombe nourrit le vautour, l' agneau assouvit la faim du loup. Votre sang est peut-être destiné à désaltérer cet être inconnu et terrible : voyez, il vous regarde ; ses dents s'entrechoquent comme celles du tigre qui rêve le carnage.*

M. de S\*\*, à son arrivée, s'acquitta de sa mission. Le surlendemain les troupes rentrèrent à Gênes. Dans la soirée il fut chez la comtesse : il la trouva lisant dans son cabinet ; elle était dans un négligé charmant ; ses joues, ordinairement pâles, étaient légèrement colorées, le bonheur et le contentement étaient peints dans tous ses traits. Elle l'interrogea sur le combat : il lui en donna les détails, et lui raconta aussi sa rencontre de la nuit : la comtesse sourit. Alphonse rougit en songeant à la réputation de visionnaire qu'on lui avait faite, et il se

rappela les conseils d'un ami. Cependant dans cet instant même jetant ses regards sur le portrait, il lui sembla qu'il remuait les lèvres : il détourna la tête et continua à causer avec la comtesse. Bientôt après ses yeux se reportèrent involontairement de ce côté, et il vit encore un mouvement dans cette figure. « Cela est étrange, » dit-il. Il se leva et s'approcha du tableau ; dès qu'il fut près, il trouva la toile immobile : il pensa, comme la première fois, que c'était un effet de lumière.

Il avait sans doute ce jour-là l'imagination frappée, car, en se retournant pour revenir à sa place, il aperçut la comtesse échevelée, couverte de sang, et semblable au spectre de la nuit. Il poussa un cri d'effroi. « Qu'avez-vous ? » dit-elle. Il avança d'un pas, et vit Paola assise à la même place, belle, charmante, et dans la position où elle était lorsqu'il s'était levé. « Qu'avez-vous ? » répéta-t-elle. « Rien, dit-il ; un souvenir de cette nuit. » La comtesse parut surprise : « Vous avez vu quelqu'un... ? » — Alphonse. « Cela est vrai ; il m'a semblé tout à coup vous voir couverte de sang. » Le visage de la comtesse devint sinistre. « J'ai tremblé pour vous, » ajouta M. de

S\*\*. — « Couverte de sang ! Quelle folie ! » elle affecte de sourire. « Si j'étais superstitieuse... Mais vous êtes pâle ! Êtes-vous malade ? voulez-vous prendre quelque chose ? » Avant qu'Alphonse n'eût répondu, elle sonna et à peine avait-elle sonné, qu'elle sortit avec impatience, en disant : « On ne vient pas. »

Elle reparut cinq minutes après ; Elle avait l'air défait et abattu. Un laquais vint ; il portait un verre. Ce n'était pas un des domestiques ordinaires de la maison : sa physionomie était singulière, et la mobilité de ses traits telle, qu'Alphonse, en le regardant, crut éprouver des vertiges. Paola détourna la tête tant qu'il resta dans l'appartement. M. de S\*\* prit le verre : au moment où il l'approchait de ses lèvres, le portrait de l'inconnu tomba et fit retentir le cabinet. Alphonse, surpris par ce bruit, ôta le verre de ses lèvres et le posa pour relever le tableau qui était au milieu de l'appartement : il le considéra en silence. La comtesse lui dit : « Cette figure paraît vous intéresser beaucoup. » — « Il me semble, reprit-il, avoir vu l'original quelque part. » — « C'est difficile, dit la comtesse ; il est mort depuis plus de deux siècles ; voyez

le nom et la date. » Alphonse lut en effet le nom du duc de Polnitz, mort à trente-six ans, le 4 mai 1603. Quelques caractères inconnus étaient tracés dans un des angles du cadre. Il fut remis à sa place ; la comtesse se rassit et engagea Alphonse à boire. Il dit qu'il se trouvait bien ; elle prit alors elle-même le verre et le lui présenta. Alphonse, en le portant à ses lèvres, éprouva un frémissement involontaire. Cependant il ne voulut point paraître hésiter, il but d'un trait ; cette eau avait un goût singulier, fade et doux. Il porta son mouchoir à ses lèvres ; elles étaient teintes de sang.

Il sentit qu'un changement extraordinaire venait de s'opérer en lui ; il se rappelait à peine ses malheurs passés ; son cœur, épuisé par le chagrin, était rajeuni ; et, comme au jour où il avait vu son amie pour la première fois, il palpait d'espérance. Alphonse ne pouvait concevoir la source ni la cause d'un sentiment si subit : il se sentait entraîné vers un nouvel objet, vers un objet qu'il ignorait lui-même ; mais ce n'était pas ce penchant si doux qui l'avait conduit aux pieds de l'aimable Anglaise ; c'était quelque chose qui semblait l'entraîner du

précipice, la pente de l'abîme. S'il avait pu croire aux philtres, aux enchantements, il aurait pensé qu'il y avait du surnaturel dans ce qu'il éprouvait, car aucune passion humaine ne pouvait avoir un effet aussi prompt, un ascendant aussi irrésistible. Sa raison et Marie parlaient en vain ; il promenait autour de lui ses yeux égarés. Ceux de Paola, fixes, impassibles, étaient attachés sur lui. De moment en moment il sentait que son cœur, son âme, tout son être, étaient attirés par une force inconnue et subjugués par une puissance à laquelle rien ne pouvait le soustraire.

Bientôt Marie ne lui apparut plus que comme un songe éloigné ; un instant après son nom même lui était étranger : il voulut le prononcer, celui de Paola vint seul sur ses lèvres. Il ne vit plus que Paola, il n'entendit plus qu'elle. Un désir dévorant, une tendresse brûlante absorbèrent toutes ses facultés, il aima, il aima avec fureur ; et ce fut Paola. Il lutta cependant encore, mais le regard de la comtesse le fascinait, l'attirait comme la couleuvre qui aspire le rossignol.

Son délire était au comble. Paola, brillante de grâce et de jeunesse, était devant lui. Je ne sais quelle douceur, quel charme étaient alors répandus sur toute sa figure. On eût cru voir la déesse de la volupté. Une vapeur délicieuse s'échappait de ses cheveux. Enivré, hors de lui, il tombe à ses genoux. Elle l'y laissa quelques secondes et lui fit signe de se relever, mais sans colère ; elle ne paraissait ni triste, ni joyeuse, ni même émue ; on eût dit qu'elle se fût, attendue à cette brusque déclaration. Cette indifférence n'échappa point au malheureux jeune homme ; elle ne lit qu'accroître le feu qui l'embrasait. Dans son égarement il lui dit qu'il l'aimait, il lui dit qu'il ne pouvait vivre sans elle, et il jura de l'adorer jusqu'au tombeau. À ce mot la comtesse sourit amèrement. « Jusqu'au Tombeau ! » dit-elle. Elle parut hésiter. « Il Faut plus... » elle s'arrêta encore. Puis elle prononça un nom ; ce n'était pas le sien : mais Alphonse ne put le distinguer. Elle se leva d'un air égaré, elle prit la main d'Alphonse et la posa sur un voile noir qui recouvrait un objet inconnu. Alphonse était interdit ; ce qu'il touchait paraissait frémir sous sa main ; la comtesse répéta d'une

voix effrayante le même nom : Alphonse crut qu'elle avait prononcé Héléna.

Au même instant le cabinet fut éclairé d'une lueur rouge, et on entendit un grand mouvement dans les rues. La comtesse lâcha la main d'Alphonse ; le voile noir et l'objet sur lequel il était, disparurent. On entendit crier au feu. Un domestique entra et dit que le tonnerre venait de tomber sur une maison près du pont de Carignan, et l'avait embrasée. Cela étonna Alphonse, car il ne s'était pas aperçu qu'il fit un orage. Bientôt le tocsin sonna. Le vent était très violent. L'incendie, quoique éloigné du lieu qu'habitait la comtesse, pouvait se communiquer. Alphonse crut à un danger pour elle : il s'élançait de l'appartement ; Paola le retint, et lui dit : « Je désire voir cet incendie ; voulez-vous me donner le bras ? » Alphonse lui fit observer qu'elle allait se mettre à la merci de la foule. Elle insista, s'enveloppa dans un voile, prit le bras d'Alphonse et sortit.

Il faisait nuit, et la réverbération du feu donnait à toutes les figures une teinte sombre et livide. Lorsque le

bourdonnement du tocsin cessait, on entendait un murmure confus de voix et de cris. Des femmes éplorées fuyaient ; des hommes, tenant des seaux, se précipitaient vers le lieu du désastre. La foule augmentait de moment en moment. Alphonse, craignant pour Paola, la fit passer par une rue détournée et la conduisit sur le pont de Carignan ; de là on voyait l'incendie dans toute son horreur : trois maisons étaient alors enflammées. On faisait les plus grands efforts pour garantir la quatrième remplie de matières combustibles : tout fut inutile. Des tourbillons de fumée annoncèrent bientôt que le feu y était.

Les spectateurs poussèrent un cri d'effroi. La ville entière pouvait être consumée ! Des gémissements affreux partaient de l'intérieur de l'édifice, Alphonse demanda ce que c'était. Un homme, qui était près de lui, dit que le feu avait gagné la salle des malades. Il se rappela alors que les blessés de la dernière affaire avaient été déposés dans ce quartier pour les préserver d'une fièvre contagieuse qui régnait dans les hôpitaux de la ville.

À l'idée que des compagnons d'armes, des Français allaient périr, M. de S\*\* frémit, et son impatience devint plus vive encore lorsqu'il vit plusieurs soldats paraître aux fenêtres, couverts de draps, de couvertures à demi-brûlées, et implorant l'assistance des spectateurs. « madame, dit-il à Paola, permettez-moi de vous quitter ; je ne puis rester plus longtemps témoin paisible de cette scène ; je vole au secours de ces malheureux. » — « Vous voulez donc qu'ils soient sauvés ? » — « Si je le veux ! dit Alphonse ; je donnerais à l'instant ma vie. » — « Ils le seront, » dit Paola en retirant son bras et se couvrant de son voile. Au même instant Alphonse ne la vit plus. Il crut que la foule l'avait séparé d'elle : il s'apprêtait à la chercher, quand de nouveaux cris lui firent reporter les yeux sur l'incendie. Il s'imagina voir alors, sur le faite de la maison embrasée, une femme voilée. Cette vision se perdit immédiatement dans un tourbillon de fumée.

Déjà les flammes ont abandonné le bâtiment menacé ; elles retombent sur le premier foyer de l'incendie, et vont achever de dévorer quelques débris. On est maître du feu et on ne craint plus la communication. Le peuple crie au

miracle, et prétend avoir vu la madone sur le toit de l'édifice où l'incendie s'est arrêté.

Alphonse, stupéfait, cherche encore des yeux la comtesse ; il se retourne, il la voit tranquille auprès de lui. Elle lui dit en souriant : « Eh bien ! Vos souhaits sont accomplis. » Alphonse était muet ; sa tête, son âme étaient bouleversées. Quelle était donc cette femme qui commandait aux éléments ? Paola reprit son bras et le serra légèrement. « Vous êtes bien surpris, dit-elle ; vous me croyez une grande magicienne : Ah ! Qu'il est facile d'abuser les hommes, puisque vous, si au-dessus du vulgaire, voyez aussi un prodige dans une circonstance simple et naturelle ! » À ces mots elle lui montra le pavillon qui flottait sur le palais de l'ancien doge, et qu'on distinguait encore à la lueur des restes de l'incendie. « Voilà tout le miracle, lui dit-elle. » Alphonse s'aperçut alors que le vent avait changé de direction.



## *Chapitre XV*

*Ce que nous prenons pour un songe n'est souvent qu'une affreuse réalité, et plus d'un spectre nocturne nous est apparu uns que nous voulions en croire nos regards.*

Rentré chez lui, Alphonse interrogea son cœur. Marie n'y était plus, cette conviction l'attrista. Quoi ! Cette Marie si tendrement aimée n'était déjà plus rien pour lui ? Quel était donc le sentiment brûlant, indomptable, qui l'attirait vers Paola ? Pourquoi cette passion l'avait-elle embrasé si soudainement ? Ah ! Ne devait-il pas fuir cette sirène ! Hélas ! Il ne le pouvait plus. Cette sage réflexion était la dernière qu'il devait faire, sa destinée l'entraînait.

Bientôt le souvenir de Paola brillante de mille charmes s'offrit à sa pensée, et tout son sang bouillonna ;

c'était une fièvre, une frénésie. Le lendemain, le surlendemain, tous les jours il courut chez la comtesse ; mais soit hasard, soit qu'elle craignit elle-même l'effet de son délire, soit enfin qu'un peu coquette elle voulût encore attiser la passion qui le dévorait, il ne put jamais trouver l'occasion de la rencontrer seule.

Sa réputation de bienfaisance s'accroissait chaque jour. Les bénédictions des infortunés la suivaient partout. Elle avait vaincu toutes les préventions, et ceux même qui avaient été le plus acharnés contre elle lui rendaient justice. On ne pouvait que lui reprocher le mystère dont elle se couvrait ; mais on ignorait ses motifs, et comment les condamner ? D'après sa conduite tout annonçait qu'ils étaient respectables.

Alphonse fut invité à aller passer la journée à la campagne de M. Durazo, appelée les *scoliettes*, près de Saint-Pierre d'Arena. C'était la fête de la maîtresse de la maison. Beaucoup de personnes avaient été également engagées, et la comtesse Paola était du nombre. Tous les voyageurs qui se sont arrêtés à Gênes ont été voir les

Scoliettes, séjour enchanté, qui a été habité depuis par une Française connue par son amabilité, son goût et sa beauté. La gaîté présida à cette journée. La comtesse fut charmante ; son esprit ravit tout le monde. Alphonse était enivré. Elle demanda sa voiture de bonne heure, et offrit à Alphonse de le ramener. Il accepta.

Ils passaient à peu de distance de l'église de la Madonna dei Campi ; la comtesse la lui fit remarquer. Alphonse lui parla des traditions populaires, des récits bizarres qu'on faisait sur cet endroit. Paola lui proposa d'aller le visiter, et laissant la voiture ils gagnèrent l'église, à travers une pelouse qui y conduisait.

Quand Paola entra, l'édifice parut s'ébranler jusque dans ses fondements. C'était sans doute l'effet du vent. Cependant Alphonse s'arrêta ; mais Paola continuant à avancer, il la suivit. Elle le conduisit droit à la tombe de la Loméline. Il lui dit : « Vous connaissiez donc ce lieu ? » — « Oui, » reprit-elle en souriant. Les yeux d'Alphonse s'arrêtèrent sur la ligure de marbre : la ressemblance avec la comtesse était frappante.

Paola paraissait d'une gaîté extraordinaire, et qui formait un contraste bizarre avec la tristesse des objets qui l'entouraient. Elle passa plusieurs fois sur la tombe en éclatant de rire et en marchant avec une grande vitesse. Dans un de ces mouvements son schall tomba. Elle se baissa pour le ramasser. Alphonse se baissa en même temps, et il aperçut au sein de la comtesse une légère cicatrice, l'histoire de l'officier et du coup d'épée donné dans le tombeau lui revint en mémoire.

La comtesse continuait à parcourir l'église dans tout les sens, et revenait toujours à la tombe. Enfin elle s'y agenouilla et fit signe à Alphonse de l'imiter. Elle le considéra alors d'un air attentif, et semblait se plaire à le voir dans cette situation. Il se rapprocha d'elle, il lui prit la main ; elle ne la retira pas. Il la serra ; elle parut émue. Ses paupières se baissèrent, son cou fléchit, sa tête se pencha, Alphonse dans son délire passa son bras autour de sa taille ; elle ne le repoussa pas. Il la pressa sur son cœur ; il frissonna. Elle sembla alors se réveiller, et s'arracha de ses bras avec vivacité ; mais déjà les lèvres du jeune homme avaient rencontré les siennes. Elles

étaient froides comme le marbre. Il tomba sur la tombe privé de tout sentiment.

Combien de temps resta-t-il dans cet état ? Il l'ignore ; quand il reprit ses sens, il se trouva dans son lit. Il appela son domestique et lui demanda à quelle heure il était rentré. Le domestique lui dit qu'à dix heures étant revenu des Scoliettes, il l'avait trouvé couché et endormi. Alphonse fit la même question aux gens de l'hôtel ; personne ne l'avait vu rentrer. Il fut chez la comtesse. On lui dit qu'elle était sortie. Il se dirigea vers la route qu'il avait parcourue la veille, cherchant à se rappeler les sensations qu'il avait éprouvées. Il se souvenait de s'être agenouillé près de Paola, de s'être trouvé mal, et dans cet état d'avoir fait un songe dans lequel il lui semblait voir des hommes à figures pâles qui dansaient autour de lui. Parmi eux il avait reconnu l'étranger du *Saint-Antoine*. Ce rêve, quelque étrange qu'il fût, n'avait rien qui pût l'étonner ; mais il ne pouvait concevoir comment il s'était trouvé dans son lit.

Tout en causant avec lui-même il arriva près de

l'église de la Madonna dei Campi ; il voulut la revoir. Dans la prairie qu'il avait traversée avec la comtesse, il remarqua sur l'herbe des traces d'un pied de femme. Partout où ce pied avait posé, l'herbe était jaune et brûlée, ces traces le conduisirent jusqu'à la porte. Il entra, tout était désert.

Il parcourut ces ruines avec recueillement. Il alla s'asseoir à la place où Paola s'était arrêtée. Il s'enivra du souvenir de cette femme charmante, par moment il croyait entendre une espèce de gémissement sourd qui sortait de la terre ; il écouta. Il approcha son oreille de la pierre sépulcrale, il l'entendit encore ; et l'attribuant à l'air qui s'introduisait par quelque ouverture, il pensa que cela avait pu donner lieu aux craintes superstitieuses qu'inspirait cette église, et aux récits absurdes qui en avaient été la suite. Il resta encore quelques instants et retourna vers la ville.

La princesse d'Iberzoff, en apprenant à son arrivée à Gênes que Paola y avait longtemps passé pour elle, n'avait pu croire qu'elle fût étrangère à ce bruit, et sans la

connaître elle avait conçu contre elle la prévention la plus décidée. Elle disait publiquement que Paola n'était qu'une intrigante. Un soir elle la rencontra au cercle chez l'architrésorier. La beauté de la comtesse augmenta encore son antipathie, et depuis ce moment elle ne perdit pas une occasion de l'humilier et de lui témoigner la haine qu'elle lui inspirait. Elle alla même jusqu'à faire maltraiter les domestiques de la comtesse par les siens.

Paola ne paraissait pas faire la moindre attention à ces injures réitérées. Elle ne cessait de témoigner à la princesse des égards et même de l'intérêt. Une maladie épidémique très dangereuse régnait alors en Ligurie. M<sup>me</sup> d'Iberzoff ayant été atteinte, on désespéra de sa vie : elle était à toute extrémité. Paola se rend chez elle, lui prodigue les soins les plus empressés. Quelques jours après elle était hors de danger.

Cette action fit beaucoup d'honneur à Paola ; et la princesse, d'ennemie déclarée devint son amie intime.

Alphonse en rentrant en ville alla chez cette dame dans l'espoir d'y rencontrer la comtesse, ou du moins

d'avoir de ses nouvelles. M<sup>me</sup> d'Iberzoff lui dit qu'elle venait d'envoyer chez Paola et qu'elle n'était pas sans inquiétude à son sujet. Le bruit courait qu'une conspiration dont le but était de chasser les Français et de livrer la ville aux Anglais, avait été découverte ; plusieurs Génois de marque et quelques étrangers avaient été emprisonnés ; ils étaient tous de la société de la comtesse. cette circonstance, l'argent qu'elle répandait et ses absences mystérieuses l'avaient compromise, et elle venait d'apprendre qu'il était question de l'arrêter. Alphonse ne voulut pas en savoir davantage, et courut à l'hôtel de la comtesse ; elle n'était pas rentrée. Il s'informa du lieu où il pourrait la trouver ; on l'ignorait.

En descendant il vit cette singulière figure qui était venue lui apporter le verre d'eau, et dont la mobilité convulsive l'avait frappé. Il crut que cette homme serait mieux instruit ; il renouvela donc sa demande. Ne recevant aucune réponse, il lui offrit sa bourse ; il n'en voulut pas. Alphonse lui dit alors à quel danger était exposée sa maîtresse. Il se mit à rire, et descendit quelques marches. Au même instant Alphonse aperçut au

haut de l'escalier la comtesse qui lui fit signe d'approcher.

Il monta ; il lui raconta les événements qui venaient d'arriver et le danger auquel elle se trouvait exposée. La comtesse ne parut nullement surprise. Alphonse se rappelant le rire du domestique, pensa qu'elle pouvait être en effet de la conspiration, et qu'un grand événement se préparait. Toute sa conduite semblait alors expliquée. Il se trouva dans une perplexité étrange ; que devait-il écouter de son amour ou de son devoir ? La vie de tous les Français alors dans Gênes était peut-être compromise.

Paola s'aperçut de ce qu'il éprouvait. « Vous M'avez crue une fée, un génie, dit-elle ; maintenant vous me croyez un chef de parti, un artisan de révolte. Vous tremblez pour vos compatriotes, rassurez-vous. » En même temps elle prit une plume, traça quelques mots, sonna ; un laquais parut. « Portez cela, lui dit-elle, au palais du gouverneur-général. »

À peine le laquais était-il sorti, que les femmes de chambre entrèrent effrayées. Des soldats entouraient la maison, et l'on entendit dans l'escalier les pas de plusieurs

personnes. Un officier se présenta. Il dit : « Madame, c'est à regret que je viens exécuter une mission pénible, je dois vous arrêter. » La comtesse de l'air le plus calme le pria d'attendre un instant, et dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que le secrétaire du prince archi-trésorier entra essoufflé et fort ému. Il dit à l'officier qu'il pouvait se retirer ainsi que ses hommes, et regardant la comtesse d'un air de surprise et presque de terreur, il sortit en lui faisant mille excuses. Qu'avait-elle écrit au prince ? On se le demande encore. On sait seulement qu'en recevant le billet, il fut frappé comme de stupeur ; qu'il avait à l'instant appelé son secrétaire et l'avait envoyé en toute hâte chez la comtesse.

Lorsque tout le monde fut parti, Alphonse garda longtemps le silence. Enfin, il jeta sur Paola un regard timide, et il allait lui adresser quelques questions lorsqu'elle l'interrompit. « Vous vous étonnez encore, lui dit-elle. Souvenez-vous du pavillon du palais, et craignez de prendre une seconde fois pour un prodige le souffle du vent. Il est des prodiges, sans doute ; mais vos faibles yeux ne les aperçoivent pas. Créatures éphémères,

poussière d'un jour, vous voudriez en vain pénétrer les secrets de la ... « Elle S'arrêta. Alphonse frissonna involontairement. Il lui sembla deviner le mot qui avait expiré sur ses lèvres. Il la considéra encore en silence. Enfin, emporté par la force de ses sensations : « Être inexplicable, s'écria-t-il, je t'en conjure, parle, dis-moi qui tu es. Il est temps que mon incertitude cesse ; que je sache ce que je dois craindre ou espérer. Je ne puis plus vivre sans toi. Je t'aime, je brûle, tu le sais. Lève le voile mystérieux qui te couvre. Quel est ton nom, ta patrie ? Quels motifs t'engagent à te cacher ? Parle ; quels qu'ils soient je suis à toi, je le jure, à toi à jamais. — Je reçois ta promesse, dit la comtesse en fixant sur lui un œil sinistre ; adieu, tu ne me reverras plus ici. Rends-toi dans huit jours à Vado, retourne au lieu où tu fus déjà ; j'y serai. « elle sortit en laissant Alphonse pétrifié d'étonnement, car il ne lui avait jamais dit qu'il eût été à Vado.



## **Chapitre XVI**

*Sa jeunesse n'est qu'une illusion, sa beauté n'est qu'une vaine apparence. Mettez la main sur son cœur, il ne bat pas ; son corps il n'a pas d'ombre, ses yeux sont sans lumière, ses ossements sont vides.*

Les huit jours parurent à Alphonse d'une longueur insupportable, il était pressé de revoir celle qu'il aimait, et cependant il était accablé de tristesse et de sombres pressentiments. Les dernières paroles de Paola lui revenaient sans cesse à l'esprit, et par moment, malgré tout son amour, malgré le désir de connaître enfin ce qu'était la comtesse, il entendait une voix intérieure qui lui disait de ne pas aller à ce rendez-vous. Les événements tragiques, qui depuis quelques nuits se succédaient dans Gênes, contribuaient aussi à affecter son imagination. Une foule de personnes mouraient

subitement avec tous les signes d'une mort violente, sans qu'on pût en découvrir les auteurs. La princesse d'Iherzoff fut au nombre des victimes ; elle fut trouvée étranglée dans son lit.

Le septième jour, M. de S\*\* partit de Gênes de grand matin ; il arriva dans la soirée à Vado. Il était fatigué, il se coucha : des images terribles continuaient à le poursuivre. Dès qu'il s'assoupissait, il était réveillé en sursaut par l'aspect d'une figure qui ressemblait à Marie et qui l'engageait à fuir. Aussitôt qu'il fit jour il mit à son doigt l'anneau de l'étranger, il sortit, et suivant le rivage il arriva à l'endroit où il était débarqué deux ans auparavant. Il aperçut le sapin au pied duquel l'inconnu s'était fait transporter, et en rapprochant diverses circonstances, il se rappela que c'était le même jour et à pareille heure. Il reconnut la pierre sous laquelle il était enterré. Tout était dans le même état. L'herbe seulement avait disparu, et la croix n'y était plus. Alphonse remarqua qu'un sentier battu venait aboutir à cette pierre. Il alla au pied du sapin. Quoiqu'il fit très calme, l'arbre frémissait comme s'il eût été agité par le vent. Le sol était

aride aux environs, à quelque distance un cercle était tracé sur la terre, une croix était au milieu ; c'était celle qui avait été mise près de la tombe de l'inconnu.

Pendant qu'il regardait cette croix, il crut entendre un sanglot, puis le bruit de quelque chose qui s'agitait autour de lui et imitait le mouvement de plusieurs personnes qui tournent. Il regarda de tout côté, la campagne était déserte. Il revint vers l'arbre, il le toucha, et aussitôt une foule de voix discordantes, des cris confus, des éclats de rire, frappèrent son oreille. Il distinguait des sons et même des mots, mais c'étaient des sons et des mots sans suite. Parmi les voix son imagination lui faisait entendre celle de la comtesse. Ce bruit, quelquefois près de lui, semblait quelquefois à une grande distance ; dès qu'il s'éloigna du sapin, il cessa entièrement. Une odeur extraordinaire se répandait par instant dans l'atmosphère ; alors on eût cru que la pierre qui couvrait la tombe tremblait. Quelques petits oiseaux qui vinrent se poser dessus tombèrent morts. À environ cinquante pas, il voyait les débris d'un feu ; il y fut. Des cendres encore chaudes, des ossements à demi calcinés et fumants,

annonçaient qu'il était éteint depuis peu. Il sentit un souffle glacé, et ayant levé les yeux, il vit la comtesse debout au milieu du cercle. Elle était voilée et dans un costume singulier.

Alphonse courut à elle. « Chère Paola, avec quel bonheur je vous revois ! Mais quel motif a pu vous décider à me donner rendez-vous dans ce lieu funeste ? » — « Qui es-tu ? » lui dit-elle. Cette question et le son sépulcral de sa voix glacèrent Alphonse. Il resta muet. Paola le regarda fixement. « Oui, je te reconnais, tu es mon fiancé, tu l'as promis, tu tiendras ta promesse. — Quoi ! Vous consentiriez à unir votre vie à la mienne ! — Ta vie, lui dit-elle d'un air dédaigneux, ta vie n'est rien, elle ne tient plus qu'à un souffle... l'éternité. » Un gémissement sortit de la terre : l'horloge d'un visage éloigné sonna le premier coup de huit heures. « L'éternité ! » répéta la comtesse d'une voix terrible. Le dernier coup de l'horloge se fit entendre. « Voici l'instant, tu l'as juré ; viens ! »

Elle le prit par la main ; Alphonse tressaillit de

douleur comme la première fois qu'elle l'avait touché. Elle n'y fit aucune attention, et l'entraînant vers la pierre, elle s'y assit et lui ordonna de se mettre près d'elle. Alphonse, songeant à ce que lui avait dit l'inconnu, balançait. Elle l'attira avec violence. « Tu as désiré me connaître, lui dit-elle, tu me connaîtras. — Quoi ! Chère Paola, enfin... — Oui, poursuivit-elle d'un accent qui le lit frissonner ; l'heure de l'hymen arrive. « Elle le regardait de l'œil du vautour prêt à déchirer sa proie. Alphonse épouvanté voulut s'éloigner, elle le retint. Elle parut se recueillir un instant, ses cheveux se hérissèrent, ses muscles se contractèrent ; elle prononça lentement et avec effort trois mots... À mesure qu'elle les prononçait, le soleil semblait se couvrir d'une teinte rougeâtre, les arbres tremblaient, le sol même paraissait frémir. Toutes les voix qu'Alphonse avait entendues d'abord, parlèrent de nouveau. La comtesse resta comme anéantie. Elle se remit ; puis affectant de sourire, elle lui dit : « Répétez ces mots. » Le charme de sa figure rassura le malheureux jeune homme. Il répéta le premier mot, un gémissement plaintif frappa son oreille ; il répéta le second, le

gémissement redoubla. Effrayé, il hésitait. La comtesse fit un mouvement de fureur, et sa main se porta sur la gorge d'Alphonse. Elle s'arrêta, et quelque chose qui ressemblait encore à un sourire erra sur ses lèvres. Alphonse d'une voix altérée prononça le troisième. Aussitôt des hurlements affreux sortirent de la terre, et Paola poussa un de ces éclats de rire qui avaient étonné Alphonse en plusieurs circonstances. L'infortuné était hors de lui. Il éprouvait je ne sais quel sentiment d'horreur qu'il ne pouvait définir ; il semblait qu'il venait de commettre un crime. Elle lui dit : « Tu es à moi, à moi pour jamais. » Et elle le pressa sur son sein avec une violence telle qu'il était prêt à perdre le sentiment. Il porta ses regards sur elle. Tous ses traits étaient changés, ils avaient l'immobilité de la mort, ses yeux étaient fixes, son cœur ne battait plus, et quelque chose au dessus de la nature paraissait l'animer. Elle le serra de nouveau dans ses bras. L'étreinte fut si violente que tous ses os craquèrent, et il poussa un cri de douleur. — Tu es à moi ! » dit une voix horrible qui ne ressemblait en rien à celle de Paola. Alphonse, saisi d'effroi, fit un effort pour

se dégager ; mais une troisième étreinte lui fit sortir le sang par la bouche, le nez et les oreilles. Le désespoir lui donna une force presque surnaturelle. Il parvint à attacher un de ses bras ; il tenait dans cette main l'anneau de l'inconnu. Il le laissa tomber, il toucha le sein de Paola. À l'instant elle roula sur la terre. Un cri aigu se fit entendre, un oiseau noir sembla s'échapper, s'éleva dans l'air et disparut.

M. de S\*\* fut trouvé plusieurs heures après par des paysans. Il était évanoui et plus froid que la pierre. Près de lui était le cadavre d'une femme qui paraissait morte depuis bien des années, et qui était entièrement desséché. Ce cadavre fut vu de tous les habitants de Savone, et quelques personnes prétendirent reconnaître les traits de la comtesse : mais le cadavre était tellement défiguré par le temps, qu'il était impossible d'y voir une ressemblance réelle.

Quand Alphonse eut retrouvé la parole, on l'interrogea ; son esprit était égaré, sa bouche ne prononçait que des sons inintelligibles. Dans des

intervalles qu'on crut lucides, on obtint les détails qu'on vient de raconter ; mais ils sont tellement incroyables, qu'on peut bien penser que sa folie était continuelle. Tous les jours, vers huit heures du matin, il poussait des cris déchirants et prétendait que quelque chose l'étouffait. Il éprouvait en effet tous les symptômes de la strangulation : cette crise se renouvelait trois fois dans un quart d'heure ; la troisième était la plus violente. Les médecins ne purent jamais connaître la cause de cette étrange maladie dont il languissait encore en 1809, lorsque je suis parti de Gênes.

Quant à la comtesse, on ne sait pas ce qu'elle devint. Elle ne reparut plus à Gênes, et depuis ce moment on n'en a jamais entendu parler.



# Les trois songes

## *Almaël*

Il était minuit ; Almaël seul dans sa cellule était plongé dans un profond sommeil : tout à coup un grand homme blanc se présente et lui dît : « Almaël, sors promptement de ce lieu, et va sous les cyprès d'Ormana ; tu frapperas trois fois sur la tombe d'Areck en appelant son ombre, et l'éternel te fera savoir sa volonté. »

Almaël se réveilla, surpris de cette vision. Il se disposait à exécuter l'ordre du fantôme, mais la réflexion lui fit croire que ce n'était qu'un songe, une de ces vapeurs légères, filles du sommeil et de l'imagination ; il se rendormit.

Bientôt le même homme lui apparut et lui dit : « Almaël, Almaël, est-ce ainsi que tu exécutes la volonté

du Très-haut ? » Alors Almaël se leva et marcha vers le monument d'Areck ; il frappa trois fois sur la pierre qui se souleva, il appela Areck. Areck sortit de son tombeau, regarda Almaël et lui dit : « Je t'attendais, suis-moi. »

Areck rentra dans la tombe, Almaël l'y suivit ; soudain la pierre se referma. Areck prit Almaël par la main, et le conduisit par un sentier obscur pendant sept jours et sept nuits ; le huitième jour, Almaël aperçut un peu de clarté dans le lointain, il voulut en témoigner sa joie au spectre qui lui. imposa silence.

Pendant huit autres jours, Almaël vit continuellement ce léger point de lumière qui diminua bientôt et s'éteignit enfin. Almaël soupira, l'ombre lui dit : « Fils de la poussière, pourquoi te troubles-tu ? » Almaël ne répondit rien et continua à suivre le fantôme.

Quelque temps après, le point de lumière commença à reparaître ; il augmenta toujours et devint si brillant que les yeux d'Almaël ne pouvant plus le supporter, il regretta l'obscurité où il était auparavant ; il soupira encore, l'ombre d'Areck lui dit : « Insensé, pourquoi doutes-tu du

Maître ? »

Bientôt Almaël se trouva dans une plaine de sable ; pendant trois lunes il continua de marcher ; au commencement de la quatrième, n'apercevant point la fin de cette mer de sable, il soupira de nouveau : l'ombre d'Areck s'arrêta, le regarda d'un œil irrité et disparut ; en même temps la lumière cessa, la terre s'entr'ouvrit, et Almaël resta suspendu dans l'espace.

Dix siècles s'écoulèrent, Almaël y était encore. Dieu le reçut dans sa main, et un monde s'éleva à côté de lui : Almaël y entra ; au premier pas, accablé de lassitude, il maudit son sort et à l'instant il se vit entouré de bêtes féroces. Ces animaux affamés grincèrent des dents et s'apprêtèrent à le dévorer ; Almaël se tut et les animaux s'éloignèrent.

Une campagne fertile s'ouvrit devant lui ; il marchait paisiblement, quand il vit un jeune enfant attaché à un arbre. Une femme, un glaive à la main, s'apprêtait à lui ouvrir le sein. Almaël arrête le bras de cette femme qui s'enfuit en laissant tomber son poignard ; Almaël le prit et

s'en servit pour couper les liens qui attachaient l'enfant. Involontairement il le piqua et son sang coula.

Lorsque l'enfant fut détaché, il lui dit : « Malheureux, tu as versé le sang royal, tu périras. » Almaël allait répondre, lorsque les gardes arrivèrent. Les gardes le saisirent et le conduisirent devant l'empereur, qui le condamna au dernier supplice, déjà les instruments de torture étaient préparés, le bûcher allumé : Almaël n'était pas encore résigné à son sort ; il pleurait, et son cœur murmurait secrètement. On le précipite dans les flammes, il s'écrie. « Que la volonté de Dieu soit faite ! » À ces mots, les flammes s'éteignirent, et il se retrouva en face de l'homme blanc qui lui dit : « Almaël, il n'est jamais de malheur pour celui qui se soumet à l'ordre de dieu. »



## *Ali Mustapha ou le pêcheur*

À une petite distance du Bosphore, non loin de l'endroit où Bélisaire, bien des années avant, demandait l'aumône, était un musulman appelé Ali Mustapha, fils de pêcheur et pêcheur lui-même. Il vivait du produit de son travail ; jeune, beau, bien fait, d'un excellent caractère, il aurait pu, malgré sa pauvreté, se regarder comme un être très favorisé de la fortune, si l'on comptait pour quelque chose ce que l'on a ; mais s'étant toujours bien porté, il n'imaginait pas qu'on pût être malade ; et comme personne ne lui avait dit qu'il était beau, il ne l'avait jamais remarqué : quant à la bonté, il pensait que c'était l'attribut de tous les êtres ; il ne se trompait pas beaucoup. Au demeurant il vivait tranquille et sans ambition.

Un jour, étant à la pêche, son filet rapporta une quantité prodigieuse de poissons dont la teinte brillante le

frappa. Tandis qu'il les considérait, il s'aperçut que ces belles couleurs se ternissaient, et que chaque poisson devenait une eau trouble qui s'écoulait sur la terre. Ce phénomène le surprit : bientôt son étonnement se changea en chagrin, lorsque de toute sa pêche il ne vit plus qu'un seul poisson, qui paraissait devoir se fondre comme les autres. Dans un mouvement d'humeur ou de pitié il le renvoya à l'eau et alla jeter son filet ailleurs ; il prit alors des poissons moins brillants mais plus solides, et il les emporta chez lui.

Plusieurs années après cet événement, il eut la fantaisie d'aller à Constantinople, ce qui ne lui était pas encore arrivé. Il fut plus étonné que réjoui de ce grand rassemblement d'hommes de toutes les nations et de toutes les nuances ; et il retournait à sa chaumière lorsqu'il vit devant lui un palais magnifique et entendit plusieurs esclaves que se disaient, en le désignant : « C'est lui ! »

Craignant d'avoir commis quelque inconvenance, il s'éloigna précipitamment : le maître de la maison, jeune

Turc, dont l'extérieur annonçait la richesse, accourt, lui saute au cou en s'écriant : « Mon frère, vous voilà donc revenu ! Que votre absence nous a causé d'inquiétude ! Restez avec nous, nos soins vous guériront entièrement. » Ali Mustapha regardait le jeune homme d'un œil égaré, ne sachant pas s'il rêvait ; enfin, il prit la parole : « Seigneur, dit-il, vous vous trompez assurément, je ne suis point votre frère, mais Ali Mustapha le marchand de poissons. — « Mon cher Mahmoud, répliqua l'inconnu, je vois que votre tête n'est pas encore remise ; mais demeurez avec nous, je vous en conjure ; le médecin Isaac a promis de vous rendre la raison ; et si vous ne vous étiez pas échappé vous seriez déjà guéri. »

À ces mots de médecin et de guérison la peur saisit Ali Mustapha. Sans essayer de détromper le seigneur Osmin, c'était le nom de son soi-disant frère, il voulut prendre la fuite ; il en fut empêché par des esclaves, qui sur un signe du patron l'enlevèrent et l'emportèrent dans une salle toute dorée. Là, malgré ses protestations, on le déshabilla et on le coucha dans un très beau lit : bientôt une vieille femme entra en l'appelant mon cher fils, et lui

fit en langue turque une remontrance si belle et si pathétique, que le pauvre Ali Mustapha n'y put résister, il s'endormit. À son réveil il trouva près du lit sa mère et son frère supposés, et un vieux médecin qui dictait gravement une ordonnance. Cet aspect le fit trembler derechef, et voulant à tout prix se tirer des mains du redoutable esculape, il répéta et affirma ce qu'il avait déjà dit ; il allait y ajouter beaucoup d'autres chose, lorsque le médecin assura qu'il serait dangereux de le laisser parler, et on le força à se taire. Il maudissait le sort qui l'avait amené à la ville ; l'on apporta une table couverte de mets, cela le réconcilia un peu avec sa nouvelle famille.

Après le souper, il voulut encore hasarder une explication, mais ce fut vainement ; il remarqua même que tout ce qu'il disait ne servait qu'à le faire garder plus étroitement : étant resté trois jours sans ouvrir la bouche, on lui permit de se lever et de se promener dans la maison et les jardins.

Son hôte était un seigneur fort riche ; il apprit aussi par les propos qu'il recueillit, que ce Mahmoud, frère

d'Osmin, était devenu fou deux ans auparavant, qu'on avait essayé de le guérir, et qu'au milieu du traitement il s'était échappé de la maison. Beaucoup de gens croiront que le reste de la famille le sentait de la maladie de Mahmoud ; mais je leur dirai que sa ressemblance avec Ali Mustapha était si grande, qu'il était permis de s'y tromper.

Notre pêcheur bien traité, bien soigné, prenait son mal en patience, et n'osant dire, sous peine d'être purgé, baigné, saigné et médicamenté, qu'il n'était pas Mahmoud, il commençait presque à croire qu'il l'était véritablement, lorsque le patron reçut de Bassora, par le roulage accéléré, une grande caisse de forme oblongue. On l'ouvrit, et on y trouva embaumé le corps du véritable Mahmoud qui était mort en perse, ainsi que l'annonçait la lettre de voiture. À cette vue, Osmin se mit dans une furieuse colère contre Ali Mustapha, et le traitant d'imposteur et de faussaire, il voulait d'abord le faire empaler ; pourtant il se contenta de le mettre à la porte avec cent coups de bâton.

Le pauvre Ali Mustapha fut d'abord bien joyeux d'avoir recouvré sa liberté, et, tout en boitant, il s'achemina vers sa chaumière. Elle était en ruine, ses filets étaient pourris, et l'on avait volé ses meubles. C'est alors qu'il pleura son destin. Après avoir bien pleuré, il se mit à l'ouvrage. Quelques jours de travail réparèrent le désordre, et il se trouva aussi riche qu'avant son aventure, mais il n'était plus heureux : les plaisirs dont jouissait Osmin lui revenaient sans cesse à l'esprit.

Un jour, à la porte de sa cabane, il regardait le Soleil qui se couchait. Réfléchissant sur sa situation, il s'écria : « N'est-il donc point quelque bon génie qui puisse me mettre à la place de cet heureux Osmin ? » À peine avait-il dit ces paroles, qu'un jeune homme vêtu d'azur, ayant au dos deux belles ailes rouges et jaunes comme celles d'un perroquet, et sur la tête une auréole de saint, parut devant lui. Ali Mustapha, surpris, s'inclina. « Mortel, dit le génie, car c'en était un, je n'ai pas oublié le service que tu m'as rendu, et je veux t'en récompenser. » Ali Mustapha le remercia et lui demanda fort poliment en quoi il avait eu l'avantage de lui être utile. Le génie lui

rappela le jour où il avait pris ces poissons de couleur brillante. Il lui dit qu'ils étaient autant de génies, bons, mauvais ou passables, qui, dans ce moment, étaient réduits à cet état de faiblesse où ils retombent une fois par siècle ; que, dans cette situation, n'étant plus immortels, ils s'étaient anéantis aux premiers rayons du soleil ; que le même sort lui était réservé s'il ne l'avait pas rejeté à l'eau. Alors pour prix de ce service il lui donna une pierre jaune, avec laquelle il pouvait, en se frottant le front, prendre la forme de l'individu qu'il lui plairait.

Quand Ali Mustapha se vit le maître de devenir Osmin, il n'en eut plus autant d'envie ; il commença à se considérer des pieds à la tête : il se vit des agréments qu'il n'avait jamais remarqués. Il aurait donc voulu avoir le sort d'Osmin, mais rester Ali Mustapha ; la chose était impossible : il hésita pendant plusieurs jours ; enfin il se décida, et se frottant le front avec le talisman, ainsi que le génie le lui avait recommandé, il se trouva transporté au milieu d'une réunion de tous les beaux esprits de Constantinople, où il y en avait alors.

Il fut d'abord un peu étourdi, mais s'étant regardé dans une glace, il reconnut qu'il était bien Osmin : cela le rassura. Il prit la parole, et se mit à discourir sans rien dire, avec une abondance qui l'enchantait ; il ne se tenait pas d'aise. Les politesses que chacun lui faisait redoublaient son ravissement ; il augmenta encore, lorsqu'il vit une foule d'esclaves s'empresser de satisfaire ses moindres volontés. Il voulut visiter son harem ; vingt beautés se disputaient un seul de ses regards. « Ah ! Dit-il, j'étais un sot de balancer ; Osmin est un homme fort aimable, je me conduirai entièrement comme il s'est conduit, puisque cela attire tant de considération ; seulement, si jamais je rencontre le pauvre Ali Mustapha, je ne lui ferai pas donner de coups de bâton.

Les trois premiers, jours s'écoulèrent comme un songe doré ; le quatrième, il trouva moins doux les plaisirs qui l'avaient enivré ; le cinquième, il s'aperçut que les hommages qu'on lui rendait s'adressaient à sa fortune et non pas à lui ; le sixième, il éprouva de la satiété, il fut presque fâché de ne plus rien désirer. Il sentit qu'en amour et en ambition le désir et l'espoir

valent souvent mieux que la réalité. Cependant, jusqu'à ce moment, il n'avait rien regretté d'Ali Mustapha. Une après dînée, errant seul dans la campagne, il trouva un janissaire qui battait un paysan ; il voulut faire quelques observations : le soldat lui répondit par des menaces. N'écoutant que son indignation, il s'élança sur l'insolent, qui, le repoussant d'un air moqueur, l'envoya tomber à quatre pas. En se relevant il disait : « Ah ! Si j'étais encore Ali Mustapha, comme je châtierais ce misérable ! » Et il sentit pour la première fois qu'au lieu d'avoir, comme dans son premier état, des membres nerveux, il était d'une constitution faible et chétive ; il en rougit.

Ayant lu dans je ne sais quel auteur turc, que la puissance physique est le premier bien qu'un homme peut désirer, à force d'y penser, il finit par le croire ; il se lassa d'être Osmin, et ayant rencontré un individu qui portait un fardeau énorme, il se frotta le front avec la pierre et devint le grec Croscoris.

C'était l'homme le plus musculeux qui fût dans

Constantinople. Notre pêcheur, fier de cette vigueur prodigieuse, montrait le poing à tous les janissaires ou autres qui s'avisait de le regarder de travers ; mais il s'aperçut bientôt que Croscoris, outre qu'il était un très grand brutal, était un ivrogne déterminé ; et un jour, ayant été condamné à l'amende, sur la plainte du mufti, pour avoir été trouvé ivre dans les rues : « Hélas ! S'écria-t-il, quand j'étais Ali Mustapha, j'étais sobre. »

Alors il pensa que la force d'esprit valait mieux que celle du corps, et il devint le grand vizir Méhémet, qui passait pour un fin diplomate et un très grand politique. L'exercice du pouvoir charma d'abord le nouveau ministre ; mais écrasé d'affaires et de soins, il regretta la tranquillité dont il avait joui, ensuite il remarqua qu'il voyait tout de travers ; il avait sur les yeux je ne sais quel bandeau qui lui faisait paraître vert ce qui était rouge, et blanc ce qui était noir. « Ah ! Dit-il, quand j'étais Ali Mustapha, je voyais les choses telles qu'elles sont. » Le lendemain l'accueil flatteur qu'il reçut de sa hauteesse lui fit oublier ses chagrins ; le surlendemain on lui envoya le cordon, et n'ayant pas le temps de choisir, il devint

Babek, le cadi.

La première heure, il crut qu'il était un Salomon, la seconde il vit qu'il en était tout autrement ; cependant le plaisir de parler sans cesse, et de sentir sa main et sa robe baisées tout le jour, le soutenait dans son nouvel état ; mais il reconnut au digne juge certains vices dont il avait grande horreur. « Ah ! S'écria-t-il, quand j'étais Ali Mustapha je n'étais pas un si vilain homme. » Et Voulant prendre une forme qui ne ressemblât en rien à celle d'un cadi, il se fit Hassan, le corsaire.

Courageux, intrépide, il se sentait surtout très apte à la tendresse ; mais son aspect portait la terreur, toutes les femmes le redoutaient et recevaient en pleurant ses déclarations ; il n'en rencontra qu'une seule qui, par goût ou curiosité, céda de bonne volonté : c'était la cousine d'un banquier de Péra. Cette jeune dame, qu'on appelait Suzanne, trouva tant de charmes dans la société d'Hassan, qu'elle ne l'aurait probablement jamais quitté si son cousin le banquier n'eût fait faillite : ce malheur lui étant arrivé, elle fut comprise dans l'inventaire du mobilier, et

devint ainsi la propriété des créanciers.

Le métier de corsaire ne déplaisait pas à Ali Mustapha, car il le faisait en tout bien, tout honneur de corsaire ; il ne regrettait que sa probité. Un jour il fut pris par deux galères siciliennes : il aurait changé sa figure contre celle d'un des capitaines capteurs, malheureusement l'un était borgne, et l'autre avait perdu le nez à je ne sais quelle bataille. On le conduisit à Naples : ne voulant pas se presser, il se laissa enfermer dans un cachot ; mais le geôlier lui ayant donné les étrivières pour sa bienvenue, il prit sa forme par dépit. Résolu d'ailleurs d'abandonner ce corps ignoble, il laissa les prisonniers à la garde de Dieu, et alla se loger à Chiaia, à l'hôtel d'Angleterre. Là, ayant entendu dire à table d'hôte, par un commis voyageur, que le marquis Ribaldo était un très riche et très noble Napolitain, il devint le marquis Rihaldo.

En effet, ce seigneur avait réellement une fortune immense, mais grand dissipateur, rongé par dix maîtresses, trente laquais et un intendant ; il était toujours

aux expédients, et Ali Mustapha s'écriait souvent :  
« J'étais moins pauvre quand je n'étais que le pauvre Ali Mustapha. »

Un soir, étant au théâtre Saint-Charles, il fut frappé des accents mélodieux qui s'échappaient d'un grand corps imberbe, qu'on applaudissait avec fureur : il envia le sort de cet heureux mortel, que les deux sexes semblaient admirer à l'envi ; et sans trop réfléchir, profitant du premier point d'orgue, il se met à sa place. Il termina la roulade tout aussi bien qu'elle avait été commencée. Enivré des applaudissements qu'il recevait, se voyant si frais, si joli, il ne douta pas qu'il ne dût séduire toutes les femmes. Dans un entr'acte, il adressa la parole à une jeune actrice avec laquelle il venait de déclamer un morceau très vif : elle lui tourna le dos en haussant les épaules. Il crut qu'il y avait eu précédemment quelque brouillerie ; il s'approcha d'une autre, même rebut ; cela l'étonna : il se souvint alors que le chanteur, au moment où il prenait sa figure, l'avait regardé en ricanant, ce qui n'arrivait pas ordinairement : il conçut quelques soupçons ; et quel fut son effroi lorsqu'il connut comment

l'on obtenait une voix si douce ! Il s'écria : « Quand j'étais Ali Mustapha, je chantais moins bien, mais... » et il maudit la musique, le chanteur, la pierre jaune et le génie qui la lui avait donnée.

Ce fut bien pis lorsqu'il se souvint qu'il avait laissé le talisman dans la poche d'un des habits de Ribaldo ; il court de suite à la maison du marquis : on lui dit qu'il vient de partir pour Rome.

Il prend la poste pour Rome ; là il apprend qu'il a gagné Florence : il vole à Florence ; la première chose qu'il aperçoit, c'est un convoi : il reconnaît les armes du marquis ; on lui dit qu'il était mort la veille d'une indigestion que lui avait donnée un de ses cousins qui était son héritier.

Il s'informe des hardes ; le cousin les avait vendues à la friperie ; il va à la friperie : l'habit du marquis avait été acheté par un cabaretier qui aimait la toilette ; ledit cabaretier avait donné la pierre à son filleul pour jouer avec, ce que l'enfant exécutait, lorsque M. Papagallo, professeur au cabinet d'histoire naturelle de Pavie,

revenant de son voyage de Palestine, vint à passer. Ce naturaliste, l'un des plus savants de la terre, avait enrichi sa patrie d'une nouvelle espèce de puces et de deux variétés de rats. Il décida que la pierre était une lave compacte, mêlée de feldspath et de schorl, et il l'acheta pour la fondre au chalumeau.

Notre pauvre chanteur redoubla de vitesse ; il arrive à Pavie, mais les anglais venaient de s'emparer de la ville, et ils avaient emporté pour le beau muséum de leur roi Georges tous les métaux, minéraux, pierres calcaires, pierres coquillières, pierres vitrifiables qu'ils avaient pu trouver, en y joignant pour échantillon du sol les pavés de deux petites rues. Il fut à Londres plus vite que je ne saurais dire, et il arriva la veille de la Toussaint, à huit heures du matin, par un blue coach, après avoir été fort écorché à Brighton, à l'hôtel du Old Chicken.

Il se présente au muséum qui est public, comme chacun sait ; on lui dit qu'il aurait toute liberté de le visiter, mais qu'il fallait faire préalablement une pétition au chancelier de l'échiquier. Il s'en tira fort bien, et je puis

assurer les gens que cela intéresse qu'elle était dans le meilleur style ; aussi le chancelier la fit passer dans la quinzaine au lord maire, qui ne la lut pas, mais qui la renvoya à un constable qui dit à notre voyageur de prendre un certificat de l'ambassadeur d'Italie, et d'aller ensuite trouver M. Archibald Custom, Suffock Street, n° 20. Après quelques autres formalités également indispensables, dont je supprime ici les détails, aidé de la puissante protection d'un lord, il eut la permission d'entrer dans le British Muséum, en payant, ainsi qu'il est juste.

Il fit une assez longue recherche sans rien voir, tant l'ordre est admirable ; enfin il reconnut sa pierre classée d'une manière très scientifique entre un rat palmiste et un zoophite de la mer du sud : il s'en saisit avec empressement, et, pour échapper aux gardiens qui le poursuivaient, il prend bien vite la forme du gros marchand de la cité qui ronflait dans un coin.

Il ne fut pas plutôt revêtu de l'épaisse figure du gentleman, qu'il éprouva une soif épouvantable, un

égoïsme parfait, et une pesanteur d'esprit qui lui laissait justement la perspicacité nécessaire pour calculer combien il faut de schillings pour faire une livre sterling ; cependant sa construction était telle, qu'avec ces trois qualités il se croyait l'homme le plus sobre, le plus philanthropique, le plus ingénieux de notre globe. Dans les moments lucides il se disait bien : « Quand j'étais Ali Mustapha, j'avais les idées plus nettes. » Quoi qu'il en soit, il n'aurait jamais quitté ce corps opaque, si un jour il ne se fût trouvé sur le point de mourir d'une fièvre quarte que lui avait donnée un médecin espagnol, dont, par reconnaissance, il prit la forme. Dès cet instant un violent amour du pays s'empara de lui, et voyant un bâtiment catalan prêt à partir, il monta dessus.

Arrivé en Espagne, il trouva qu'une moitié de la nation s'amusait à pendre l'autre, ce qui aurait paru fort ridicule à tout autre qu'à un vieux médecin espagnol, et quoique intérieurement il se dit : « Quand j'étais le turc Ali Mustapha j'étais plus humains, il se jeta, pour ne point être pendu, dans le parti de ceux qui pendaient.

Malheureusement il avait professé dans ses voyages quelques idées philosophiques ; et quoique en rentrant en Espagne il eût eu soin de laisser aux frontières le peu de raison qui lui restait encore, on sut qu'il avait jadis raisonné, et un vénérable familial, devenu espion de police par passe-temps, le dénonça. Le pauvre homme aurait été condamné pour le moins aux galères, s'il n'eût pas été averti à temps : mais il le fut, et il s'enfuit à bordeaux.

Une nuit, en revenant je ne sais trop de quel endroit, il entendit une voix douce qui chantait en vers : « Que vivre sans amour, c'était mourir, et que son cœur ne demandait qu'un vainqueur. » Tout Espagnol est très inflammable, surtout de nuit, et il répondit également en vers, quoique d'une voix un peu chevrotante : « Qu'il serait de son cœur l'heureux vainqueur et le très humble serviteur. » À Ces doux accents, une petite croisée s'ouvrit, une femme parut, et on lui jeta sur la tête un grand pot d'eau fraîche ; il se releva ivre d'amour : les Espagnols sont ainsi faits. Cependant il jugea qu'un vieil Espagnol basané n'était guère propre à plaire, et il

regretta de n'être pas le frais et dispos Ali Mustapha.

Le lendemain, ayant remarqué sous les fenêtres de la belle un jeune particulier de la figure et de la taille la plus heureuse, il jugea qu'il allait chez la dame. En effet, le jeune homme sonna, on ouvrit, et il entra ; il n'avait pas fait trois pas dans la maison que le médecin avait pris sa place.

D'espagnol, devenu un Français charmant, Ali Mustapha put admirer à son aise son élégante compatriote, elle l'accueillit comme quelqu'un qu'elle connaissait depuis longtemps, et aux soupirs de qui on est accoutumé. Mais il éprouva bientôt qu'il n'était pas amant heureux, et un grand soufflet fut la réponse d'une tendre impertinence.

Il espéra que la persévérance agirait, et il s'arma de patience ; il lui en fallait beaucoup, car le rôle de Gascon lui pesait étrangement ; il ne pouvait rester une minute en place ni ouvrir la bouche sans raconter quelque histoire incroyable. « Ah ! Disait-il souvent, quand j'étais Ali Mustapha, je croyais à ce que je disais, et je ne tournais

pas à tout vent. » Néanmoins, dans l'espoir d'obtenir le cœur de la belle veuve, car elle l'était, il restait le beau Français.

Sur ces entrefaites, des Cosaques arrivèrent à bordeaux : la dame les trouva charmants ; et lorsqu'ils passèrent, elle leur sourit le plus agréablement du monde.

Il vint loger dans la maison un tartare au nez plat, au teint olivâtre, à l'odeur huileuse, ivrogne au physique, et sot au moral. À son grand étonnement, notre amoureux vit que la veuve faisait les yeux doux à ce nouveau venu. Décidé à tout pour se faire aimer, il prit la forme du vilain, et le soir même la belle l'adorait.

Soit indignation de ce ridicule caprice, soit le désagrément de se trouver dans la peau d'un kalmouk, qui, comme on a pu s'en assurer, ressemble à l'homme un peu moins que le singe, il fut bientôt guéri de sa passion, et pour quelques centaines de raisons il regretta encore de n'être plus Ali Mustapha.

Pour la première fois, il fit la remarque que la pierre

diminuait insensiblement, et qu'elle avait pris une couleur terne ; il s'en effraya ; le génie lui apparut : il avait l'air riant et même un peu goguenard. « Ami, lui dit-il, je suis bien aise que tu aies enfin trouvé un état qui te plaise ; tu vas retourner dans ton pays, sur les bords du Volga ; tu y grelotteras les trois quarts de l'année ; tu y recevras le knout en tout temps, et tu seras vendu quand ton seigneur et maître aura besoin d'argent ; du reste tu pourras voler et piller à ton aise chez les amis et les alliés de ton souverain. » Le pauvre homme, épouvanté, allait se jeter aux pieds du génie ; celui-ci le rassura en lui disant que la vertu du talisman allait encore à trois transformations ; mais que c'était à lui à ne pas choisir étourdiment : il se le promit bien. Le génie disparut.

Ali Mustapha, pour avoir toute la facilité possible de faire un bon choix, se rendit à Paris. Tout le monde y parlait d'un esprit prodigieux, d'un auteur inimitable, qu'on appelait Barbichon ; Corneille et Racine étaient des Pradon auprès de lui. M. Barbichon n'avait rien mis au jour que des sottises ; tout le monde était d'accord sur ce point ; mais son portefeuille était rempli de choses

incomparables que personne n'avait jamais vues. Une des pièces de ce brillant génie devait être incessamment lue aux *Français*, et les acteurs s'extasiaient sur les beautés dont elle étincelait probablement. Ali Mustapha, après avoir mûrement réfléchi, crut qu'il ne pouvait rien faire de mieux que de se mettre à la place de ce phénix, et c'est ce qu'il fit. Il courut vite au portefeuille : il était rempli à rompre ; poèmes, comédies, contes, idylles, chansons, il y avait de tout. Il prend au hasard, et tombe sur un poème. Au premier coup d'œil, il perdit un peu de la bonne opinion qu'il avait conçue de M. Barbichon ; mais dès qu'il fut mieux identifié avec le personnage, il trouva tout admirable.

Connaissant la ville et la cour, accueilli partout, fêté, caressé, il croyait véritablement avoir trouvé le bonheur ; cependant il attendait avec impatience la représentation de sa tragédie. Le grand jour arriva ; on écouta le premier acte attentivement ; on bâilla au second ; on murmura au troisième, et au quatrième il semblait que l'enfer fût déchaîné contre le pauvre auteur, et que tous les sifflets du monde se fussent donné rendez-vous au parterre.

Hélas ! Ces sifflets n'étaient que trop mérités. Désespéré, il s'écria : « Ah ! Quand j'étais Ali Mustapha, je ne faisais point de tragédies ! »

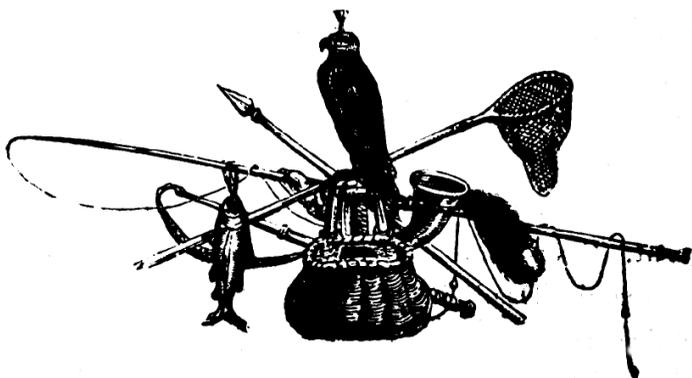
Il résolut de laisser cette pauvre enveloppe ; mais la rage d'écrire l'avait saisi, et en quittant la figure d'un auteur tombé, il voulut passer dans celle d'un autre. Il songea cette fois à s'emparer d'un mérite formé et d'une réputation toute faite ; et ne s'en rapportant pas au jugement du vulgaire, il se mit à lire les ouvrages de tous les auteurs vivants ; l'entreprise n'était pas petite ; cependant il en vint à bout ; il est vrai que la vue seule du titre lui suffit pour apprécier certains volumes : s'il ne savait pas faire de livres, il avait le talent de les juger. La manière de M. Trois-Étoiles lui plut ; cependant avant de prendre une détermination, il voulut voir de près sa personne, et se fit présenter chez lui ; il trouva un homme aussi modeste qu'aimable et savant ; il ne balança pas un instant à devenir M. Trois-étoiles.

Dès ce moment, il se sentit une incroyable facilité, un style noble et gracieux, de la poésie, de la science et de la

raison ; les pages s'échappaient de sa plume. Il se trouva en possession d'une renommée brillante, d'une estime acquise, et méritait l'une et l'autre ; mais par la raison même qu'il avait du mérite, il eut des envieux : ils lui suscitèrent toute sorte de tracasseries, et, pour mieux l'assassiner, ils mirent son nom à leurs propres ouvrages. Il aimait la gloire, mais il préférait le repos.« Ah ! Répétait-il souvent, quand je n'étais que le pêcheur Ali Mustapha, personne n'était jaloux de moi ; si je gagnais mon pain à la sueur de mon front, je le mangeais tranquillement. » Il repassa tous les rôles qu'il avait remplis, depuis celui d'Osmin jusqu'à celui de M. Trois-étoiles, et il regretta encore Ali Mustapha.

La vertu de la pierre était presque épuisée ; il ne restait plus à notre homme qu'une seule figure à prendre ; dans sa douleur, il s'écria : « Si le génie me voulait véritablement du bien, il me rendrait ma première forme. » En Disant cela, il se frottait le front : tout à coup, il lui semble que ses yeux s'ouvrent ; il regarde autour de lui, et se trouve accroupi à la porte de sa cabane. Joyeux, il se prosterne, il remercie le génie, il

reconnaît ses filets : ils n'étaient pas encore secs, et les derniers rayons du soleil brillaient sur l'horizon. Il vit que tout ce qu'il croyait lui être arrivé n'était qu'une vision ; il ne se plaignit plus de son état ; il vécut pauvre, mais heureux.



## *Mazular*

Du temps que l'empereur Triptol gouvernait la Triptolie, grand royaume de l'Asie que personne autre que moi ne connaît, et qui est situé où je ne vous dirai pas, et pour cause, il y avait dans Trip, capitale de ce grand royaume, un cordonnier qu'on appelait Mazular. C'était un homme fort habile dans sa profession ; ce qui faisait qu'il était extrêmement considéré par le barbier du premier eunuque de l'empereur Triptol.

Un jour que Mazular se promenait dans les jardins superbes qui environnent la ville de Trip, il rencontra un de ses amis qui riait beaucoup. Mazular lui demanda le sujet de sa joie. « Ah ! S'écria le rieur, ma femme vient de mourir subitement, tous mes maux sont finis. » Ce bon mari engagea Mazular à entrer dans un cabaret voisin, et à se réjouir avec lui de ce grand événement. Nos amis

firent apporter un plat de têtes de moutons : ils en mangèrent copieusement, après quoi Mazular se coucha sur le dos et s'endormit.

À peine avait-il fermé les yeux qu'un animal hideux apparut devant lui et vint s'étendre sur sa poitrine ; il voulut crier, mais le monstre qui l'oppressait l'en empêcha, et, le saisissant avec une force invincible, il perça le toit de la maison, l'enleva dans les airs, et fut le déposer dans un marais immense, rempli de serpents, de lions et de tigres ; alors une voix terrible lui cria : « Tu es ici pour avoir mangé des têtes de moutons et t'être endormi sur le dos. » — « Ah ! S'écria Mazular, est-ce donc un si grand crime que de manger et de dormir ? » Il en aurait dit davantage, mais un serpent qu'il vit venir lui coupa la parole : il voulut se sauver ; un tigre qui faisait le gros dos l'attendait de l'autre côté : il n'eut d'autre parti à prendre que de monter sur un arbre, où trois gros singes l'arrosèrent d'une manière fort inconvenante, et vinrent ensuite l'embrasser avec beaucoup d'affection. Mazular aurait presque mieux aimé être mangé des tigres que d'être ainsi fêté ; mais il fallait en passer par là.

Tout à coup l'arbre disparut, et Mazular tomba ; le marais ayant disparu aussi, le pauvre homme ne sut plus où poser le pied : il vit une masse qu'il crut solide ; il sauta dessus : c'était un nuage; il passa tout à travers, et il commença à rouler avec une si grande rapidité, qu'il pouvait à peine respirer ; il lui sembla qu'il descendait ainsi pendant quinze jours et quinze nuits ; enfin, il distingua quelque chose de rond et de brillant, où il fut jeté avec un choc terrible : c'était la Lune.

Quand il fut revenu de l'étourdissement où il était, il se vit environné d'hommes qui n'avaient qu'une jambe, qu'un bras, qu'un œil, qu'une oreille, et pas de nez. À l'aspect de ces monstres, il fut saisi d'épouvante, mais il se calma un peu en apercevant que leur terreur n'était pas moins grande que la sienne, et que nul n'osait approcher. Il leur fit signe d'aller chez le premier apothicaire chercher un peu de vulnéraire, car sa tête ayant touché sur une grosse citrouille qui venait là par hasard, il craignait d'avoir un contre-coup.

Ces pauvres gens ne comprirent pas ce qu'il voulait

dire ; ils s'imaginèrent qu'il avait faim : ils lui apportèrent un très beau quartier de chevreuil piqué, Mazular refusa poliment, dans la crainte que ce ne fût de la chair humaine, et d'ailleurs il avait une horreur particulière pour la viande, depuis l'aventure des têtes de moutons. Ses hôtes ayant remarqué qu'il avait la figure écorchée, ils y appliquèrent un emplâtre de poix de bourgogne.

Mazular, en éprouvant tant de bons traitements, se rassura tout-à-fait et se releva. Dès qu'ils le virent remuer deux bras, rouler deux yeux et marcher sur deux jambes, ils furent saisis d'un accès d'hilarité tel, et poussèrent des éclats de rire si forts, que le bruit en ressemblait à un grand ouragan. Bientôt la nouvelle se répandit dans la Lune qu'il y était arrivé un être double, et l'on accourut de tous les départements, de tous les cantons, de tous les arrondissements pour le voir. Cent mille passe-ports furent délivrés en moins de huit jours ; et en moins de six semaines, les savants de la capitale écrivirent plus de cinq cents volumes pour prouver que Mazular n'était qu'un jeu de la nature, une monstruosité, un hybride, qu'il était impossible qu'il existât une pareille race d'hommes ;

et Mazular s'étant avisé de dire que dans son pays tout le monde était comme lui, on le condamna à faire réparation honorable, la corde au cou, devant le palais de l'institut de la Lune, pour avoir manqué aux savants.

À ce petit désagrément près, il ne se trouvait pas mal du lieu où il était ; comme les habitants n'avaient que seize dents et la moitié d'un corps à nourrir, les vivres y étaient à bon compte ; l'on y avait une dinde aux truffes pour trente sols, et un baril de vin vieux pour trois francs, quand on pouvait frauder l'octroi. Mazular se mit donc à faire des souliers comme il en faisait dans le grand empire de Triptolie, et il conduisit assez bien ses affaires. Toutefois il regrettait que ses pratiques n'eussent pas deux pieds, car alors le bénéfice eût été double.

Afin de pouvoir répondre à ceux qui marchandaient, il apprit la langue du pays ; elle n'était pas riche : ces gens ne connaissaient que neuf lettres, et l'alphabet finissait à *i*. De façon qu'ils ne pouvaient dire aucun des mots où entrent les autres lettres ; mais ils leur étaient inutiles, ils n'avaient que deux sens et la moitié d'un

autre ; en revanche, ils avaient le double de nos maladies, ce qui provenait peut-être de ce qu'ils avaient le double de médecins. Quoi qu'il en soit, ils aimaient la danse ; ils se mettaient deux pour battre un entrechat, et quatre pour danser un pas de deux. Les journaux n'avaient qu'un feuillet, aussi il n'y avait qu'un éditeur responsable pour deux journaux. Les quadrupèdes n'avaient que deux pattes ; les colonels ne portaient qu'une épaulette ; les docteurs qu'un demi-bonnet, et chacun ne disait que la moitié de la vérité.

Mazular était là depuis un grand nombre d'années ; il faut dire que les années n'ont que six mois ; les mois quinze jours ; les jours douze heures, et les heures trente minutes. Il y avait amassé une assez grande fortune, lorsqu'un dimanche, comme il sortait de l'office, s'étant un peu trop avancé au bord de la Lune pour savoir ce qu'il y avait dessous, le pied lui glissa ; il tomba sur une comète qui passait en ce moment ; il voulut se retenir à la chevelure, mais elle lui resta dans la main : elle lui fut néanmoins d'une grande utilité, car lui servant de parachute, il arriva tout doucement et se trouva sur le

pôle arctique : où il serait mort de misère, s'il n'avait aperçu un ours blanc sur lequel il monta ; cet animal le conduisit droit à la Nouvelle-Hollande. Là, les naturels étaient entièrement nus, à l'exception du visage, qu'ils cachaient avec une feuille de vigne. Dès qu'ils virent Mazular, ils prétendirent le manger, lui et son ours blanc. Déjà la marmite était au feu, quand des faiseurs de découvertes débarquèrent ; les sauvages s'en allèrent si vite qu'ils abandonnèrent leur batterie de cuisine ; Mazular resta avec son ours blanc ; les voyageurs embarquèrent l'un et l'autre ; ils empaillèrent l'ours blanc pour sa commodité ou celle de l'équipage, et firent faire à Mazular deux ou trois fois le tour du monde.

Notre cordonnier commençait à s'ennuyer de faire toujours la même chose ; le bâtiment, qui était piqué des vers, tomba tout à coup en poussière, comme un vieux coffre de bois blanc, et tout l'équipage se trouva au milieu de la mer à plus de 3000 lieues de terre ; chacun s'en tira comme il put, et même il est probable que beaucoup ne s'en tirèrent pas. Mazular, qui avait appris à nager à l'école de marine, ne fut nullement embarrassé ; il nagea

pendant plus de trois mois, mangeant des goujons et des huîtres vertes quand il en rencontrait, et buvant de l'eau de pluie quand il en tombait ; enfin, il aperçut quelque chose dans le lointain, et ayant levé la tête hors de l'eau, il reconnut que c'était la terre. Il redoubla d'efforts, et il n'en était plus qu'à une portée de pistolet : malheureusement à l'endroit où il aborda il y avait beaucoup de cailloux, de façon qu'en débarquant il perdit un de ses souliers, ce qui est désagréable pour tout le monde et même pour un cordonnier. Malgré ce malheur, il rendit grâce à dieu et s'avança vers l'intérieur de l'île.

Bientôt il rencontra une grande maison dont les croisées étaient d'argent et les vitraux d'or. Il trouva les portes ouvertes ; il appela, personne ne répondit ; il arriva enfin dans une salle fort bien éclairée, et une grande guenon verte ayant des cornes en tête et une queue au dos vint lui sauter au cou en lui disant : « Mon cher ami, tu viens sans doute m'épouser. » Le pauvre cordonnier recula d'effroi. Il eut beau dire que non, il fallut épouser la guenon. Il espérait en être quitte pour la cérémonie ; mais son épouse le contraignit à coups de cornes aux

égards qu'il lui devait ; si bien qu'en deux ans il en eut huit enfants.

Un jour, dans une dispute de ménage, il saisit sa femme par la queue, et la lui tira si fort, qu'elle lui resta dans la main ; il entendit un grand cri : le château, la guenon verte et les huit enfants disparurent, et il resta seul au milieu de l'île.

Comme il avait toujours aimé la société, il s'ennuya bientôt de cet état. Il avait envie de se jeter à la nage pour gagner quelque autre pays, mais il se souvint qu'il avait perdu un soulier, il craignit de perdre l'autre : il se détermina donc à faire un canot sur lequel il s'abandonna au vent. Il arriva en Europe. Là, ayant lu le budget de certaine nation, qui a toujours eu la science d'être mal servie en payant beaucoup, il se fit économiste et fournisseur, et après plusieurs années de réflexions et d'études, fort de l'expérience qu'il avait acquise dans son voyage de la Lune, il proposa un plan qui devait diminuer de moitié la dépense de chaussure de l'armée ; c'était de ne donner qu'un soulier à chaque soldat. Le projet fut

discuté d'une manière lumineuse à la chambre, et renvoyé au ministre de la guerre pour renseignements. Des vues aussi sages n'échappèrent pas aux gens sensés de l'époque, et il aurait été porté à la députation de la seine ; mais, hélas ! Il ne payait que 999 fr. 99 cent. d'imposition. Ce qui empêcha son élection.

Après beaucoup d'autres aventures qu'il serait trop long de raconter, il devint ministériel et fut nommé receveur à cheval des contributions indirectes. Dans ce poste éminent, jouissant de l'estime et de la considération de tout le monde, excepté des cabaretiers, il parvint à une extrême vieillesse. Il était au lit de la mort, lorsqu'un besoin le prit ; il voulut le satisfaire ; il saisit un vase qui était près de lui. « Holà, s'écria une voix en riant très fort, ne commettez pas une pareille indécence. » À ces mots, Mazular le réveilla ; il se trouva dans le cabaret vis-à-vis de son ami, et tenant à la main le plat où étaient les restes des têtes de moutons. Il ne revenait pas de sa surprise ; le rieur lui dit : « Voilà un grand quart-d'heure que vous dormez ; il est nuit, allons-nous-en. » Mazular ne douta plus qu'il n'eût dormi ; il raconta son rêve à son

compagnon ; celui-ci ne s'en étonna pas. « L'animal que vous avez vu, lui dit-il, est le chat de notre hôte, qui est venu se coucher sur votre cafetan. Il y dormait fort paisiblement, lorsque vous avez tiré la queue du pauvre animal, qui s'est sauvé en poussant un grand cri.

Dieu est miséricordieux, dit Mazular ; et il continua à faire des souliers dans la grande ville de Trip, située dans le puissant empire de Triptolie.



# L'apparition

Je ne suis pas plus crédule que la plupart des gens du monde, me disait un jour un de mes amis ; il y a dix ans que je ne croyais pas du tout aux revenants ; aujourd'hui, je n'avoue pas encore que j'y crois, mais je confesse qu'il est des événements inexplicables, des faits dont on ne peut se rendre compte, et qui, en dépit de la raison, nous étonnent et nous confondent. Quand on cite le merveilleux, on a toujours entendu dire. Pour moi, j'ai vu ; les serments seraient ici inutiles ; j'ai vu, que puis-je dire de plus ? Ajoutera foi à mon récit qui voudra, ou qui pourra, peu m'importe ; il me suffit d'avoir dit la vérité : tout Lisbonne, d'ailleurs, où cette histoire a fait bruit, peut en attester l'authenticité.

« Lorsque j'habitais cette capitale, je fus présenté à Madame la marquise Lorenza Spinola, veuve du marquis François Spinola, dernier ambassadeur de la république de Gênes à Lisbonne.

La marquise, jeune et belle, avait renoncé à sa patrie

pour des raisons qui me sont inconnues, et après la mort de son époux, elle s'était définitivement établie en Portugal, où elle avait des propriétés. Peu de femmes avaient plus de moyens de plaire ; je ne pus résister à ses charmes, je l'aimai, je le lui fis connaître ; je fus payé de retour.

Cet amour durait depuis plusieurs mois, lorsqu'une affaire d'intérêt me mit dans la nécessité de faire un voyage à Madrid. Je devais passer près d'Iniga ; la marquise, qui avait une terre dans les environs, me pria de m'y arrêter un jour ou deux, pour prendre quelques renseignements sur un procès que voulait lui intenter un de ses voisins. Je me chargeai de la commission, et je partis le lendemain. Le jour suivant, j'arrivai à Iniga ; je me rendis de suite à la campagne de madame Spinola, qui n'était qu'à un quart de lieue de la ville.

La propriété de la marquise consistait en un vaste château, environné de bois, dans une position délicieuse ; la maison, quoique abandonnée des maîtres, et confiée depuis longtemps à la garde de quelques domestiques,

était bien tenue. Je visitai les jardins qui étaient fort beaux. Fatigué de la journée, je soupai de bonne heure et je me couchai.

Je commençais à m'endormir, lorsqu'il me sembla qu'une voix de femme, qui ne m'était pas inconnue, m'appela d'une grande distance ; j'écoutai : n'entendant plus rien, je pensai que je m'étais trompé.

Bientôt la même voix, mais plus rapprochée, répéta mon nom ; je crus même distinguer des mots d'adieu. Étonné, je me lève, je parcours la chambre, j'ouvre les croisées, tout était calme ; l'horloge du château sonna onze heures. Aussitôt il me sembla ouïr, dans un grand éloignement, le râle de quelqu'un qui rend le dernier soupir. Peu après, les voix de plusieurs personnes qui paraissaient gémir, se firent entendre, et le silence succéda, je cherchai ce qui pouvait produire ce bruit étrange ; n'en devinant pas la cause, je fermai la fenêtre et je me recouchai.

Je ne tardai pas à m'assoupir ; il faisait chaud ; j'avais un bras hors du lit, lorsque je sentis saisir ma main par

une main glacée. Étonné, je regarde, et je crois apercevoir, au clair de la Lune, un bras passé à travers mes rideaux : je les écarte, et je vois distinctement une femme vêtue de blanc et d'une pâleur mortelle ; je reconnais la marquise. Ses yeux étaient éteints ; une tristesse affreuse paraissait empreinte sur tous ses traits ; elle me regardait fixement. Est-ce vous ? lui dis-je. Elle poussa un gémissement sourd et qui n'avait rien d'humain. Sa main serra la mienne, et le froid de la mort circula dans mes veines. Ses yeux étaient attachés sur moi ; au lieu de cette expression douce que je leur connaissais, ils avaient quelque chose de sombre et de terrible qui m'épouvantait. Après un long silence, il me sembla que sa bouche articulait des sons, je ne pus entendre ce qu'ils signifiaient ; je compris seulement qu'elle indiquait, en montrant la pendule, une époque, une heure à venir. Elle me fit alors un geste d'adieu ; je voulus l'arrêter, mes bras ne rencontrèrent que les rideaux de mon lit ; j'entendis un léger frémissement et je ne vis plus rien.

Le spectre m'avait communiqué, je crois, le froid du

tombeau. Je sentais un engourdissement total ; une sueur glacée couvrait tout mon corps ; mes cheveux hérissés avaient soulevé le mouchoir qui entourait ma tête ; je tombai dans un état d'assoupissement et d'insensibilité voisin de la mort, quand j'en sortis il était grand jour ; j'avais les membres brisés comme si j'avais marché toute la nuit, je tâchai de rassembler mes idées, et, repassant tout ce que j'avais cru voir et entendre, je conclus, après y avoir mûrement réfléchi, qu'ayant soupé de fort bon appétit, et m'étant couché aussitôt, une mauvaise digestion m'avait donné le cauchemar.

Cependant je n'étais pas très rassuré sur le sort de la marquise. Je conservais une inquiétude secrète que ma raison ne pouvait dissiper ; je ne pus même m'empêcher d'en parler aux gens du château, et je leur racontai mon rêve, en affectant d'en plaisanter.

Après avoir employé une partie de la journée aux affaires dont je m'étais chargé, j'allai, lorsque la chaleur fut passée, visiter les environs ; la distraction, la beauté du paysage, les diverses scènes qui l'animaient,

commençaient à me faire oublier ma vision, quand j'aperçus à mon doigt un anneau qui n'y était pas la veille. Je le regarde plus attentivement, et je reconnais celui de la marquise. Le spectre lui-même eût paru devant moi que je n'aurais pas éprouvé une sensation plus terrible ; mes jambes fléchirent, tous les objets semblèrent tourner autour de moi ; je fus obligé de m'appuyer contre un arbre pour ne pas tomber. Les événements de la veille se représentèrent à mon esprit, et je crus madame Spinola réellement morte. La nuit qui approchait augmentait encore mes alarmes. N'osant plus retourner dans mon appartement, je regrettais de n'être pas parti le matin. Je voulais aller loger ailleurs, ou faire veiller quelqu'un auprès de moi ; cependant l'amour propre l'emporta sur la peur : je pensai au ridicule qui allait me couvrir, si le bruit se répandait que je croyais aux revenants. Je me décidai donc à rester seul, et, pour ne plus changer de résolution, je rentrai de suite au château. Je me fis servir à souper dans ma chambre, et je renvoyai les domestiques, je ne pus manger. Je me couchai en laissant une bougie allumée ; le hasard fit qu'elle s'éteignit, et

l'obscurité n'accrut pas médiocrement ma ridicule terreur.

J'avais beau rougir de ma sottise, me reprocher ma faiblesse, je ne pouvais en triompher ; la raison n'avait plus d'empire sur moi, et le moindre bruit me faisait tressaillir. Onze heures sonnèrent, je crus entendre les gémissements de la veille ; bientôt il me sembla sentir presser ma main. J'écartai les rideaux en tremblant ; je ne vis rien. Je commençais à me tranquilliser, lorsque la croisée s'ouvrit avec un fracas épouvantable : hors de moi, je m'élançai du lit ; je voulais fuir : heureusement pour ma réputation je ne trouvai pas la porte. Tous les meubles, mon ombre, que dessinait le clair de lune, me paraissaient autant de spectres. Enfin, ne voyant décidément rien, je conclus que le vent était le seul auteur de l'aventure, et je me recouchai. Je dormis mal ; je fus réveillé dix fois par des songes épouvantables, et le jour parut que je n'étais pas encore rassuré, je me levai ; j'étais plus pâle, plus défiguré que la veille ; j'avais honte de moi-même. Je descendis ; je me promenai longtemps dans le jardin. Nous étions au 15 juillet ; l'air était étouffant ; il se préparait un orage, on craignait même un

tremblement de terre. À neuf heures, un domestique m'apporte une lettre ; je l'ouvre ; madame Spinola était morte subitement le 13, à onze heures du soir. »

Tel est, mot pour mot, le récit que faisait mon ami ; il ajoutait qu'il existait dans les archives de la ville d'Iniga, un procès-verbal authentique, constatant ce fait, dont plusieurs personnes encore existantes pouvaient d'ailleurs attester la vérité. Allant un jour de Lisbonne à Madrid, cette histoire me revint à l'esprit ; je voulus passer par Iniga, afin de lire le procès-verbal et voir la campagne de la marquise ; mais quel fut mon étonnement d'entendre dire qu'il n'y avait en Espagne ni en Portugal aucune ville, bourg ou village. appelé Iniga, et que jamais ambassadeur du nom de Spinola n'avait paru à Lisbonne. Je crus d'abord que tous ceux qui me l'assuraient en imposaient ; mais enfin il fallut se rendre à l'évidence et au témoignage général. On ne doit pas conclure cependant de cette circonstance, que l'histoire ne soit pas vraie ; il me paraît plus probable, et il est plus naturel de penser que mon ami se sera trompé de nom et de lieu.

# Odian

Le farouche Soliman était mort. Schab Hussein, son fils, venait de monter sur le trône de perse. La guerre avait cessé ; la tranquillité intérieure commençait à renaître ; l'espoir était dans les cœurs, et tout annonçait un avenir heureux, sous un prince magnifique et doux.

Hussein, à la fleur de l'âge, aimait les plaisirs. Chaque jour éclairait de nouvelles fêtes. On était au printemps ; la verdure avait sa première fraîcheur, et les oiseaux, encore indifférents, toute leur gaieté. Hussein s'était rendu avec sa cour dans un de ses jardins, situés près d'Ispahan. Assis sur un trône, environné de ses grands officiers qui se tenaient à une distance respectueuse, il s'enivrait de leur flatteries et abaissait sur eux un regard dédaigneux, lorsqu'un petit homme, poussant, coudoyant et écartant la troupe dorée, se trouve tout à coup au milieu du cercle et presque en face du sultan. Son costume était aussi pauvre que sa mille était riche. Il avait un gilet noir, dont les manches étaient trop courtes, des culottes de même étoffe

fort râpées ; une longue rapière battait contre ses jambes, et il tenait à la main un paquet qui paraissait être tout son bagage. Soulevant avec grâce son petit chapeau, il laissa voir à la compagnie une figure riante et décidée ; il s'inclina légèrement et salua tout le monde avec cet air d'amitié et de connaissance qui veut dire : « C'est moi, me voilà. »

L'action du petit personnage produisit des sensations diverses parmi les courtisans. Les uns en riaient, les autres en murmuraient ; mais tous étaient d'avis qu'on l'étranglât de suite, ainsi que la justice, les lois et la sûreté du royaume l'exigeaient. Pour le sultan, il le regardait fixement à peu près comme on examine les mouvements d'un chat qui joue, ou d'un moucheron qui se promène sur le livre que nous lisons.

Le petit homme remarqua l'effet qu'il avait produit, et eut l'air de s'en embarrasser fort peu ; se tournant vers le sultan, il s'informa de l'état de sa santé et de celle de sa famille, avec une éloquence toute particulière. Chacun fut étonné de voir un si petit homme, qui paraissait étrange,

parler aussi bien le persan ; mais plusieurs remarquèrent, et notamment le chef des eunuques noirs, qu'il avait l'accent légèrement gascon.

Les courtisans, croyant plaire au souverain, jetaient sur le téméraire des regards foudroyants ; ils ne trouvaient aucun supplice digne de son forfait, et attendaient un signal pour le mettre en poussière ; mais, au grand étonnement de tous, le sultan répondit gracieusement, que sa santé était excellente, et que sa famille était également très bien portante. Soudain tous les yeux prirent une expression différente, et d'irrités qu'ils paraissaient, ils devinrent doux, et se posèrent, d'un air caressant, sur le voyageur. Celui-ci, pour en témoigner au sultan sa reconnaissance, lui présenta la main, que sa hauteur ne prit pas ; alors il se recoiffa de son petit chapeau et s'assit au pied du trône qui, n'étant que celui de voyage, était fort petit, de façon qu'il se trouvait presque entre les jambes du sultan.

Sur ces entrefaites, un courrier vint apporter une lettre du gouverneur d'une province éloignée ; elle traitait d'une

affaire fort importante. Le souverain la communiqua à ses officiers ; on discuta. On était indécis, lorsque le petit homme, prenant la parole, donna un avis si sage, qu'il fut adopté à l'unanimité ; mais, dans la discussion, le sultan faisant un geste, déchira sa pelisse ; le petit homme tira aussitôt de sa poche une aiguille et du fil, et raccommoda si bien la pelisse, qu'il n'y parut nullement.

Le projet et le mode d'exécution étant adoptés, le courrier eut ordre de partir sans délai. Au moment où il sortait du jardin, une vieille femme portant une houe effraya le cheval, qui rua se déferra et renversa son cavalier. On vint en rendre compte au sultan, et il en fut très fâché, parce qu'il ne se trouvait là ni un autre cheval, ni un autre courrier. Pendant qu'on avisait au moyen de faire parvenir la dépêche, le petit homme était arrivé sur le lieu de l'accident ; il avait saigné le cavalier, referré le cheval, et le tout galopait déjà sur la grande route.

On servit un repas splendide. Odian, c'est le nom du petit homme, s'y plaça le premier, et se mit à découper avec une adresse merveilleuse. On apporta un plat

assaisonné d'une sauce rousse, que le sultan aimait beaucoup. Odian trouva que la couleur n'était pas ce qu'elle devait être. Le cuisinier fut appelé ; il lui demanda si cette sauce n'était pas composée de beurre, d'ail et de safran ; le cuisinier ayant répondu affirmativement, Odian assura que ces trois mélanges devaient former un roux clair, et celui de la sauce était très foncé. Le cuisinier pâlit ; Odian en conjectura que le plat était empoisonné, ce qui était vrai, le cuisinier fut tout de suite appliqué à la question, et il découvrit une vaste conspiration qui devait, après la mort du roi, mettre la couronne sur la tête de son neveu.

Tandis qu'on arrêtait les conspirateurs, dont plusieurs se trouvaient à la table du prince, Odian était passé à la cuisine, et mettait tous ses soins à faire une sauce rousse, telle qu'elle plaisait au sultan. Il la lui présenta lui-même, et Hussein la trouva si bonne, qu'il lui donna aussitôt la surintendance de ses cuisines.

Cependant l'on parlait beaucoup dans le sérail de l'arrivée d'un petit homme qui savait tout faire, et, depuis

la sultane favorite jusqu'à la dernière odalisque, il n'y eut personne qui ne voulût essayer de quelques uns de ses talents : toutes grillaient de le voir et de l'entendre. Leur désir fut bientôt satisfait. Oadian, furetant, tournant, allant et venant partout, connaissait, avant la fin du jour, l'intérieur du Palais mieux que le sultan lui-même ; il découvrit un passage inconnu à tout le monde, et qui le conduisit au milieu du harem et dans la salle du bain, où les sultanes étaient alors assemblées et parées de leurs seuls attraits.

L'apparition d'un petit homme si extraordinaire dans un pareil lieu, fit un effet que je ne puis rendre. Dix-huit sultanes se trouvèrent mal ; deux eunuques noirs tombèrent en épilepsie, et un blanc se noya dans une baignoire. Oadian ne perd pas la tête, il frappe dans les mains de l'une, fait respirer des sels à l'autre, du vinaigre à celle-ci, de l'eau de Cologne à celle-là ; il repêche l'eunuque blanc et relève les deux noirs.

Tout à coup Hussein parut ; sa colère fut terrible, surtout lorsque vingt femmes à la fois accusèrent le

pauvre Oadian d'avoir attenté à leur honneur. Il donne ordre à un muet de l'étrangler à l'instant même ; mais le petit homme, tirant sa petite épée, renverse mort le barbare qui s'apprêtait à obéir, et, prenant le sultan par la main, il le conduisit dans les cellules des vingt belles dames qui l'accusaient, et dans chacune on trouva un homme caché, et chez la sultane favorite on en trouva deux. Ce qu'il en advint, je n'en sais rien, et m'en soucie peu ; mais le petit homme ne périt pas, et le prince acquit pour lui une nouvelle estime.

Il avait si bonne idée de son esprit, qu'il le consultait en tout ; en peu de temps les abus furent réprimés, les impôts diminués, le commerce, les arts encouragés, et le peuple heureux ; ce qui mit les ministres et les grands seigneurs dans une si furieuse colère, qu'ils jurèrent la perte du petit homme, d'autant plus que, par son infatigable activité, il rendait nulle la charge de la plupart d'entre-eux. Il conseillait le roi, faisait ses lettres, ses bulletins, annonçait ses ordres, tirait son vin, faisait sa cuisine, pensait ses chevaux, tondait ses chiens, accouchait ses femmes, berçait ses enfants, et, dans ses

moments de loisirs, leur faisait des joujoux beaucoup plus beaux que ceux du Tyrol et de Nuremberg. Ajoutez à cela qu'il avait un talent particulier pour élever les petits rhinocéros et apprendre à danser aux éléphants, de façon que les conseillers à vie, honoraires et surnuméraires, les sommeliers, les sages-femmes et tous les bimbetotiers, palefreniers et maîtres de danse du royaume, conjurèrent sa perte.

Sur ces entrefaites, le roi des Patans, le plus grand cannibale de tout le pays, entra dans la Perse avec une armée formidable, et répandit la terreur jusqu'à Ispahan. On envoya une ambassade aux Patans ; mais leur roi chassa les pauvres députés à coup de pied au derrière, en leur disant des injures que la décence m'empêche de répéter.

L'ambassade revint de fort mauvaise humeur, et le sultan se vit dans le plus grand embarras où jamais sultan se soit trouvé : la dignité du sceptre l'obligeait à se fâcher, mais il ne le pouvait faute de troupes pour appuyer sa colère. Il fut trois jours avant de se décider s'il se mettrait

en fureur ou non ; enfin, le quatrième, il allait faire appeler Odian, quand il le trouva sous son trône, lieu où il se tenait assez ordinairement. Il était occupé à piquer un fricandeu pour le souper de sa hauteesse. Le petit homme, quittant son ouvrage, dit au sultan que, s'il le voulait, il irait trouver le roi des Patans ; et, sur le consentement d'Hussein, il partit.

Il arriva bientôt au camp ennemi ; les sentinelles avancées lui crièrent *qui vive !* dans leur langue ; mais il ne leur répondit pas.

À la grande garde, les soldats faisaient une grande partie de piquet, qui ne leur permettait pas de songer aux passants ; il parvint donc jusqu'à la tente du roi, et demanda à lui parler. Un capitaine des gardes lui dit que le prince, attaqué d'un mal de dents, n'était pas visible. Odian répondit qu'il le savait, et qu'il ne venait à autre fin que de l'en guérir. On le fit entrer.

Mahmud, chef des Patans, très indifférent aux souffrances des autres, ne pouvait supporter la plus petite des siennes ; aussi était-il étendu sur son lit, pleurant. Le

petit homme s'approcha de lui, et, lui ouvrant adroitement la bouche, il lui arracha la dent, qui à la vérité n'était qu'un petit chicot. Mahmud en fut si content, qu'il jura de lui accorder ce qu'il lui demanderait. Oodian demanda qu'il sortit de la Perse, et il en sortit.

Le petit homme revint triomphant à Ispahan. On alla à la principale mosquée remercier le ciel de cette heureuse délivrance ; et le prêtre, qui était cousin du grand Patan, ne se trouvant pas là, Oodian dirigea les cérémonies aussi bien que l'aurait fait Ali lui-même ; après quoi, il fit un petit sermon tellement éloquent, que Bourdaloue et Massillon, qui en eurent connaissance, en tirèrent leurs plus beaux morceaux.

Mahmud, de retour dans son pays, fut attaqué d'un violent mal de jambe. Quelques seigneurs persans, retirés à sa cour, lui persuadèrent qu'Oodian l'avait empoisonné en lui arrachant sa dent. Ce roi, qui était un grand imbécile, les crut et envoya demander qu'on lui livrât Oodian, menaçant, en cas de refus, de rentrer en Perse.

Hussein, qui aimait Oodian, se trouva dans un

embarras bien plus terrible que le premier, et qui augmenta encore lorsque les envieux du petit homme, s'étant réunis, demandèrent à grands cris qu'il fût livré à Mahmud. Le roi hésitait. Oadian lui dit de ne pas s'inquiéter, et qu'il allait lui-même se remettre entre les mains de l'ennemi, mais Mahmud, quand il tint sa proie, n'en entra pas moins en Perse, se réservant d'écorcher tout vif le petit homme dans la première fête qu'il donnerait.

En attendant, Oadian fut enfermé dans un cachot avec cinq ou six arabes du désert, arrêtés pour escroquerie par la gendarmerie du pays. Le premier jour ils le battirent, le second il les sermonna, le troisième ils l'écoutèrent, le quatrième il leur fit la barbe à tous, le cinquième il chercha un moyen de se tirer de là, et le sixième il le trouva et l'exécuta, emmenant avec lui ses cinq ou six compagnons, et emportant tout l'argent du geôlier ; ce qu'il pouvait faire en sûreté de conscience, étant en pays ennemi. Les arabes s'arrêtèrent au premier cabaret pour y laisser repousser leur barbe. Quant à Oadian, il marcha droit à Ispahan.

De grands changements venaient de s'y opérer. Mahmud y était entré. Il avait violé toutes les sultanes, étranglé tous les enfants, et mis le malheureux Hussein dans un cul de basse-fosse. Les courtisans criaient vive Mahmud ! Et faisaient des chansons contre leur ancien maître. Oodian apprit tout cela d'un garçon pâtissier avec lequel il avait été très lié pendant son élévation. Il sut par le même que le pauvre Hussein devait être le lendemain brûlé à petit feu en l'honneur du dieu des Patans.

Il s'agissait de délivrer Hussein. L'entreprise était difficile. Il ignorait où il était, et, l'eût-il su, sans amis, sans argent, car il avait dépensé tout le sien en route, qu'aurait-il pu faire ? Mais rien n'est impossible à un petit homme qui savait tant de métiers et qui avait plus de ressources dans la tête que n'en ont les diplomates des cabinets de Vienne, Berlin et Saint-James. Aussi, sans perdre de temps à expliquer ici les moyens qu'il employa, je dirai seulement qu'ils réussirent, et qu'Hussein se trouva tout d'un coup au milieu de la campagne, à côté d'Oodian son libérateur.

Pour éviter les recherches des satellites de Mahmud, ils gagnèrent une forêt. Pendant que le roi se lamentait, Odian fit un abri avec des branches, alluma du feu, tendit des lacs, cira ses hottes, raccommoda son pourpoint, déterra des racines, tua une gazelle et en fricassa la cuisse à six sauces différentes, ce qui fit un assez bon dîner pour un roi déchu.

Ils restèrent un mois dans cette solitude, faute d'argent pour aller plus loin. Hussein passait à pleurer les journées et une bonne partie des nuits ; il savait merveilleusement varier ses peines ; il déplorait ses malheurs chacun à leur tour ; un jour il pleurait sa couronne, un jour ses enfants, le lendemain sa sultane, le jour d'après ses richesses, et puis ses chevaux, et puis ses éléphants, et puis ses chiens.

Odian, toujours le même, avait fait une cabane assez propre, où tous leurs meubles, consistant en son épée, son petit chapeau, une mauvaise arquebuse et la pelisse du roi, étaient rangés dans un ordre admirable. Le jour, il chassait, pêchait, faisait la cuisine, lavait sa chemise et

celle de son royal ami, et allait dans les villages voisins savoir des nouvelles ; la nuit, il endormait le prince en lui faisant des contes, ou en lui chantant des complaintes et des cantiques.

Un matin nos solitaires étaient accroupis dans leur chaumière, lorsqu'un bruit de cors, de chiens, de chevaux, etc., se fit entendre, Odian sort pour savoir ce que c'est ; il aperçoit une femme, belle comme un astre, habillée en amazone et suivie d'une troupe de jeunes filles vêtues comme elle. Toutes ensemble donnaient la chasse aux cerfs de la forêt. Cette dame était la fière Adira, épouse de Mahmud. Le petit homme admirait ses yeux noirs et son teint blanc, lorsqu'un animal énorme, que les uns disent être un griffon, d'autres une licorne, d'autres enfin un dragon, sort du fond d'un rocher, s'élance et se trouve près de la princesse, qui, peu accoutumée à rencontrer de pareil gibier, veut tourner bride, tourne trop court, renverse son cheval, et tombe presque entre les griffes du monstre. Odian a tiré sa petite épée : déjà la bête expire, et déjà il a relevé la princesse.

Il s'attendait à quelques remerciements, lorsque Adira, indignée de ce qu'un homme eut osé toucher sa personne sacrée, ordonna à ses amazones de mettre à mort l'insolent.

Odian n'attendit pas l'exécution. Enfonçant son petit chapeau, il sauta légèrement sur le palefroi de la dame, et gagna sa retraite aussi vite que les circonstances et les lieux le lui permirent, et il entra si étourdiment dans la chaumière, qu'il manqua de la renverser.

Hussein eut à peine examiné le palefroi, qu'il reconnut Idar, son cheval favori ; il en eut une grande joie. Tandis qu'il le caressait, le petit homme s'occupait à détacher vingt-cinq gros diamants, quarante plus petits, trente rubis, quarante-cinq topazes, autant d'émeraudes et deux picotins de perles, qui ornaient la selle. Il fit un petit sac pour chaque espèce, et mit le tout proprement dans une boîte de cèdre qu'il fabriqua exprès, cela terminé, ayant fuit observer au prince qu'ils avaient de quoi vivre heureux et indépendants, ils quittèrent à l'heure même leur retraite.

À peine étaient-ils sortis du bois, qu'ils furent rencontrés par les arabes que le petit homme avait délivrés, et à qui la barbe était repoussée. Ces honnêtes gens se ruèrent sur eux et les dépouillèrent de tout ce qu'ils possédaient, emportant même la culotte et le petit chapeau du triste O dian.

Pendant qu'Hussein s'arrachait les cheveux, O dian avait déjà trouvé le moyen de se tirer d'affaire. Les arabes, en le déshabillant, avaient laissé tomber le brevet de surintendant des cuisines, qu'il avait toujours conservé, présageant qu'il lui serait un jour utile, et il avait deviné juste. C'était tout ce qui lui restait au monde. Voilà ce qu'il en fit : il le coupa proprement en vingt-deux morceaux, puis, il ramassa dans le creux de sa main un peu de poussière ; il en mit une quantité à peu près égale dans chaque morceau de papier qu'il plia d'une façon particulière ; après quoi, il pria le roi de lui prêter une vieille pelisse que les arabes lui avaient laissée, il l'engagea à se coucher à l'ombre en l'attendant, et il s'achemina vers le village voisin.

En y entrant, il commença à annoncer à haute voix qu'il était envoyé par l'Iman Ardikak, et qu'il leur apportait le véritable baume ardikaki, c'est-à-dire céleste, dont la propriété était de guérir cent quatre-vingt-quinze grandes maladies, et deux cent quarante-sept petites ; plus, de rendre douces les femmes, fécondes les juments, et laborieux les esclaves. Il ajoutait que ce baume, ne pouvant pas se payer, il le donnait.

Aussitôt quatre cent trente-quatre mille personnes qui formaient une bonne partie de la population de ce village, s'assemblèrent autour de lui pour obtenir de ce divin remède. Oodian leur dit qu'il n'en avait que vingt-deux paquets, ce qui le mettait dans l'impossibilité de contenter tout le monde. Chacun commença alors à exposer les raisons. qui lui faisaient désirer le spécifique. L'un devait guérir sa femme, l'autre son frère, celui-ci sa mère ; personne n'en demandait pour lui, mais tout le monde en voulait. Ils faisaient un tel tapage, qu'un autre que notre petit homme y aurait perdu la tête. Un des demandeurs qui avait vécu à la cour, et qui connaissait les usages et la puissance des choses, s'approcha d'Oodian, et lui glissa,

avec une adresse admirable, une bourse dans la main. Odian lui présenta aussitôt le plus gros paquet. Cet honnête homme, fier d'avoir réussi, en fit part à ses amis et ses connaissances. Ils usèrent du même moyen ; les vingt-deux portions furent distribuées, et Odian se trouva posséder une somme de soixante beaux sequins d'or, sans compter la petite monnaie.

Il alla acheter deux habits complets, une mandoline, un tambourin et des vivres, et revint où il avait laissé le sultan. Il le trouva qui désespérait de jamais le revoir, et qui s'apprêtait à mourir. Il le fit manger, le peigna, le lava, l'habilla et ajouta à son costume le tambourin qu'il venait d'acheter. L'infortuné était devenu si apathique, qu'il ne s'informa pas même d'où venaient toutes ces choses.

Nous ne les suivrons point dans leurs aventures. Il suffira que l'on sache que le roi, en moins de six mois, apprit à jouer passablement du tambourin, et que cette musique, jointe à la mandoline d'Odian, leur donna les moyens de continuer leur route. Chemin faisant, Odian

fut successivement notaire, parfumeur, médecin, boulanger, cordonnier, maître de langues et négociant. Il réussit également bien dans toutes ces conditions, et acquit une fortune honnête.

Enfin, nos pèlerins arrivèrent dans un petit vallon, situé au pied d'une grande montagne. Un ruisseau coulait au milieu, et sur le bord une jeune fille était assise et lisait attentivement. Hussein ne l'eut pas plutôt vue, qu'il resta saisi d'admiration. Jamais rien de si beau n'avait frappé ses regards ; ses yeux s'animèrent, son cœur battit avec violence, et le pauvre homme qui, depuis sa chute, avait vécu dans un sommeil aussi profond que celui d'un académicien, sembla tout à coup reprendre une nouvelle vie. Oadian, étonné, le questionne, et le sultan lui avoue qu'il ne regretterait plus le trône s'il avait pour épouse cette beauté, et une demeure dans ce vallon. Oadian lui montra une maison, qui, à peu de distance, s'élevait entre les arbres ; Hussein ne voyait que la jeune fille, qui dans ce moment s'éloignait ; dès qu'elle eut disparu, ses traits reprirent leur tristesse ordinaire ; sa tête retomba sur son sein, et une larme, la dernière peut-être, s'échappa de ses

yeux.

Son compagnon le prend par la main et le conduit vers la maison ; ils entrent : plusieurs valets voulaient s'opposer à leur passage ; mais dès qu'ils aperçurent le visage d'Odian, ils s'arrêtèrent étonnés : ils allaient parler ; un geste du petit homme les fit taire. Nos voyageurs traversèrent plusieurs pièces meublées élégamment, et dont Odian paraissait connaître parfaitement les issues ; enfin, ils arrivèrent à un salon, au milieu duquel était assis un homme vénérable ; d'un côté était une femme âgée, et de l'autre la jeune fille.

À la vue d'Odian, ces trois personnages se levèrent frappés de surprise ; le vieillard le considéra quelque temps avec attention, et bientôt, le serrant dans ses bras, il l'appela son cher fils ; à ces mots, la femme âgée se trouva mal, et l'on aurait même eu assez de peine à la faire revenir, si Odian ne lui avait pas fait prendre des gouttes d'Offman, dont il était toujours pourvu depuis l'accident des sultanes. Pour la jeune fille, elle resta immobile jusqu'à ce que le petit homme, lui sautant au

cou, l'appela sa sœur. Alors elle lui rendit ses caresses le plus fraternellement du monde.

Le malheureux sultan gardait le silence ; son cœur était brisé ; mille souvenirs déchirants se présentaient à lui. Sans famille, sans épouse, sans enfants, il était isolé sur la terre. O dian devina ce qu'il pensait, et lui dit : « Voilà votre famille. » Il le Présenta alors à son père et à sa mère comme un de ses amis. La petite sœur n'avait pas attendu ce moment pour s'apercevoir qu'Hussein avait une taille svelte, une belle barbe, et les plus beaux yeux du monde.

Je passe le récit de leurs amours ; il suffit de savoir qu'après six mois d'une passion réciproque, O dian arrangea tout pour le mieux, et qu'Hussein devint son beau-frère.

Il y avait quelques années qu'ils goûtaient le plus parfait bonheur, lorsqu'un matin on vit arriver une troupe de gens vêtus de pourpre et d'or. Hussein se met à la fenêtre, et bientôt il reconnaît ses anciens ministres, ceux-là même qui avaient aidé Mahmud à monter sur le

trône, et fait des chansons contre lui. À leur aspect, il fut saisi d'une grande terreur ; il ne doutait pas qu'ils ne vinsent lui couper la tête. Il fut bientôt détrompé ; toute la troupe se prosterna à ses pieds en lui faisant des excuses de la liberté qu'ils avaient prise. Ils lui dirent que Mahmud avait été mangé par ses gardes, dont il avait voulu réduire les rations ; qu'un parti nombreux s'était déclaré dans Ispahan pour le prince légitime, et qu'ils venaient, au nom de tous, lui rendre sa couronne, Hussein les fit relever, et s'entretint avec eux familièrement jusqu'à l'heure du dîner, auquel il les invita.

Lorsqu'on fut au dessert, il se leva en priant les députés de le suivre. Il les fit entrer dans un salon où étaient sa femme et tous ses enfants, et, les leur montrant, il leur dit : « Voilà mon royaume et mes sujets ; ceux-là m'aiment et ne me trahiront pas ; je n'en veux pas d'autres. » Alors il leur proposa Oadian pour être leur sultan.

Les ministres, qui se rappelaient la sagesse du petit homme, mettant pour le moment toute jalousie de côté,

consentirent sans balancer.

On fit appeler Odian, qui était alors occupé à greffer des pruniers. Il vint. Ils le saluèrent empereur de Perse. Il les remercia de leur intention, et refusa. Il fallait cependant trouver un empereur. Odian se chargea de l'affaire. En effet, il connaissait dans le voisinage un fermier qui convenait parfaitement à la place. Il la lui proposa. L'autre hésita longtemps, mais enfin il accepta par amitié pour le petit homme et pour ne pas le désobliger.



# Isaphir

Lorsque le père de toute chose permit, pour la punition des êtres, que les êtres l'oubliassent, mille mauvaises créatures, mille fausses divinités, esprits de ténèbres, s'efforcèrent d'usurper sa place, et Saturne, celui même qui dévorait ses enfants, se para du manteau du maître. Le chaos qui l'engloutit prouva qu'il n'était rien ; mais son fils Jupiter, échappé à son appétit et placé sur son trône par les gens d'affaires, car il y en a partout, s'imagina sur leur attestation qu'il était le véritable créateur.

Assis sur une nuée, il considérait un jour l'univers, bien persuadé que c'était son ouvrage, lorsqu'il découvrit une petite planète qui jamais ne s'était offerte à ses regards. « Messieurs, dit-il en se tournant vers les seigneurs de sa cour, quel est ce point qui tourne là bas ? » Chacun le chercha, très peu le virent, tout le monde dit qu'il le voyait, mais personne ne sut ce que c'était. « Ma foi, continua le grand Jupiter, je suis partout,

je vois tout, et je sais tout, comme nul n'ignore, mais je vous avoue que je ne me doute pas de ce que cela peut être. Quelqu'un de vous s'est-il amusé à cette ébauche ? » Chacun répondit non. Alors, brûlant de curiosité, il fit appeler Isaphir.

C'était un Génie qui professait la physique et l'histoire naturelle. Sur quelque tour de passe-passe de feu Saturne, il avait cru en lui, ou fait semblant d'y croire, et comme le nouveau maître lui payait exactement sa pension, il enseignait que c'était le vrai. D'ailleurs très honnête pour le temps, il intriguait peu et ne paraissait à la cour ou chez les ministres que lorsqu'il y avait quelque chose à demander ou à recevoir. Dès qu'il apprit que le roi l'envoyait chercher, il se fit raser et poudrer, car il était ordinairement fort négligé en sa qualité de savant.

Du plus loin que Jupiter l'entendit, il lui cria : « Isaphir, qu'aperçoit-on là-bas ? » Le Génie regarda et ne distingua rien. Enfin Jupiter lui ayant prêté un de ses regards, il vit tout comme vous et moi la planète en question.

Il l'eut à peine considérée pendant un siècle ou deux, dans le pays de l'éternité un siècle ou deux ne sont qu'un instant, qu'il reconnut ce dont il s'agissait ; mais ne voulant pas avouer son ignorance sur l'origine de l'objet, ni risquer de se faire rappeler à l'ordre par la majorité en contrariant le système du jour, il mit à profit un petit incident qui lui revint en mémoire fort à propos. « Vous souvient-il, seigneur, lorsque vous eûtes créé le Soleil et tous les astres qui l'environnent, il y aura de cela 3000 ans à la Saint-Jean prochain, vous souvenez-vous, dis-je, qu'après avoir employé toute la matière, il vous resta un peu d'écume dont vous fîtes, sauf votre respect, une boulette que vous me jetâtes au nez. » Jupiter ne s'en souvenait nullement ; mais sa suite l'ayant assuré que cela était ainsi, il s'écria tout émerveillé : « Quoi ! Ce peu d'écume n'a pas encore été anéanti ! — Non, répliqua Isaphir, il a même un nom et s'appelle la Terre. — Voilà qui est étonnant, dit le maître ; et toute la cour répéta : voilà qui est étonnant !

« Je vous dirai de plus, ajouta le génie, que la Terre est habitée. Et le grand Jupiter de s'écrier : Pas possible !

— Si fait, continua Isaphir, elle l'est par des animaux fort imparfaits sans doute, mais enfin elle est habitée. »  
Chacun fut bien surpris, surtout le patron qui témoigna le désir d'aller s'en assurer. « Que votre grandeur ne se dérange pas, poursuivit le génie, je vais lui apporter ce petit globe, certes le fardeau n'est pas lourd. — Demeurez, dit Jupiter, j'irai moi-même. »

Chacun sourit intérieurement de l'importance que le maître mettait à ce grain de poussière ; néanmoins personne n'en fit rien paraître et l'on approuva beaucoup son dessein ; tous voulaient être de la partie ; mais, considérant la petitesse infinie de la Terre et craignant que quelque esprit maladroit ne l'écrasât en marchant dessus, Jupiter n'emmena avec lui qu'Isaphir et Briarée, son valet de chambre.

Arrivés près de notre globe, ils se trouvèrent au dessus d'une plaine où était un grand nombre d'animaux de toute espèce. Nos voyageurs, après s'être amusés quelque temps à les regarder, allaient regagner l'empirée, lorsqu'Isaphir fit remarquer au maître une production

d'une couleur blanche ou noire, qui, au lieu de marcher à quatre pattes comme les autres, se tenait gravement sur les deux pieds de derrière.

À cette vue, le grand Jupiter partit d'un éclat de rire si furieux, que notre petite planète en tourna six ou sept fois de suite sur son axe, et ses ris redoublèrent lorsqu'Isaphir lui dit que cet atome se croyait le roi de l'univers. Le patron trouva la plaisanterie excellente, mais il n'y crut pas ; Briarée ajouta qu'il l'avait entendu assurer, mais qu'il n'y croyait pas davantage.

« Seigneur, s'écria Isaphir, j'ai des choses bien plus étonnantes à vous raconter sur ces animalcules, dont j'ai fait autrefois une étude particulière pour la suite de mon grand ouvrage sur les animaux microscopiques. D'abord ils prétendent vous connaître, mais ils se font de vous une idée ridicule et extravagante. Ils vous adorent tantôt sous la forme d'un vieillard avec une barbe grise et une robe bleue, comme si vous pouviez vieillir ou si vous aviez besoin d'un tailleur ; tantôt sous celle d'un végétal ou d'une bête, ce qui ne les empêche pas de manger les bêtes

et les légumes ; mais tout est contradiction chez ces gens-là. Par exemple, ils disent que vous êtes la source de tout ordre et de toute sagesse, et-ils vous attribuent une foule d'actions barbares ou insensées, et lorsqu'ils veulent s'égorger, ils manquent rarement de vous appeler à leur aide.

« La grandeur de leur orgueil est égale à la petitesse de leur corps. Ils croient que vous ne vous occupez que d'eux seuls, et que vous avez créé le ciel, l'air, le Soleil, tous les astres et tous les êtres, pour leur usage et leur plaisir ; c'est absolument comme si les éléphants avaient été faits pour les mouches ; enfin ils disent que vous les portez dans votre sein. » À Ces mots, le roi des dieux y jeta involontairement un regard, et puis se gratta. Isaphir s'arrêta par respect, et poursuivit ensuite :

« Sans avoir été aussi généreux à leur égard, vous avez cependant fait beaucoup pour une si pauvre espèce, puisque vous leur avez donné une âme immortelle et le sentiment de la divinité. Mais au lieu de jouir paisiblement de vos bienfaits, vous ne devineriez pas à

quoi ils s'occupent depuis des milliers d'années : ils babillent, disputent et se tuent pour définir votre essence et expliquer vos qualités ; et l'on sait comme ils y réussissent. Le ciel, la lumière, l'univers entier, l'organisation des êtres, leur propre existence, tout ce qui les entoure, leur prouve que vous êtes grand, juste et bon ; et ils vous font petit, tracassier et ergoteur comme un procureur normand. — Comment ! dit le grand Jupiter irrité, je vais exterminer ces misérables animaux, pour leur apprendre à imaginer de semblables impertinences. — Laissez-les, seigneur, dit Isaphir, ils ne valent pas la peine que vous vous donniez à les écraser, et puis ils vivent si peu sous cette forme, que depuis que nous sommes ici, cinq ou six générations ont déjà passé. » — Le maître s'apaisa et il fit signe à Isaphir de continuer.

« Il y a quelques uns de ces êtres, ceux que vous voyez ici avec des turbans et des moustaches, qui se sont imaginé que tous les autres leur appartenaient en propre, et qu'ils pouvaient les dépouiller, les vendre, les battre, les tuer à leur gré et bon plaisir ; et, ce qui n'est pas le moins curieux, c'est qu'ils sont parvenus à le leur

persuader aussi ; de façon que sans autre droit, titre et garantie que la crédulité, ils sont devenus propriétaires d'une bonne partie de la race humaine.

« D'autres, plus ambitieux encore sous les qualifications de docteur, d'iman, de lama, de sage ou de philosophe, ont dit qu'ils vous remplaçaient sur la Terre. — Me remplacer sur la Terre ! Oh ! Oh ! Je vois, ainsi que vous me l'annoncez, que ces atomes ne sont pas modestes. Ceux qui se sont chargés de mon rôle, sont du moins les meilleurs de tous ? — Pas toujours, dit Isaphir ; et s'il en est de véritablement sages, pieux, et qui par leur exemple et leurs discours soutiennent la vraie religion, il en est d'autres qui, d'après leurs paroles et leurs actions, semblent envoyés pour la détruire. Vous avez mis dans le cœur de tous les êtres pensants le désir de s'élever vers vous par le savoir et la raison ; eux au contraire veulent y parvenir par l'ignorance et la folie : au lieu de travailler au bien de leur semblable, ils font de continuels efforts pour le priver de ce que vous lui avez donné ; ils disent qu'il a des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, une bouche pour ne pas parler ; en un mot, ils

voudraient défaire tout ce que vous avez fait. À la place des vérités simples et grandes qui frappent tous les regards, ils ont mis des fables absurdes, incroyables, contraires aux lois de l'univers et aux règles du bon sens, et ils traitent de chiens et d'infidèles ceux qui prétendent que vous ne leur avez pas donné la raison pour croire des sottises.

« En vain l'expérience des siècles prouve que l'être n'est vicieux que parce qu'il est ignorant ; ils ne veulent pas qu'il cesse de l'être, et dès sa naissance ils lui inculquent le mensonge, source de tout mal ; aussi voyez à combien d'extravagances se livrent ces malheureux animaux : ceux-ci sacrifient leurs semblables sur vos autels, ceux-là s'y sacrifient eux-mêmes ; les uns pensent qu'en tournant et dansant, ils obtiennent de vous tout ce qu'ils désirent ; d'autres s'imaginent qu'honorer les vaches, étouffer leurs parents, et boire de l'eau de rivière, sont des choses qui vous sont extrêmement agréables. - Oh, les plaisants insectes ! S'écria le grand Jupiter ; qu'ils boivent ou ne boivent pas, qu'est-ce que cela me fait ? Et quel rapport cela a-t-il avec le bien ou le mal, la justice et

la vertu ? Quant à tuer les autres et se tuer eux-mêmes, ce sont des crimes contre le bon sens et la nature. — Sans doute, dit Isaphir. » Et Après avoir attendu un instant, il poursuivit :

« Vous êtes le principe de tout bien, ils ont inventé le principe de tout mal, et au lieu de voir que le mal est la conséquence de la liberté que vous avez accordée à l'être ; que si le mal était impossible le bien le serait également et que l'homme ne serait qu'une machine indigne de vous et de l'immortalité, ils donnent à ce principe contraire une puissance égale, si ce n'est supérieure, à la vôtre. N'ont-ils pas été jusqu'à l'individualiser, et sous les formes les plus grotesques, les noms les plus bizarres, le mettre aux prises avec vous ; c'est ainsi que Moloch, Arimane, Mammon, Nicken, Mahoia-Sova, Gourou, Eblis, Hela, Jangu-Mon, Taïvuddu, Matchi-Manitou, Mubo-Julbbo, Tchernohog, Zeomebuch, avec leurs doubles têtes, leurs triples bras, leurs becs d'épervier, leurs pieds de bouc, leurs cornes de bœuf et leur queue de singe, vous font une guerre à outrance et ruinent, selon eux, la meilleure partie de votre

ouvrage. »

À l'idée de ces monstres, ses rivaux en force et en souveraineté, le grand Jupiter eut une envie de rire encore plus furieuse que la première, mais il se contint, en raison de la gravité de son état. Isaphir, le voyant si bien disposé à l'écouter, et d'ailleurs naturellement bavard comme tous les docteurs, ajouta ; « Il résulte de ces ténébreuses conceptions, que les hommes, par la crainte qu'elles leur inspirent, vous ont presque totalement oublié, et que, redoutant bien plus le mauvais principe qu'ils n'aiment le bon, ils élèvent dans les trois quarts de leur petit globe des autels à l'idole du mal, et sacrifient au vice et à l'absurde. — Voilà une sottise race, et bien du galimatias, dit le grand Jupiter ! »

Dans ce moment il aperçut deux grandes troupes d'animalcules armées d'instruments de toute espèce, et qui, se précipitant l'une sur l'autre, commencèrent à s'entre-déchirer avec une rage infernale. « Demandez-leur, dit-il à Isaphir, quel est le sujet de leur haine. — Ils l'ignorent, reprit le génie. — Comment, ils l'ignorent ! —

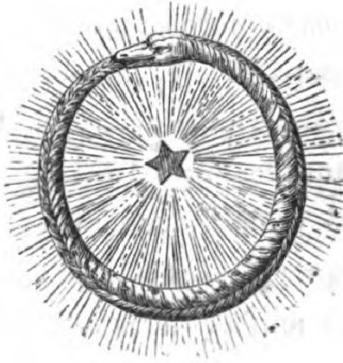
Oui, Seigneur ; ils se battent, parce que ce petit avorton, assis derrière, bien à l'abri, ne veut pas ôter son chapeau à cet autre pygmée, qui dort à trois cents lieues de là, au fond de son alcôve. »

Cependant cinquante mille hommes étaient étendus sur le champ de bataille ; les vainqueurs déshabillaient les vaincus, et leurs cadavres nus étaient étendus dans la plaine. — « Est-il rien de plus cruel et de plus insensé que cette engeance ? Dit Jupiter : il y a certainement quelque chose de dérangé dans leur organisation. » En parlant ainsi, il en prit un millier ou deux, qu'il mit sous le microscope qu'Isaphir portait toujours avec lui ; et les ayant regardés avec attention, il dit : « Quel bizarre assemblage ! Comment des animaux ainsi conformés, ainsi exposés à tous les éléments, peuvent-ils vivre, même un jour ? Voyez, au lieu d'être couverts de poils, de plumes ou d'écaillés comme tous les autres, ils sont nus et dépouillés, ce qui les rend hideux et ridicules. — Que dites-vous, Seigneur ! S'écria Isaphir ; ils prétendent qu'ils vous ressemblent de point en point. » À ces mots, Jupiter ne se contenta plus, et il allait faire quelque sottise,

si Briarée et le grave Isaphir ne fussent parvenus à le calmer.

Ils continuèrent quelque temps à s'entretenir, et dirent bien d'autres choses, que je n'ose répéter, de crainte d'humilier beaucoup d'honnêtes gens ; enfin, ils remontèrent au ciel, et Jupiter, au milieu de sa cour, se replaça sur son nuage. Il y serait peut-être encore, si un rayon céleste n'eût pénétré la vapeur qui se fondit subitement, et le fils de Saturne roula dans l'abîme avec tous les fantômes qui l'entouraient.

Dieu alors, le vrai dieu, celui qui a fait la lumière, celui dont les paroles ne passeront pas, touché de pitié pour l'homme, son ouvrage, jeta sur lui un regard bienveillant, et dit : « Faible créature ! Pourquoi t'arrêtes-tu ? Je t'ai donné la raison et l'immensité, marche et crois. »



# Mademoiselle de la Choupillière

Dans une très grande et très belle ville, où l'on comptait, outre six mille habitants, un sous-préfet, un président, un procureur du roi, un lieutenant de gendarmerie, enfin tout ce qui pouvait en faire l'utilité et l'agrément, existait un petit monsieur frisé, rasé, brossé, et de l'espèce de ceux qui, dans la capitale comme ailleurs, se retournent tout d'une pièce, de peur de déranger l'économie de leur cravate. Créature d'invention nouvelle, portant corset et formant le médium entre l'homme et la femme, M. le baron Léon de Saint-Marcel, riche de 26 ans, d'une jolie figure et de trente mille livres de rente, jouant les jeux de société, chantant passablement la romance, avait tout ce qui constitue un grand homme dans la très belle ville de B... aussi y était-il le favori de toutes les mamans ayant des demoiselles à marier, et le point de mire de chaque fille ou veuve qui voulaient un mari. Il ne se donnait pas un dîner prié, un

bal, un thé, un goûter, une fête au bois, une course en char-à-bancs, dont il ne fût partie obligée.

M. le baron était donc l'homme le plus occupé de l'arrondissement : toilette le matin, toilette à midi, toilette le soir, visites à recevoir, visites à rendre, il n'avait pas une heure à lui. S'il lui restait par hasard quelques minutes, elles suffisaient à peine pour lire le journal des modes ou faire des réponses tendres ou polies ; ce qui lui coûtait toujours, car il avait besoin de consulter fréquemment le dictionnaire, tant pour la pensée que pour le style. Sorti jeune du collège, il avait fait bien juste sa quatrième, où l'on n'apprend pas l'orthographe. Il n'était donc point un savant ; il n'était pas non plus un homme d'esprit : ce qui lui importait peu, puisqu'il croyait être l'un et l'autre, et que, les trois quarts de la ville le croyant aussi, il jouissait de tous les agréments de la science et de l'esprit, sans en éprouver l'embarras.

M. Léon avait allumé, parmi les jeunes personnes du lieu, ainsi que nous l'avons fait entendre, des passions profondes. Mais comme, les demoiselles de nos jours et

généralement des vues sages et mathématiques, l'incendie avait pour premier aliment les trente mille livres de rente de M. le baron, qui aurait probablement fait tourner dix fois moins de têtes si le total de son revenu eût été moindre d'un chiffre. Il ne faut pas en conclure que c'était l'amour de l'argent qui faisait battre le cœur de ces dames, non ; on pense plus noblement dans la ville de B... ; d'ailleurs, aimer un homme riche n'est pas aimer précisément l'or qui est dans son coffre ; on aime le propriétaire, parce qu'il est entouré de tout le prestige qui fait paraître aimable : de beaux habits, de beaux bijoux, de beaux meubles ; s'il n'a rien de tout cela, on sait qu'il peut l'avoir ou qu'on l'aura pour lui, ce qui revient au même. Voilà pourquoi, dans tous les pays civilisés, les futurs les plus riches sont véritablement les plus beaux.

M. de Saint-Marcel, pour des raisons morales ou politiques, n'avait point cédé aux séductions de ses compatriotes. Quoiqu'elles fussent généralement fort bien, il était resté le maître de son cœur ; une seule femme y avait fait quelque impression : c'était Mademoiselle Louise D..., sa cousine, jeune personne

charmante qui avait conçu pour lui un sentiment que semblaient autoriser les projets des deux familles, aussi bonne que belle, elle possédait justement ce qui manquait au baron, de l'esprit et de l'instruction ; mais la fortune de son père ayant successivement été réduite par des événements imprévus, la passion de M. de Saint-Marcel avait diminué dans la même proportion, et, à l'époque dont nous parlons, elle était tombée presque à zéro. En vain sa mère en mourant lui avait fait promettre de contracter cet hymen, il ne cherchait plus qu'un prétexte honnête pour le rompre.

Il crut un jour l'avoir trouvé. À la suite d'un bal où Louise avait dansé avec un officier de la garnison, il prétendit qu'elle avait une intrigue avec ce militaire.

Ainsi diffamée par l'homme qui était l'oracle de la société, la malheureuse orpheline se vit bientôt repoussée par toutes les mères, toutes les filles, pour qui naguère elle était un objet d'envie. Son désespoir fut affreux ; l'ingrat lui était cher encore, elle tomba malade ; et, au lieu de la plaindre, son bon cousin dit qu'elle jouait la comédie : elle la jouait bien, car elle mourut.

Les petites gens qui ne calculent rien et qui se Marient comme des brutes, par le sentiment de la simple nature, blâmèrent fort notre charmant Léon ; ils le traitèrent d'homme dur et sans cœur. Mais les personnes comme il faut, c'est-à-dire les gens ayant des rentes, approuvèrent l'énergie qu'il avait montrée ; et l'Innocente victime, morte de douleur, fut citée comme un exemple de la justice divine, qui se prononce toujours contre les filles qui dansent avec des militaires sans fortune.

Débarrassées d'une concurrente redoutable, les demoiselles redoublèrent d'œillades et d'agaceries. Malheureusement, dans l'arrondissement de B... les plus grands propriétaires, hors M. le baron, n'avaient pas plus de cent mille écus de capital : c'est sans doute un fort bel avoir en province ; mais, s'il se trouvait quelque jolie fille dont les père et mère fussent ainsi pourvus, elle avait des petites sœurs, des petits frères ; marmaille insupportable pour un beau-fils ; ou bien s'il n'y avait que peu ou point de cohéritiers, les grands parents étaient jeunes et ne paraissaient nullement disposés à faire de longtemps plaisir à leur gendre.

M. Léon n'avait donc pu fixer l'irrésolution de ses vœux ; il se contentait de ceux de tous les cœurs, sans en exaucer aucun, ce qui lui valait cette continuation de politesse, sourires, dîners, compliments, serremets de main, et même de billets doux, car quelques personnes sensibles, qui n'avaient en dot que leurs vertus, s'étaient aventurées jusque là.

À cette époque on vit arriver dans la superbe ville de B... un monsieur de la Choupillière, ancien émigré, ancien fournisseur, ancien député, ancien préfet, ancien chambellan, ancien gentilhomme de la chambre, pour l'instant simple mécontent, mais toujours comte et riche à million.

Tout le monde savait ce que M. le comte avait été, et personne ne comprenait rien à M. le comte. C'était un homme qui ne ressemblait à aucun autre ; il avait absolument l'air de l'homme-machine : ses gestes étaient réglés, compassés, comme ceux d'une pendule, ou ceux d'un acteur dressé par tel professeur à l'école royale de déclamation. Toujours à l'heure, à la minute, nul ne le

faisait dévier de son chemin ou de ses habitudes, et si par hasard il faisait un faux pas, on aurait pu croire que c'était à l'endroit où il voulait le faire ; il était souvent fort silencieux, et pour rien au monde on ne lui aurait fait desserrer les lèvres ; mais, lorsqu'il avait commencé à parler, il fallait qu'il continuât tout le temps qu'il semblait avoir déterminé d'avance ; et, nonobstant les interruptions, les incidents, voire même quelquefois le départ de l'auditeur, il parlait encore. Ses mouvements étaient carrés, à angle droit, et comme à ressort, et ses périodes semblaient conduites par le même principe. Sa voix, soit à force d'avoir parlé comme député, annoncé comme chambellan, crié comme mécontent, ou juré fidélité comme préfet, était justement aussi sonore que le rouage d'un tourne-broche.

M. le comte était veuf ; il avait une fille unique absolument sur le même modèle que son père, ce qui n'arrive pas souvent, mais ce qui pourtant devrait être toujours, pour la facilité des reconnaissances de famille et la commodité des généalogistes.

Mademoiselle colombe semblait au premier coup d'œil la contre-vérité de son nom. Rien dans son physique ne rappelait une colombe. Quant au moral, c'est ce que nous ne pouvons dire ; mais, toute ressemblance à part, Mademoiselle de la Choupiillère n'en était pas moins jolie et très jolie, surtout à la lumière ; car, des yeux un peu cernés, un teint un peu lustré, signe certain auquel on peut reconnaître les dames du grand monde, et l'usage des longs spectacles, valse, galopades, enfin de toutes les récréations nocturnes, nuisaient un peu à l'effet général. Cependant les beaux cheveux de l'héritière, ses dents perlées, son front, son cou, son bras, sa main plus blancs que l'albâtre, sa taille de nymphe, son pied le plus petit du monde, faisaient bientôt oublier ce qui manquait à la fraîcheur de son coloris ; si la nature n'était pas là, du moins était-ce l'art porté à toute sa perfection.

L'esprit de Mademoiselle de la Choupiillère, et l'on disait qu'elle en avait beaucoup, était absolument du genre de sa figure ; tout paraissait sortir de la main du même facteur. Quand elle parlait, on croyait lire un livre correctement écrit ; quand elle chantait, l'oreille était

remplie agréablement, mais c'était le chant d'un orgue de barbarie ; on aurait désiré moins de précision et plus d'âme. Sa danse était analogue, c'était la traduction élégante des sauts et des bonds du père ; en un mot, l'ensemble de sa personne semblait le travail achevé dont monsieur le comte était l'ébauche.

L'arrivée de monsieur de la Choupillière, qui avait loué une fort belle habitation dans les environs, fut, comme on le pense, un grand sujet de conversation. Toutes les mères, en apprenant qu'il était riche et qu'il avait une fille, frémirent ; et ce fut bien pis quand on eut vu la demoiselle et que ses charmes furent encore relevés par un magnifique équipage, d'élégants laquais et un superbe chasseur.

Par une circonstance étrange, cette suite tenait de la nature du maître et de la maîtresse ; les chevaux comme les valets avaient quelque chose de raide, de saccadé qui frappait d'abord. Quoi qu'il en soit, comme tout était admirablement bien choisi, bien tenu, d'une régularité parfaite, l'œil se faisait sans peine à cette bizarrerie qu'on

attribuait à l'origine anglaise d'une partie du personnel et du matériel, et au séjour assez long que la famille avait fait dans les Îles Britanniques. En effet, anglais, anglaises, chevaux, chiens, mulets, tout ce qui vient de ce pays a une apparence mécanique, un caractère anguleux qu'on n'a pas ailleurs. D'où cela provient-il ? Est-ce du climat, des habitudes, du charbon de terre, du porter ou du plum-pudding ? Les Chimistes, les anatomistes et physiologistes en décideront.

Quand M. de la Choupillière fut installé dans son château, qu'il eut fait ses visites aux autorités, aux principales familles, et envoyé des cartes aux autres, il voulut célébrer son arrivée par une fête. On invita toute la bonne société de la ville, et M. le baron Léon ne fut pas oublié.

Avant même qu'il ne connût la jeune personne, déjà son titre d'héritière l'avait séduit ; dès qu'il l'aperçut, ce fut, ainsi qu'on devait s'y attendre, un véritable coup de sympathie. Jamais, depuis Pyrame et Thisbé, Pétrarque et Laure, l'ancienne et la nouvelle Héloïse, passion plus

violente n'embrasa un cœur ; et, quand on déploya la superbe argenterie et qu'il entendit la propriétaire chanter, quand il la vit danser et qu'il put se convaincre que les brillants dont elle était couverte n'étaient pas du strass, que n'éprouva-t-il pas ? Son sein battait aussi violemment que s'il eût soutenu une course au champ-de-mars contre le cheval Phénix ou la jument Atalante. Aussi fût-il tout soin et attention pour l'aimable fille ; il manifesta son admiration au père qui, avec un sourire qu'on aurait cru fait à la serpe, lui répondit : « c'est le portrait de feu sa mère. »

M. de Saint-Marcel, occupé de sa nouvelle passion, avait fort négligé pendant la soirée ses anciennes connaissances ; il n'avait pas même parlé à Mademoiselle O... qu'il taisait danser régulièrement à tous les bals depuis dix ans, de façon que le lendemain ce ne fut qu'un cri contre lui.

Les jeunes gens excités par les mamans, et peut-être naturellement tapageurs dans la ville de B..., convinrent de lui chercher querelle. Ils étaient d'autant plus disposés

à le faire que le beau Léon venait d'être privé de son plus ferme appui, de son bras droit, pour ainsi dire. C'est une circonstance qu'il ne sera pas inutile de faire connaître.

Notre baron, d'ailleurs très habile à l'épée comme au pistolet, n'aimait cependant point à se battre, parce qu'il avait remarqué qu'on n'y gagnait jamais rien, soit qu'on tuât, soit qu'on fût tué. Pour jouir cependant du plaisir de l'impertinence et en même temps n'avoir à en subir les conséquences que le plus rarement possible, il avait pour témoin, en toute rencontre, une espèce de coupe-jarret, ferrailleur de profession, et la terreur des bonnes gens à dix lieues à la ronde, on ne pouvait pas chercher querelle à M. le baron sans avoir à répondre à M. le capitaine Lapierre, nom du spadassin, bête aussi méchante que venimeuse, et qui avait déjà assassiné maint et maint fils de famille. Du reste, nul ne savait de quel régiment sortait M. le capitaine ; l'on disait tout bas que c'était un ancien maître d'armes, chassé de la capitale pour ses hauts faits, et qu'il ne comptait de campagnes que dans les chiourmes.

Il avait activement aidé par ses mauvais propos à perdre l'infortunée D..., et empêché, par l'effroi qu'il inspirait, qu'on ne défendît sa mémoire ; le jeune lieutenant, cause Innocente de la calomnie, ayant voulu la démentir, avait été appelé en duel et tué par ledit quidam.

Cependant cet homme redouté se trouvait pour l'instant hors de combat.

M. le capitaine avait l'habitude de se rendre chaque soir dans l'unique café du lieu, buvant et jouant aux dépens des flatteurs ; car, par peur ou autrement, chacun a les siens. En entrant, il plaçait toujours son chapeau sur une table où nul ne s'avisait de le déranger, sous peine d'une explication immédiate, à la suite de laquelle il fallait replacer respectueusement le chapeau où on l'avait pris, ou bien accepter un rendez-vous pour le lendemain ; rencontre dont qui que ce soit ne se souciait, bien convaincu qu'il n'y avait à gagner ni honneur ni profit.

Un soir, que le terrible Lapierre et son redoutable couvre-chef étaient à leur place accoutumée, entre un étranger qui, ne voyant qu'une table vacante, en ôte le

chapeau et s'y assied. Le spadassin s'écrie d'une voix de tonnerre : « respect au chapeau du capitaine Lapierre ! » À cette interpellation l'inconnu regarde, ne sachant si c'était à lui qu'elle s'adressait. L'autre la répète en joignant un gros jurement ; l'étranger impassible s'approche du poêle et y met le chapeau, à la stupéfaction de toute l'assemblée qui trembla pour l'imprudent qui ignorait probablement quel adversaire il avait bravé. Quant au capitaine, il se leva comme Achille devant Agamemnon, et la plus terrible menace, accompagnée du cartel obligé, sortit de sa bouche. Pour toute réponse, l'inconnu ouvre la fenêtre, saisit d'un bras de fer le malencontreux capitaine, et, sans autre avis, le jette dans la rue.

Il est difficile de tomber sur le pavé d'un premier étage, quelque peu élevé qu'il soit, sans résultat fâcheux ; aussi le vaillant Lapierre eut-il la tête fêlée et le bras cassé. Il était depuis un mois sur son lit, vomissant feu et flamme contre le brutal qui l'avait mis hors d'état de jamais tirer tierce ou quarte, lorsque son élève et son protégé, M. de Saint-Marcel, se trouva en butte à

l'animadversion de tous les frères ou cousins des dames de l'endroit.

Le baron sentit sa position ; il avait toujours passé pour brave dans l'esprit des papas et mamans, c'est-à-dire de ceux qui ne s'y connaissent pas, et il lui importait de ne pas perdre cette réputation salutare. Sachant donc qu'on voulait absolument lui chercher querelle, il crut prudent de prévenir ses ennemis ; et, ayant bien examiné quel pouvait être le plus maladroit et le plus poltron des coalisés, il profita de la première occasion pour le provoquer.

Le rendez-vous donné et accepté, on se rendit sur le terrain. Ainsi que le baron l'avait prévu, son adversaire eut peur, et l'on parla de déjeuner : le vainqueur accepta, et il prit cette occasion pour inviter le jour suivant tous ses rivaux qu'il traita aux truffes et au vin de champagne.

Il n'est pas d'inimitié qui résiste à une bonne cuisine : la colère des jeunes gens n'est pas tenace, surtout quand elle n'est que factice et de seconde main. Il leur importait d'ailleurs assez peu que M. de Saint-Marcel adorât les

demoiselles et qu'il en fût adoré. Il le leur fit sentir habilement, et la paix, dont les préliminaires avaient été présentés au premier service, était signée avant la fin du second.

Les choses ainsi arrangées, l'élégant Léon put tout entier s'abandonner à son amour. La charmante colombe paraissait accueillir avec une obligeance égale tous ses adorateurs ; mais, comme elle voyait plus souvent le baron, c'était lui qu'elle écoutait le plus souvent avec plaisir. Le père ne semblait nullement contrarier les goûts de sa fille ; il la laissait sans scrupule en tête-à-tête avec les visiteurs ; quelqu'un lui ayant fait des observations à cet égard, il répondit qu'il avait toute confiance en Mademoiselle de la Choupillière, qui était le portrait de feu sa mère.

Un jour, M. de Saint-Marcel trouva son amante assise sur un banc de verdure, sous un berceau de chèvrefeuille. Chacun sait que les berceaux et les gazons sont en tous pays très propres au sentiment ; du moins en était-il ainsi dans la bonne ville de B... et ses environs. Aussitôt que

M. Léon eut touché la fougère, il se sentit soudainement inspiré, et franchement il devait l'être ; la demi-obscurité du bocage, le simple déshabillé de la jeune personne, cette robe dont les plis indiscrets laissaient deviner des trésors, tout semblait réuni pour le séduire, si déjà il ne l'eût été ; je crois même que dans son admiration il serait tombé à genoux, si le pantalon collant qu'il portait lui en eût laissé la possibilité.

Il commença par un soupir qui fut suivi de cette question un peu vulgaire, mais on a toujours été positif dans le département de B... : « Mademoiselle, avez-vous connu l'amour ? — Monsieur, répondit Mademoiselle de la choupillière, j'en ai beaucoup entendu parler. — Mademoiselle, c'est une passion qui brûle. — Monsieur, c'est ce que tout le monde assure. »

Le baron avait mal commencé, car il demeura court, ainsi qu'il arrive communément dans une déclaration matrimoniale ; nouvelle preuve de la malice du démon qui nous souille toujours juste et bien, lorsqu'il s'agit du mauvais motif.

Il fallait pourtant sortir de là. À quoi eût servi à M. de Saint-Marcel d'avoir été pendant si longtemps la coqueluche des belles de l'endroit, pour rester muet, ainsi qu'un amoureux de quinze ans, le jour où il lui importait le plus de parler ?

La seconde tentative ne fut pas plus heureuse : il s'embarqua dans une définition de l'amour ; il n'était pas fort dans le genre descriptif, et il s'en tira à peu près comme le valet du *Joueur*. Mademoiselle colombe aurait pu lui dire. « L'amour ne se définit pas plus que l'air ou la lumière, il se sent, il se respire. » Mais elle ne le lui dit pas, car elle était très modeste et très réservée.

Enfin M. de Saint-Marcel, après un profond soupir, s'écria : « Adorable colombe ! Il est inutile de déguiser plus longtemps mes vœux, je vous adore, je vous offre mon cœur, ma vie, mon nom, ma fortune ; parlez, c'est mon arrêt que vous allez prononcer. — Monsieur, répondit Mademoiselle Colombe, je suis extrêmement flattée de ce que vous me faites l'honneur de me dire ; mais, ainsi que vous, avez eu occasion de le remarquer,

j'ai un père ; c'est à lui que vous auriez dû préalablement demander l'autorisation de me déclarer des sentiments qui, quelque honorables qu'ils puissent être, sont ici tout à fait irréguliers. »

C'était parfaitement répondre, et, comme il n'y a rien à ajouter à ce qui dit tout, le baron se fût trouvé encore arrêté là, s'il eût eu moins de présence d'esprit. « Ah ! Mademoiselle, continua-t-il avec l'accent du désespoir, à quoi servirait l'agrément de monsieur votre père, si je n'avais pas le bonheur d'obtenir le vôtre ? Au nom de la pitié, car je n'ose plus parler au nom de l'amour, prononcez, c'est la vie ou la mort. »

Il eut derechef l'idée de se jeter à ses pieds, mais le fâcheux pantalon le retint encore, et il jura bien d'en mettre un plus ample quand pareille circonstance se présenterait. « Monsieur, répliqua Mademoiselle de la Choupillière, les vœux de mon père furent toujours les miens, et la volonté d'un enfant bien né ne peut être que l'obéissance. »

Cette manière de s'exprimer n'était rien moins que

romantique ; mais, ainsi que nous l'avons dit, la fille comme le père ne parlaient que par formules, sentences, phrases toutes faites et telles qu'on les trouve dans tous les almanachs, gazettes, affiches et annonces.

M. Léon s'empressa de répondre ce qu'on répond en pareil cas, c'est à dire : « Mademoiselle, ce n'est point à l'obéissance, mais à l'amour, etc. » Ici son ardeur l'emporta au point qu'il oublia l'inconvénient de sa toilette, et la génuflexion eut lieu. Immédiatement ce qui devait arriver arriva : l'étoffe inflexible se fendit, non au cœur, mais dans un endroit moins convenable ; et cela le déconcerta si bien, quoique naturellement peu timide, qu'il rougit, pâlit, et ne put que se retirer en couvrant de son chapeau le vêtement mis au jour.

Revenu chez lui en maudissant la fragilité des tissus modernes, il pensa qu'il n'avait rien de mieux à faire que de suivre de point en point les instructions de Mademoiselle de la Choupillière, et de s'adresser à son respectable père.

Cependant les mamans, qui n'ignoraient pas les

projets de M. le baron, suffoquaient de dépit. Il était dur en effet de voir une étrangère l'emporter ainsi sur leurs filles, seulement parce qu'elle était plus riche, plus belle et plus aimable ; aussi il fallait entendre ce qu'elles disaient du comte et de sa progéniture.

Après avoir épuisé toutes les ressources de la médisance ordinaire, on en vint à la calomnie. Selon ces dames, on ne savait d'où sortait M. le comte, quoiqu'il eût été bien des choses. On avait dit d'abord que c'était un homme de rien, à présent c'était moins encore, ce n'était pas même un homme ; ou prétendait qu'à de certaines heures la parole lui manquait tout à coup, le mouvement ensuite, et que l'un et l'autre ne lui étaient rendus qu'après qu'un certain agent, qui l'accompagnait partout, lui avait fait subir on ne sait quelle opération mécanique, chimique ou chirurgicale.

Un tel bruit n'avait rien qui pût beaucoup inquiéter un gendre ; mais on ajoutait que Mademoiselle de la Choupillière était précisément dans le même état ; et que, lors de ces accidents, nul n'était admis dans la maison.

On avait aussi remarqué que les jours de bal, à une heure fixe, le premier valet de chambre ou intendant, le seul qui n'eût pas les manières guindées du reste de la maison, venait éteindre les lumières, et qu'à ce signal le baron et sa fille souhaitaient le bonsoir à la compagnie, et se retiraient, cela avait d'abord été taxé d'impolitesse majeure ; on s'y était ensuite habitué, et maintenant chacun était persuadé que la santé du maître l'exigeait ainsi.

On le croyait donc attaqué de catalepsie, ce qui n'est autre qu'une épilepsie perfectionnée, et l'on voulait que Mademoiselle colombe fût affligée du même mal. Mais M. de Saint-Marcel ne voyait dans ces propos que méchanceté, et n'en croyait pas un mot ; d'ailleurs la fortune était là, et, avec quelques précautions, la catalepsie ne pouvait rien sur elle.

L'amoureux baron, ayant bien préparé sa requête, alla trouver un matin M. de la Choupillière, et il la lui présenta de la manière la plus respectueuse et la plus filiale qu'il pût imaginer. M. le comte lui débita un à un

tous les mots qui ne disent ni oui ni don, et il le renvoya à Mademoiselle de la Choupillière, avec sa phrase accoutumée.

Faisant grâce au lecteur des préliminaires aussi ennuyeux pour lui que pour les amants, nous dirons qu'après avoir été de la fille au père et du père à la fille, M. de Saint-Marcel obtint le consentement qu'il désirait, à l'aide de l'intendant qui paraissait avoir un grand crédit sur l'un et sur l'autre. Convention faite que le mariage aurait lieu dans un mois, on en signa l'engagement mutuel sous la garantie d'une forte somme.

On a depuis longtemps remarqué que, dans les pays où l'on s'épouse, tout le monde sait la nouvelle d'un mariage avant que personne en ait parlé ; c'est ce qui arriva dans la grande ville de B... Et le lendemain c'était la conversation de tous les salons.

La colère des mères et des filles devint terrible, et beaucoup peut-être en seraient mortes, si, peu de jours après la publication des bans, le bruit ne se fût répandu que M. le comte venait de perdre un grand procès qui

diminuait de moitié sa fortune.

Le futur époux courut chez son futur beau-père qui lui confirma la vérité de cette fâcheuse circonstance, et il ajouta : « Mais, il vous reste Mademoiselle de la Choupiillère ; c'est le portrait de feu sa mère, vous ne pouvez manquer d'être parfaitement heureux. »

Cette raison et la certitude que la moitié de la fortune de M. le comte pouvait passer encore pour une fortune tout entière, dissipèrent en partie les soucis du désappointé baron.

Quelques jours après, on dit que le comte se trouvait engagé dans une affaire de bourse, qui lui enlevait l'autre moitié de son avoir. Nouvelle visite de M. de Saint-Marcel, nouvelle confirmation de la part du comte qui, après lui avoir adressé une superbe allocution sur le mépris des richesses, lui répéta : « Mais il vous reste Mademoiselle de la Choupiillère. »

C'était en effet une grande consolation : la future était si jolie ! Et puis les meubles, l'argenterie, les diamants

valaient une si grosse somme ! Mais le lendemain, on prétend que la vaisselle est vendue, et les diamants saisis.

Autre course du gendre, à qui le beau-père répond par la même formule. Or, le contrat était signé, ainsi qu'un dédit considérable ; il n'y avait plus à reculer ; d'ailleurs, il faut le dire, M. de Saint-Marcel était amoureux, et, eût-il été libre, il aurait peut-être hésité à renoncer à son amour.

La noce eut lieu le jour suivant. Malgré les infortunes du comte, une fête avait été préparée ; toute la ville s'y trouva, soit par curiosité, soit par intérêt pour la famille dont on n'était plus jaloux depuis qu'elle n'avait plus rien. La soirée fut assez gaie, et, quoi que fit notre amoureux Léon pour l'empêcher de se prolonger, il était près de minuit quand l'intendant, selon la coutume, vint, en éteignant les lumières, congédier l'assemblée.

M. de Saint-Marcel se retira immédiatement dans l'appartement de sa femme ; il oublia en ce moment tous les coups dont la fortune l'avait frappé : il était possesseur de la plus délicieuse des créatures, et un air d'abandon et

de langueur qu'il ne lui avait pas encore remarqué la rendait plus séduisante que jamais. Elle était sur un canapé, il s'assit près d'elle ; il lui enleva la gaze légère qui couvrait ses épaules, et ces formes si pures apparurent à ses yeux enchantés ; alors son amour éclata en expressions brûlantes. Elle y répondit par un soupir, et elle prononçait : « Je vous... » Quand minuit sonna.

Elle s'arrêta. Léon crut que l'émotion seule en était cause ; et, plus épris encore, il répéta ses protestations.

À cela la jeune épouse ne répliquait rien. Une boucle de ses blonds cheveux vient effleurer la joue de l'amoureux mari. Il veut toucher ces cheveux charmants, il demande à les presser sur ses lèvres ; elle se tait, c'est un consentement ; il approche, mais au premier effort la boucle se sépare du front.

Étonné, il en saisit une autre, même effet. Eh Quoi ! L'intéressante colombe aurait-elle une perruque ? Il l'interroge, elle reste muette ; il lui prend la main, cette main ne répond pas à la sienne. Il l'agite, ô surprise ! Le bras se détache, l'époux fait un geste de terreur, et ce

mouvement en agitant le canapé fait pencher la tête ; il veut la soutenir, elle roule sur le plancher.

Saisi d'horreur, il croit qu'une vision funeste a troublé sa raison. Il court à la chambre du père, il était encore levé ; il l'accable de questions, nulle réponse ; il en vient aux reproches, même silence, dans sa colère il lui porte un coup, il éprouve une douleur aiguë ; il redouble, le sang jaillit de sa main.

Il retourne vers sa femme ; pensant encore qu'il s'abuse, il saisit ce corps inanimé qui cède à ses efforts, et se sépare en mille pièces. À l'instant il voit le parquet couvert de rouages, de vis, de clous, de ressorts qui s'entrechoquent et roulent avec un bruit argentin, et il ne reste entre ses bras qu'une robe et un bâton de poupée.

Il veut s'échapper de cette maison infernale ; dans l'antichambre il voit les laquais debout, rangés contre le mur, comme les mannequins après une représentation d'opéra. Il les appelle par leur nom, il leur donne ordre d'aller préparer une voiture, pas un ne bouge ; il se précipite dans la cour, elle est silencieuse ; il court à

l'écurie, il reconnaît le cocher, les chevaux, les chiens ; raidés et immobiles, tous semblent privés de la vie.

Hors de lui, ne sachant plus ce qu'il fait, il erre à l'aventure. Enfin il se trouve devant son hôtel où il entre harassé, et à demi-vêtu, ses gens s'étonnent et se demandent par quel accident M. le baron se promène la première nuit de ses noces. En proie au délire de la fièvre, il se jette sur son lit ; et, prêt à croire à la magie, aux ombres et aux revenants, il ne peut fermer l'œil.

Quand le jour parut, résolu d'éclaircir ses doutes à tout prix, il s'arme, il monte à cheval, et, suivi de son valet de chambre, il se rend au château.

En entrant dans la cour il entend un grand bruit de marteau ; dans le vestibule il voit beaucoup d'ouvriers et de caisses, les unes fermées, les autres prêtes à l'être. Cherchant des yeux le martre de la maison, il arrive dans la chambre nuptiale où il trouve l'intendant qui ramassait les morceaux de la baronne, et qui, en le voyant entrer, lui présenta un mémoire signé Roberson, mécanicien, et s'élevant à 10,545 francs 25 centimes, pour frais de

réparations à faire à ses deux meilleurs automates.



# Le château de Crèvecœur

Cette ferme, où vous voyez quelques débris de gros murs entourés d'une grenouillère, reste d'anciens fossés, était un château fortifié situé dans les Ardennes, non loin de Réthel ; on le nommait Crèvecœur. En l'an de grâce 1592, son propriétaire, bon gentilhomme campagnard, était en même temps receveur des aides, tailles et taillons, selon l'usage de la pauvre noblesse du pays. C'était un rude vieillard, qui dans sa jeunesse avait donné de durs horions et coups d'estoc ; maintenant il était père d'une nombreuse famille, et vivait paisiblement en la compagnie de sa femme Marguerite Simonneti.

Seigneur et receveur, il n'était point haï des paysans, car on le disait humain et charitable ; mais son vieux château était grandement redouté. Et si le seigneur-receveur eût attendu qu'on fût venu chez lui acquitter la taille, personne ne l'eût fait. Aussi avait-il établi un petit parloir au delà des fossés, où chacun payait bravement.

Dès que l'argent était au logis, on n'avait pas à craindre que rôdeur ou bandoulier vissent l'y chercher. Nul n'ignorait que quinze ans auparavant, la surveillance de Noël, dix malandrins, avisés par un espion qu'une grosse somme se trouvait au coffre, étaient arrivés à la brune au grand galop et leurs chevaux aussi, et avaient pénétré dans la cour, qui était ouverte comme de coutume. En vain un jeune garçon leur avait crié : « Allez arrière ! » ils n'en avaient tenu compte. Pendant ce temps tous les vassaux étaient en émoi. Beaucoup avaient dit : « Courons à l'aide du seigneur-receveur ; car, s'il est pillé de son or et de son argent, il faudra payer derechef. » Mais En songeant que les dix étaient couverts de casques et cuirasses en bon fer, et éperonnés de dagues et mousquets, pas un n'avait osé bouger.

Le matin suivant, à l'heure ordinaire, le châtelain était parti sur sa haquenée, suivi de son argentier et commis, portant deux lourdes sacoches, et le soir il revint comme d'habitude avec le reçu du financier du roi.

Durant tout le jour, les paysans n'avaient cessé de

regarder l'huis, pensant voir sortir les dix cavaliers et leurs montures, mais ils ne virent rien.

Vainement les attendirent-ils le lendemain, le surlendemain et jours suivants ; jamais plus on ne les revit, et pas un ne sut ce qu'ils étaient devenus. Or les enfants du châtelain étaient alors petits, petits, et dame Marguerite n'avait pas plus de force qu'une poule, et ses quatre serviteurs, tous vieux et chétifs, tremblaient le jour durant dans ledit château, attestant qu'il s'y passait d'étranges choses.

Ce n'est ici ni nulle part le lieu de les raconter au long ; aussi n'en dirai-je qu'un ou deux mots, à la seule fin de faire voir comment on devisait jadis dans les offices et cuisines, et comment peut-être on y devise encore ; car c'est là que j'ai entendu, pour la première fois, il y a bientôt quarante ans, toute cette histoire de ma vieille bonne Françoise, à qui le récit en était parvenu directement de nourrice en nourrice, de par delà huit générations, rien ne se perpétuant mieux que les sottises.

Pour en revenir au château, tel qu'il avait été selon les

dires communs et familiers : après détail et inventaire de toutes les cours, salles, vestibules et tourelles, sans oublier la pierre aux armoiries d'azur, à trois étoiles d'or, et au croissant d'argent avec ses deux turcs pour supports, la vieille ajoutait que quand la Lune donnait sur les fossés, et que les grenouilles chantaient en chœur, ainsi que les poules d'eau et oisillons de roseaux, tout à coup grenouilles, oisillons et poules d'eau s'interrompaient et restaient silencieux. Alors, si quelqu'un avait courage et allait au bord, il voyait sur l'eau une tête pourpre de sang, roulant des yeux brillants comme escarboucle, et dont les dents grinçaient et craquaient à mourir ; c'était le seul bruit qui se pouvait entendre au dire de tous ; le vent même n'osait souffler. Dès que la tête avait paru, suivaient des lopins de chair vivante, lesquels se ruiaient sur la tête qui bondissait en merveilleuse agitation comme un ballon sur la prairie, et aucuns ajoutaient qu'elle criait, jurait et maugréait ; et subitement un bras garni de fer et tenant un glaive se montrait, frappant à droite, à gauche, comme pour faire chair à pâté ; ensuite l'eau devenait rouge, et tout disparaissait. Puis les

grenouilles et oisillons recommençaient à piper et gazouiller.

Du, jour, les plus jeunes eufants du receveur ayant eu, on ne sait où, lignes et hameçons, se mirent à pêcher dans les fossés, et ils y firent une curieuse pêche. Dans leur joie naïve, en voyant tant de choses à eux inconnues, ils allèrent quérir la dame Marguerite qui, à cette vue, tomba soudainement en pâmoison, toutes les femmes s'enfuirent en piaulant chez le chapelain, lequel accourut avec un cierge pascal et force eau bénite ; et à l'oraison tout ressauta dans le fossé.

Le châtelain à son retour, en apprenant ce qu'avaient fait les enfants, entra dans une furieuse colère, et de son gant de buffle, ici je tremblais de tous mes membres, il leur donna une vigoureuse correction. Puis il s'enquit des gens qui leur avaient fourni les lignes et hameçons ; mais il n'y eut aucun moyen de les reconnaître ni découvrir ; personne ne les avait vus ; seulement les enfants dirent qu'ils avaient tous des mains sans chair et de simples trous pour yeux. Le châtelain chassa les femmes et

nourrices qui avaient laissé ces Innocents errer à l'aventure, et fit rebénir immédiatement la croix qui était sur la porte, ainsi que les armoiries.

On crut remarquer que tout ce jour il fut profondément pensif et soucieux. Il ne put ni boire ni manger ses sourcils restèrent constamment rapprochés l'un de l'autre ; ce qui rappela à tous qu'il avait, comme ses pères, un front de bélier.

Or, si le receveur et tous les siens avaient le front ainsi fait, ce n'était pas sans cause ; et cette cause, je vais la narrer.

La tradition disait qu'un de ses ancêtres, car sa race était fort vieille, revenant à minuit de pèlerinage, suivi d'un sien page et d'un écuyer, se trouvait égaré de son chemin, quand il aperçut devant lui un grand luminaire vers lequel il envoya le page pour savoir si c'était castel ou moustier où l'on pût recevoir l'hospitalité.

Après quelque temps, celui-ci accourut penaud et taciturne ; aux questions du chevalier, il répondit qu'il y

avait là ce qu'il ne pouvait dire, mais que ce n'était pas lieu où chrétien devait s'arrêter.

Le chevalier n'en tint compte et y manda l'écuyer qui bientôt revint à pied, bien frotté et meurtri, et si effarouché qu'il ne savait que geindre.

Quand il eut repris ses sens, il jura qu'ils étaient sur la terre des païens et nécromants, car il avait vu un cercle de vieilles femmes ayant toutes à la main une lampe allumée ; qu'au milieu d'elles était un grand bélier qui se mirait et se pavanait ; que, s'étant approché pour en savoir plus, le bélier s'était furieusement élancé, d'un coup de tête avait renversé son cheval et l'avait foulé cruellement de ses pieds fourchus, d'où s'étant dégagé à grand'peine, il était revenu, laissant mort le destrier.

Le chevalier, moult irrité de la perte de son bon coursier, commença à traiter l'écuyer de couard et malotru. « Adonc, beau sire, vous vous laissez rouler par un bélier. L'espèce en est certes belle et grande en ce pays, et, dans cette circonstance, je ne sais si vous avez mieux mérité une corde que des éperons. Or sus, il me

faut mon cheval mort ou vif. Retournez à lui, et avec vous ce petit homme, mon neveu, qui doit apprendre autre chose qu'à braire et trembloter, et ne revenez sans la beste et la selle. »

Ni le page ni l'écuyer ne bougeaient ; mais le maître leva sa lance dont ils eurent plus peur encore que du bélier et des vieilles, et ils se mirent en marche.

Le chevalier attendit un bon instant ; personne ne paraissait. Alors, dans son impatience, il fut droit à la lumière ; il vit les antiques femmes, et au milieu d'elles le bélier qui tenait sous son derrière l'écuyer et le page, et qui s'ébaudissait ainsi aux salutations de son cercle sabbatique.

En voyant son propre neveu, le fils de sa sœur, à l'égout d'une bête immonde, le chevalier mugit de mal humeur, comme un taureau piqué par la couleuvre, la lance an poing, il courut au bélier infernal et lui darda le fer au milieu du poitrail, qu'il traversa comme il eût fait d'un fromage nouveau ou d'une vessie pleine d'air. Or il advint que, ne rencontrant point d'appui et emporté par

son élan, le bon chevalier alla taper le front sur celui du géant bélier qui était si dur, que son casque en fut aplati ainsi qu'un angelot. Du choc, il tomba à la renverse, et la bête l'ayant saisi, le mit au même lieu que l'écuyer et le page, et continua ainsi à recevoir les adorations de ses ribaudes amantes.

Au premier son de la cloche matinale, tout disparut, et le chevalier se trouva entre son page et son écuyer, tous trois si souillés et empuantis qu'on ne les eût touchés avec pince, car le grand bélier ne s'épargnait aucune incongruité.

On peut juger si le sire était courroucé ; aussitôt qu'il put remuer, il se dressa sur son séant, défiant à haute voix et paroles fières le bélier et les vieilles femmes, appelant l'un félon et pourcel, et les autres truandes et vachères ; offrant de combattre à pied, à cheval, à l'épée et à la lance quiconque dirait qu'il avait été ainsi vilainé et empesté autrement que par sorcellerie et art diabolique. Mais il eut beau crier, personne ne parut ; il entendit seulement ricaner dans l'air comme par mépris ; il alla relever

l'écuyer et le page tout férus et à moitié trépassés de frayeur et mal senteur, et ayant rejoint les chevaux qui paissaient tranquillement, hors celui qui était mort, il regagna son logis, non sans avoir eu soin de se bien laver et purifier à la fontaine. C'est alors qu'il s'aperçut que le choc avec le bélier salaud lui avait fait venir une bosse apparente au dessus de chaque œil ; il n'en jura que pis, et, en arrivant chez lui, il se fit mettre une compresse d'eau et de sel.

Quand son ire fut amortie, il réfléchit que cette aventure n'honorerait pas grandement sa mémoire, et qu'il était plus probable qu'elle ferait rire les vivants et futurs ; il manda donc le page son neveu, et l'écuyer son serviteur, et leur enjoignit au nom de la Sainte-Trinité de n'en parler à âme qui vive ; mais déjà tous deux avaient jase, et bientôt le récit en fut connu d'un chacun ; toutefois beaucoup n'y croyaient.

Or ne voilà-t-il pas que les bosses du front du chevalier ne s'effaçaient pas ; en vain il y appliquait emplâtre, opiat et huile bénite, rien n'y faisait ; dix mois

après, il y paraissait encore comme au premier jour, et la châtelaine étant accouchée d'un fils, il arriva au monde avec les deux marques au front. L'année d'après, il en vint un second ainsi bosselé, puis encore un troisième ; alors personne ne douta plus de la réalité du nocturne bélier au front dur, et de ses impuretés.

Comme au total les enfants n'étaient pas plus laids que d'autres, le châtelain, qui à telle reconnaissance l'avait qu'ils étaient siens, s'en consola, et depuis s'en consolèrent aussi tous ses descendants qui eurent le même signe et ne s'en portèrent pas plus mal.

Ainsi le fait me fut conté ; était-ce vérité ou non ? je ne le sais et ne m'en inquiète ; mais il fallait le dire pour ceux qui aiment les contes, et c'est aussi pour cela que nous dirons comment le château s'appelait Crève-cœur et fut un lieu redouté de chacun.

Il n'était d'ailleurs ni beau ni commode, mais bien plutôt fort vieux, laid, et de maussade aspect ; car, disait-on, il venait d'un qui en 1198 avait juré la croisade avec Thibault, comte de Champagne.

Comment ce seigneur croisé se nommait de son nom à son départ et quand il alla faire serment sur les saints évangiles dans l'église de Troyes avec beaucoup d'autres, on ne le dit pas ; mais à son retour il avait belles armoiries au croissant dont nous avons parlé et deux esclaves maroquins pour les porter. Ses compagnons l'appelaient le bouchier, comme ayant fait un fier carnage d'ennemis, et il était grandement craint de tous.

Bientôt il commença à faire rajuster et bastionner le vieux manoir de son père en bonnes et fortes pierres et solivaux, et à y loger ample provision de blé en sacs, vin en futailles et victuailles de toute sorte. Où avait-il eu de l'argent pour cela faire ? Dieu le sait. Peut-être le fil-il sans, et à force de bastonnades distribuées aux manants, rustiques et autres pauvres créatures ; car bastonnade vaut de la monnaie en tout pays. Le fait est qu'il fit creuser citernes et fossés, construire tours et meurtrières. Cela fini, il enrôla quelques douzaines de compagnons pour cultiver ses champs, disait-il, et ne pas fatiguer ses chers amis les paysans ; mais les terres du seigneur auraient pu être labourées par un manchot et deux ânon ;

lorsqu'on allumait la lampe du beffroi tout le domaine s'en trouvait éclairé.

À la grande admiration de chacun, les agriculteurs qu'il avait appelés portaient pour faucille, hoyau et bêche, des glaives, braquemarts et lames de damas, et leurs bêtes de somme étaient de légères juments d'Arabie, qui ne hennissent point. On demanda au châtelain ce qu'il en voulait faire ; il dit qu'il avait le dessein de s'exercer du négoce pour l'avantage du pays.

En effet les compagnons étaient arrivés la veille de Pâques, et le trafic commença dès la seconde fête. Il alla si rondement que nul ne pouvait passer sur le terrain du seigneur croisé et bien loin par delà, avec l'assurance de conserver, je ne dis pas sa bourse, mais même ses chausses, vu que tout était bon pour ces grands commerçants de nippes et de peaux humaines.

Bien des années se passèrent, et, à la barbe des juges et sergents, ledit boucher, le nom lui en était resté, fit pis que mal dans la contrée. On voyait aux arbres plus de gens pendus que de lièvres au croc ; aussi du plus loin

qu'un voyageur apercevait le castel, il sentait son cœur battre de male peur, croyant toujours avoir le maître sur les talons ; de là le nom de Crève-cœur donné à cette demeure.

Comment ce seigneur bandit n'avait-il point encore été puni de dieu ou des hommes ? On ne le devine trop, puisqu'il n'épargnait dans sa grande cupidité et luxure ni gentilhomme ni prêtre ni clerc ni nonnain. Partout s'élevaient contre lui doléances et plaintes ; mais quand par suite de ces générales lamentations il se voyait serré par les gens de justice, il partait subitement et allait trouver, les uns disaient un puissant seigneur, les autres le roi lui-même, ou, suivant le plus grand nombre, un vénérable abbé qui comme lui avait été en Terre-Sainte. Sans doute il avait rendu à tous quelque éminent service, car toujours il revenait blanc comme neige, le gousset bien garni, et se riant des pleurards, trop heureux s'il ne les envoyait en paradis.

Dans sa diabolique furie, il avait pourtant soin de ne pas trop occire et tondre ses proches voisins, notamment

le petit peuple, gens de glèbe et basse classe. Étaient-ils menacés, il les soutenait à tort ou raison envers et contre tous, et de leur laissait manquer de pain. Quant aux étrangers mendiants, douleurs, criards et autres sangsues des laboureurs, il ne les pouvait souffrir, et autant il en arrivait, autant il en faisait noyer, comme chiens galeux. De cette façon il avait délivré le sol des vagabonds, espions, incendiaires, et il ne s'y trouvait plus d'autres voleurs que lui et sa bande.

Ce qu'il faisait dans son château, on ne croit pas que ce fut œuvre pie. S'il y ramenait des prisonniers, quand on les revoyait c'était la corde au cou pour la vente à rançon, ou par pièces et cadavres pour fumer ses terres et nourrir les brochets de ses fossés.

Cependant il n'était ni païen ni hérétique, et il lui vint à l'esprit de fonder une sainte communauté pour prier dieu en sa commémoration. Il fit donc crier à son de trompe que six bons frères chartreux de sainte vie et mœurs eussent à se présenter, parce qu'il les voulait doter et loger. Mais pas un ne fut assez osé pour se mettre entre

telles griffes.

Il n'entendit pas pour cela se faire faute de moines, et huit jours durant, chevauchant avec ses archers, il fut droit à la grande chartreuse. La dague au poing il fit comparaître tous les frères ; il choisit ceux qui à son idée étaient les plus dispos et vaillants pour l'oraison, et, les chassant devant lui à grands coups de gaule comme pourceaux en foire, il les conduisit jusqu'à son pays, où les ayant engagés dans un local qu'il avait édifié à cette fin, il leur enjoignit de chanter et prier pour lui, leur promettant s'ils y manquaient de leur ouvrir à tous le ventre.

Prièrent-ils ? La vieille nourrice n'en savait rien ; mais elle ajoutait qu'une nuit un choc d'armes se fit entendre avec beaucoup de jurements et blasphèmes. Comme tels étaient le langage et la coutume du lieu, les paysans ne tremblèrent guère plus qu'à l'ordinaire ; après, suivit un profond silence.

Le lendemain aucun des hommes d'armes ne vint folâtrer et se hargner devant la chapelle avec les fillettes

ainsi qu'ils faisaient d'habitude. Le seigneur lui-même ne se montra point.

Quelqu'un s'étant aventuré tout près des murs et entrée, il n'ouït nulle parole de vivants. Maîtres, serviteurs, moines, dames et suivantes tous semblaient fondus ou endormis.

On pensa que c'était quelque nouvelle industrie du patron et un piège tendu aux âmes. Au réveil tout était fermé et barricadé, mais sans un être pour garder les clôtures ; cependant telle était la terreur qu'inspirait le lieu, que personne ne s'enhardit pendant trente ans entiers à dépasser la fermeture, tant on doutait de s'y prendre en quelque engin et trébuchet ; et bientôt les ronces et broussailles s'amoncelèrent en verdure et naturelle défense.

Trente années s'étaient écoulées, lorsqu'un matin les portes du château se trouvèrent ouvertes, et on en vit sortir un homme brun, suivi d'un jeune garçon gracieux et joli à merveille. Les vieillards reconnurent dans l'homme brun les traits de l'ancien seigneur, et dans le damoisel

tous les traits de l'homme brun. Une troupe de puissants varlets ou escuyers noirs et laineux les accompagnaient : ils eurent lestement dégagé les avenues des ronces et épines, et furent aussitôt établis au logis comme en leur propre nid. Chacun se prit à dire que l'homme brun était le fils du seigneur ; mais, à son faire, on aurait pu croire que c'était le seigneur lui-même, tant il semblait un démon incarné.

D'où venait-il ? Où avait-il été ? Comment était-il là ? Les bonnes gens soutinrent qu'il n'en avait jamais bougé, et que le vieux seigneur était toujours dans les souterrains avec ses archers, femmes, enfants, moines et destriers ; pour preuve, qu'en posant l'oreille sur la terre, on entendait hennissement de chevaux, cris d'hommes, vagissements de nourrissons, chants de frères, sanglots de tortures et massacres. Beaucoup pensaient donc qu'au premier jour on les reverrait tous ensemble ; mais il en advint autrement, nul ne parut, et brièvement le nouveau seigneur mourut de piteuse mort en un bois, où il fut trouvé une dague dans le cœur.

Il ne resta plus au château que le jeune garçonnet orphelin avec les écuyers laineux. L'idée vulgaire que l'aïeul était encore existant et furibond comme devant le protégé, et, quoiqu'on eût de grandes vengeances à exercer sur sa race, nul ne lui fit dommage.

Un charitable clerc du voisinage, dans la peur que les noirs laquais qui parlaient un langage païen et bestial ne le corrompissent et gâtassent, l'instruisit au service de dieu. Il devint donc moins cruel et farouche que ses pères ; il fut vaillant soldat. À lui arriva l'aventure du béliet ; et de cette époque, ainsi que nous venons de le narrer, cette race fut bosselée au front comme étaient, dit-on, nos pères Gaulois.

Les suivants châtelains de mâle en mâle vécurent en bons gentilshommes et chevaliers, selon la mode du temps, c'est-à-dire qu'ils vexèrent et pillèrent les pauvres gens le plus qu'ils purent, ainsi qu'ils en tenaient le droit légitime de leur ancêtre le croisé de glorieuse mémoire, qui l'avait acquis de son épée. Ils furent fidèles à dieu et au roi, sauf qu'ils se révoltèrent deux ou trois fois par

siècle, selon qu'il y avait profit à faire, et honneur à gagner.

Ceci alla bien et paisiblement jusqu'à l'an 1400. Tous moururent chrétiennement dans leur lit, ou occis à la guerre, à l'exception d'un qui fut pendu par les rustres vassaux ; ce dont il ne trépassa pas immédiatement par la grâce de son patron en qui il avait une dévotion vive.

C'était un chrétien fort économe et rangé, quoiqu'un peu enclin aux dames ; pourquoi il était grandement estimé du bon roi Charles qui était aussi un homme d'ordre et un joyeux compagnon.

Le châtelain, dans l'intérêt de ses héritiers, avait toujours mieux aimé prendre que payer ; mais la gent corvéable et taillable d'alors n'était déjà plus si douce et si patiente qu'au bon vieux temps ; de sorte qu'un qui était bourrelier, ayant récolté du chanvre, s'avisa de faire une belle et forte corde ; il la montra à un sien compère, en lui disant que c'était un hausse-col qu'il destinait au seigneur, au premier tort et cruauté qu'il en recevrait.

Cela tarda peu. Le châtelain ayant vu de bons licous appendus chez ledit bourrelier, imagina qu'ils seraient commodes à ses bêtes, et il les envoya emprunter. Le bourrelier, qui savait qu'il ne les aurait jamais revus, dit qu'il ne les pouvait donner, offrant de les vendre à juste prix ; l'envoyé se gaussa de lui et les voulut ravir. Le propriétaire ne les voulut quitter. Grande fut la querelle et rudes furent les coups, car le bourrelier était un vigoureux manant ; le laquais rapinier s'en fut donc sans les licous et avec l'œil noir.

Quand le châtelain le vit en cet état, il se sentit en grande impatience contre le bourrelier, puis contre le varlet, pour s'être laissé battre ; dans son humeur il lui meurtrit l'autre œil, et, marchant droit au logis du vilain, il fut décrocher de sa main les licols. Le bourrelier tenta de les ressaisir ; mais d'un poing athlétique le châtelain l'envoya rouler sur un tas de peaux de vache, et emporta la marchandise en appelant le propriétaire voleur et malavisé.

Le rustre, se relevant le cœur gros, alla voir si sa

grande corde était en bon état ; il la graissa bien, y fit un nœud coulant, et puis, lui et son compère, furent pendant la nuit caqueter et dorloter avec leurs parents et amis, qui déjà disaient que, s'ils étaient de pauvres gens, dieu ne les avait pas faits pour être battus et dépouillés.

Ayant remémoré à chacun ce qu'il avait souffert de cette race de boucher, il conduisit la bande chez lui, versa rasade de son vin à tous, et leur montra la corde bien suiffée et propre à sa besogne, promettant que s'ils voulaient venir sous le chêne du bourg, ils y verraient une nouvelle danse. Or, ladite danse était d'accrocher le seigneur quand il sortirait pour aller à la messe paroissiale ; car ce gentilhomme, comme tous les siens, était merveilleusement dévot et régulier.

Fut fait ainsi qu'il était dit : les paysans se ruèrent dessus, et, sans lui laisser le temps de crier merci, ils lui passèrent le cordon au cou, et hissèrent.

L'œuvre de chanvre était vraiment bonne et solide, mais la branche était trop frêle et mesquine ; aussi à la première tirée, elle cassa comme une vieille allumette, et

le seigneur se trouva sur ses pieds, plus rouge de colère que de pendaison. S'élançant sur une hache de bûcheron, il en frappa le front du bourrelier, qui s'ouvrit comme une noix sèche ; et puis, se frayant un passage au milieu de la foule abêtie, il courut à son château, dont il fit prestement fermer la porte.

Mais les paysans, revenus de leur surprise, retournèrent à leur vouloir carnassier ; ils allèrent tous ensemble faire le siège du seigneurial manoir, et, pour en finir plus tôt, ils mirent le feu aux granges.

Le châtelain, enfumé comme un blaireau, vit qu'il n'y avait de salut que dans une prompte fuite. Au moyen d'un passage à lui connu, il se trouva avec sa famille dans la campagne, et il se dirigea en hâte vers Réthel. Les domestiques qui étaient restés ouvrirent à tous les portes : la foule entra, le château fut pillé et à moitié brûlé.

Un grand procès s'ensuivit entre les vassaux et le châtelain, et il durait encore quand ce dernier trépassa des suites de son accident de chanvre dont il lui était resté un fort mal de gorge.

Son fils, qu'on appelait jehan, ne pouvant, faute d'argent, continuer le procès, resta bourgeois de Réthel, dans une maison à lui appartenant et sise au faubourg. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il fut aussi escuyer de Marguerite de Bavière, et qu'il remboursa, ou selon d'autres, fut remboursé en septembre 1406 d'une somme de 8 sols prêtée aux habitants de Réthel, ce qui ne lui suffit pas pour réparer le château de son père.

Guy son héritier n' y songea guère plus que son petit-fils colin ; mais son arrière-petit-fils Guyot, on voit que les noms champêtres étaient alors à la mode, ayant en 1533 rendu foi et hommage, ainsi que l'assurent le Père Lelong et un beau manuscrit n° 34 266 de la bibliothèque du Roi, à Henry de Foix, seigneur de Lautrec, et comte de Réthelois, pour certain bout de fief dont lui Guyot était seigneur, il lui demanda protection contre la justice, et obtint ainsi que les débris du château paternel lui seraient rendus.

Il le rajusta de son mieux, non entier, mais comme il put, et, ayant donné ses autres biens à Jacques, son fils

aîné, il laissa cette bicoque de château à son second fils que l'on nommait Jean, le même dont nous avons parlé au début de cette véridique histoire, et qui, après avoir bravement guerroyé, était devenu receveur des aides et tailles.

Nous l'avons quitté au moment où il venait de fouetter ses enfants selon l'usage des temps antiques. Cette journée fut sombre pour lui, et la nuit le fut aussi comme nous allons voir.

Il était minuit, tout le monde reposait au château, le receveur-châtelain seul veillait : il était agenouillé dans un oratoire, et priaît dévotement. À ses pieds étaient son épée et une grosse clef ; il prit l'une et l'autre, et se signant, il approcha d'une porte fort massive, et qui ressemblait assez à celle d'un cachot. On voyait que depuis nombre d'années nul n'était passé par là, car ce ne fut qu'à grand'peine qu'il put en faire mouvoir le verrou. Cela fini, il regarda son épée et une dague qu'il avait à la ceinture, à côté d'un crucifix, et se signant encore, il ouvrit la porte dont s'échappa une grande clarté ; et l'on

entendit qu'il la refermait.

Le lendemain il fut trouvé évanoui dans la chapelle ; il n'avait à son côté ni le crucifix ni le poignard, et sa bonne épée était fortement émoussée ; quand il revint à lui, il dit qu'en priant il s'était affolé. Dame Marguerite ni personne ne crut à son dire, ni qu'il fut resté à prier ; on se souvint que, nombre d'années avant, la même chose était advenue, et que la veille on avait entendu frapper trois coups à la porte. On ignorait d'ailleurs ce que pouvaient contenir les anciens souterrains, car nul n'y avait pénétré ; et le châtelain en avait fait clore soigneusement chaque issue, sauf l'entrée dont nous venons de parler, et dont personne que lui n'approchait.

Tout ceci était-il conte ou raison ? Je n'en dirai rien ; je ne l'ai point vu ; ce que je sais, c'est qu'ainsi me l'ont rapporté les anciens du pays, et surtout les antiques servantes qui me montraient en preuve le portrait de dame Marguerite fort vieille et laide, et dont j'avais si peur que je faisais un grand détour afin de ne point passer dans le lieu où il était.

Quant au châtelain, le vrai est qu'il vivait receveur et bon chrétien, et que le roi Henri IV étant venu à Réthel qui s'était démis du parti de la ligue, ledit gentilhomme fut chargé avec son frère Jacques de lui en remettre les clefs, ce qui lui valut un grand merci et ensuite une visite à son château que le roi trouva être une noire et disgracieuse mesure, comme lui s'y trouvait bien, c' était le point utile ; il continua donc à y percevoir les aides et tailles.

Il avait eu deux femmes, la première était dit-on morte de peur, la seconde n'étant pas beaucoup plus rassurée, n'aurait voulu pour rien au monde coucher hors de l'appartement de son époux ; il en advint qu'un enfant arriva tous les ans, et le bon châtelain, tant de la première que de la seconde, en avait neuf.

Quoiqu'il fût seigneur de Crèvecœur et autres lieux, lesdits fiefs lui eussent à peine fourni du pain sec pour tant d'estomacs, si la recette n'y eût pourvu ; et, au milieu de tant de pauvre noblesse, il était encore un des mieux remplumés. Il faut dire qu'à cette époque les

gentilshommes étaient plus communs en champagne que les choux au potager, car depuis l'année 841 où tous les nobles avaient été tués en une bataille, le ventre y anoblissait, comme nous l'apprend messire Gilles-André de Laroque, dans son beau traité sur la noblesse. En outre le droit d'aînesse n'y existant pas, une perche de terre donnait son nom à trois seigneurs ; aussi y vit-on par suite les chevaliers maltotiers de la gabelle, et les écuyers soufflant les bouteilles, ce qui, entre nous soit dit, valait autant que de voler comme faisaient leurs pères, ou mendier comme ont fait leurs fils ; mais alors encore la plupart préféraient mourir de faim.

Au trépas du receveur, advenu l'an de grâce 1598, son fils Philippe, qui était l'aîné, demeura par disposition testamentaire propriétaire du château ; le reste des biens et économies fut partagé entre ses frères et sœurs, qui ne se trouvèrent pas de riches capitalistes, ainsi qu'il est à croire, et vécutrent comme ils purent, ce dont nous ne nous occuperons pas. Nous ajouterons seulement qu'ils multiplièrent si fort, au dire des chroniques du temps, qu'au décès de Dame Marguerite, qui vécut fort vieille,

ils étaient cent quinze enfants, gendres ou brus, présents à la messe mortuaire : d'où il arriva que ladite famille ne fut plus nommée en Réthelois que la grande race.

Philippe devenu châtelain aurait pu de même que feu le receveur faire certaine figure, s'il eût conservé la recette des aides et tailles ; mais le cousin des comtes de Porcien obtint la préférence, et Philippe se trouva réduit à ses seules seigneuries. Aussi la maison du brave homme ne ressemblait en rien à la terre promise, et l'abondance était loin d'y régner. Pourtant à l'aide de sa digne femme Jeanne Raulin, qui, dès son enfance, avait été accoutumée au jeûne chez son honorable père Rémi Raulin, sieur de Lucquy, très haut et très puissant seigneur, mort en Terre-sainte, à l'hospital, il atteignait le bout de l'an sans faire de dettes. Il est vrai qu'on ne mangeait de viande au château, que lorsqu'un paysan avait tué un porc où une vache, et qu'il avait l'attention d'en envoyer un morceau au maître ; mais les progrès de la philosophie et de l'indépendance rendaient de jour en jour ces offrandes plus rares, et les trois quarts de la semaine ou vivait, au manoir féodal, des carottes du jardin, ou de la venaison que le fermier se

procurait par lacets ou autrement sur les terres des voisins, celles du châtelain ne nourrissant depuis longtemps en bêtes fauves que des taupes et des mulots.

La lignée du vivant seigneur de Crèvecœur était donc devenue belle et nombreuse. Il n'y fit pas grande attention tant que les enfants furent petits ; mais plus ils grandissaient, plus ils mangeaient, et toute l'économie de la châtelaine pouvait à peine y pourvoir. Au temps présent on aurait fait apprendre un métier à tous ces galopins ; l'un eût été laboureur, l'autre tisserand, ou menuisier ; les filles auraient épousé de bons bourgeois qui les auraient fait vivre ; mais à cette époque pareille idée ne pouvait entrer dans une tête armoriée, et la dame de Crèvecœur quelque raisonnable qu'elle fût aurait préféré voir ses enfants morts, à les savoir manouvriers ou gens de boutique.

Messire Philippe, bonhomme d'ailleurs, et qui n'avait aucune des inclinations pillardes de ses confrères, sentait comme eux un souverain mépris pour les vilains de quelque nature qu'ils fussent ; les marchands étaient

surtout l'objet de son antipathie particulière, peut-être parce qu'on avait dit que sa femme en sortait. Entre un usurier et un banquier ou commerçant, il n'avait jamais su établir de différence ; il les croyait tous plus ou moins entachés de judaïsme. Le négoce et la synagogue lui paraissant une seule et même chose, le plus bel acte de notre seigneur était selon lui de les avoir chassés du temple. Aussi n'imaginait-il pas qu'un marchand eût jamais pu faire son salut, et il les voyait tous damnés ni plus ni moins que feu Judas Iscariote, sans même en excepter le chancelier de bourgogne Nicolas Raulin, l'un des ancêtres de sa femme, parce qu'avant d'être le favori de Charles-le-téméraire il avait été son fournisseur d'épices.

Le châtelain aurait donc voulu faire de ses enfants des capitaines ou gens du roi ; mais il manquait d'argent pour leur acheter des hommes ou des charges. La mère aurait préféré les voir s'arrondir en gros chanoines qui, après avoir bien dormi la moitié de leur vie, eussent pu en récompense devenir évêques et être appelés monseigneur.. Mais pour être évêque, il faut entrer au

séminaire, et alors comme aujourd'hui on n'y entrait pas *gratis*.

Bref tout s'arrangea au mieux ; d'un commun accord personne ne fit rien, et chacun jeûna le plus noblement possible par respect pour l'usage et sa qualité.

L'aîné des enfants s'appelait Innocent, nom qui aujourd'hui, temps de malignité et de corruption, serait synonyme de niais et d'imbécile, et qui alors n'était que gentil et virginal. C'était un garçon de belle taille et de vaste estomac, qui aurait eu bonne mine s'il avait mangé son soûl. Cela lui était rarement arrivé, car le châtelain s'était fait un devoir de n'accepter pour lui et les siens aucune invitation qu'il n'eût pu rendre, et le jeune homme, sur le témoignage de la cuisine paternelle, pensait qu'il en était à peu près de même partout.

Un jour ayant été à Réthel réclamer d'un certain peigneur de laine une petite rente qui était due à sa famille, il le trouva prêt à commencer son repas auquel il fut gracieusement invité. C'était un jour ouvrable, néanmoins la chère était d'apparence et de fumet

délicieux. Malgré la défense de son père, le gentilhomme ne put résister à une si belle offre et senteur ; il accepta de grand appétit et opéra de même.

Déjà il était bravement repu lorsqu'il vit arriver un second service, « par saint Nicolas de Réthel, compère, c'est donc aujourd'hui noce chez vous. — Non maître, dit le peigneur, tel est mon ordinaire, au temps où l'on peut manger chair s'entend. — Comment ! Votre ordinaire ? Chez le châtelain, mon seigneur et père, nous n'en voyons pas autant à Pâques ; est-ce donc dans les balles de laine que vous rencontrez si riche poularde et grasses saucisses ? — En vérité cela est ainsi, dit l'artisan ; grâce à dieu, je trouve dans mon commerce de quoi garnir mon buffet et élever chrétiennement mes enfants. »

De retour au château, Innocent compara l'huileuse salade et les choux verts, aux bonnes volailles du dîner ; il réfléchit profondément, et il se dit qu'en ces jours il valait mieux être peigneur que seigneur. Toutefois cette idée n'eut pas de suite pour le moment.

Quelques semaines après, étant allé de nouveau chez

le peigneur, il y joignit un bourgeois de Réthel qu'on appelait Ponsin Bouvarlet. C'était un puissant marchand que quelques uns disaient d'antique origine, ce dont non seulement le brave homme ne se vantait pas, mais se défendait vivement, de peur que cela ne lui fit tort dans son commerce. Il conversa avec Innocent, et, comme le gentilhomme n'avait ni morgue ni malice, l'honnête trafiquant en fut si satisfait qu'il l'engagea à venir chez lui. Innocent, qui vit encore là un moyen d'interrompre de temps à autre le grand jeûne seigneurial, le lui promit.

Il ne parla pas au château de sa nouvelle connaissance, pas plus qu'il n'avait fait de la première, car il savait bien qu'on l'aurait blâmé de la fréquentation de si petites gens.

Sur ces entrefaites, le châtelain reçut la visite d'un cousin de son nom, qui était seigneur de Richebourg ; il avait reçu commission de lever une compagnie de 100 hommes d'armes, et il venait voir si le domaine du parent ne lui procurerait pas quelque recrue. Il ne fut pas chanceux dans ses recherches, nul ne se souciait

d'abandonner ses foyers au moment où les espagnols couraient le pays.

Le seigneur de Richebourg fut bientôt lui même en situation de sentir l'inconvénient des voyages dans la circonstance ; car, tandis qu'il racolait à Crèvecœur, son château de Sorbon reçut la visite d'un parti ennemi, qui ne s'y fit faute d'aucune gloutonnerie et méchanceté, et ledit château brûlait quand on vint lui en apprendre la nouvelle. Il s'empressa de partir, emmenant avec lui son cousin Innocent pour l'aider à éteindre le feu.

Le seigneur de Richebourg trouva sa maison dans un piteux état. Son vin avait été bu, et toutes ses servantes violées ; mais ce qu'il regretta par-dessus tout fut la perte de ses titres et parchemins dont les espagnols avaient fait des doublures à leurs bragues.

La noblesse du pays s'était assez peu souciée de ces maraudeurs, tant qu'ils n'avaient fait que frire le frétin ; mais, au premier bruit qu'un château avait été attaqué, l'alarme s'était mise parmi tous les possesseurs de fiefs, chevaliers, écuyers, dames ou damoiselles. Innocent se

trouva au milieu du ban et de l'arrière-ban de la province, superbe corps dont il n'était pas un membre qui ne fût aussi brave que son épée ; mais qui, au total, formait la plus mauvaise armée qu'on eût pu voir ; car chaque soldat, noble comme le général, se croyait aussi habile. Libre et volontaire comme lui, il se fût déshonoré s'il lui eût le moindre obéi ; de façon que les exploits de cette vaillante troupe se bornèrent à jouer, boire, cajoler les femmes et filles, et battre les pères et les maris. Quant aux Espagnols, il n'en fut nullement question, et, après deux mois de fainéantise et de pillerie, chacun rentra chez soi, fier de ses prouesses pour lesquelles il demanda une pension.

Innocent retourna au logis sans autre profit qu'une balafre que lui avait faite un de ses honorés collègues contre qui il avait défendu les poulets du métayer de son père.

En ces temps vénérables où, les neuf dixièmes de la nation avaient moins de droits politiques que le bétail n'en a aujourd'hui, les choses allaient médiocrement

bien ; mais il est surprenant qu'elles n'allassent pas plus mal, ou plutôt que quelque chose allât, car tout semblait organisé pour le désordre. C'était principalement dans les occasions comme celle qui vient d'être contée que la prodigieuse sottise des lois, usages et coutumes ressortait par ses naturels effets. Innocent, qui, n'ayant jamais eu d'argent pour payer une flatterie, n'avait pas l'esprit trop faussé, resta très peu satisfait des mœurs et habitudes de ses contemporains.

Son premier soin, après quelques jours de repos, fut de faire une visite à son ami le marchand ; il le trouva environné de boucauts, ballots, harasses et futailles qu'il étiquetait de sa main avec un soin particulier. Maître Bonvarlet le fit asseoir à côté de lui, sur une tonne de sucre, et ils se mirent à deviser familièrement des affaires du temps. Le commerçant lui dit qu'il plaignait sincèrement la jeune noblesse, qui se croyait obligée de passer sa vie dans la gêne et l'oisiveté ; car la guerre, comme on la faisait alors, n'était pas même une occupation ; la campagne finissant toujours à la première giboulée ou à la dernière bouchée de pain. « Que

l'homme riche, ajoutait-il, s'ingénie à dépenser son revenu, cela se comprend et aide les autres à vivre ; mais que celui qui n'a rien ne fasse rien et tire la langue toute sa vie, parce qu'il s'appelle seigneur ou sieur, voilà certes une grande folie ; je ne voudrais pas à ce prix être le fils du roi notre sire. Vous, par exemple, mon jeune ami, dont le père passe pour le plus pauvre gentilhomme de tout le Réthelois, où il n'y en a pas un de riche, que ne prenez-vous un bon état qui vous engraisse et vous rende le temps agréable ? »

Ces observations s'accordaient assez avec les pensées secrètes d'Innocent et le goût qu'il avait pour une table honnêtement servie.

Cependant il ne voulut pas renier les siens et paraître battu à la première attaque ; il défendit consciencieusement l'oisiveté et le privilège, et répéta toutes les raisons qu'il avait entendu déduire au château pour prouver que le commerce était une profession vile, et que celle des armes convenait seule à un jeune gentilhomme. « Or, dit le marchand, il est donc plus

noble d'affamer les hommes que de les nourrir ? De dévaster le pays que de l'enrichir ? De démolir les maisons que de les édifier ? Qu'y a-t-il de honteux à vendre loyalement est à juste prix ? Le plus fier de vos barons ne vend-il pas son blé, son vin, son foin et le plus cher qu'il peut ? Vos seigneurs de cour, vos juges si vaniteux ne vendent-ils pas leur âme et conscience ? Le prince lui-même ne vend-il pas les charges, sièges, offices et gouvernements ? Notre saint-père le pape les corps saints, pardons, indulgences ? Et feu notre bon roi Henri n'a-t-il pas acheté son royaume à beaux deniers comptants des ligueurs et gens d'église ? Allez, messire Innocent, n'en déplaise au châtelain votre père, tout est commerce en ce monde ; trop heureux si chacun le faisait honnêtement. Ces offices que vous tenez pour glorieux, qu'est-ce autre chose que métier de valet ? Et le guerrier si fier de ses housseaux ne jure-t-il pas d'être un vivant mannequin et instrument charnu soumis à tous les caprices et billevesées du maître qui peut le piquer de son éperon comme s'il était son propre mulet ? Il est vrai que ledit homme de guerre s'en dédommage sur les autres et

qu'il n'en est aucun au camp ou à la cour qui ne soit un franc larron ou mendiant intrépide. Moi je tiens pour plus honorable de vendre que prendre. »

Ces raisons instruisirent en quelques points le gentilhomme ; mais lorsqu'il entra dans la salle où le marchand le conduisit, pour goûter son vin grec, il y aperçut un argument qui fit bien autrement effet. C'était la fille de maître Ponsin qu'on nommait Marguerite ou Marçon, suivant la mode de ce temps où les diminutifs étaient beaucoup moins galants que de nos jours.

Malgré la grande richesse du père, la damoiselle n'offrait rien dans sa mise qui la distinguât des plus petites bourgeoises ; mais elle avait une figure dont les traits délicats eussent fait honneur à une duchesse. Orpheline dès l'enfance et reine de la maison, elle était depuis longtemps accoutumée aux hommages des jeunes nobles, qui entraient souvent dans les magasins, sous prétexte de voir des marchandises, qu'ils eussent volontiers prises d'amitié, ou à crédit, mais qu'ils n'achetaient jamais ; elle ne fit donc pas grande attention

à notre pauvre Innocent.

À la vérité, il méritait en ce moment assez bien son nom ; quoiqu'il eût passé le premier âge, il n'avait jusqu'à ce jour songé d'amour à nulle femme. Vainement ses voisines châtelaines étaient mignonnes et avenantes ; il ne les avait jamais considérées que comme petites bavardes insupportables, et se trouvant partout dans les jambes, quand on voulait faire un pas.

Le sentiment qu'il éprouvait était vraiment nouveau pour lui, et ne se révélait que par une plus forte dose de timidité, gaucherie et naturelle frayeur ; il resta devant la jolie fille, la bouche béante, sans esprit, ni parole.

Un commis qui entra fit quelque diversion à son embarras ; il tenait à la main des lettres et factures, qu'il présenta à sa jeune patronne. Elle s'approcha d'une table où était un gros registre, et là, après avoir inscrit beaucoup de chiffres, elle indiqua au commis les réponses à faire, puis vint se remettre à sa place.

Tout cela fut fait avec l'aisance d'une personne qui en

a une longue habitude, et Innocent, qui avait suivi tous ses mouvements, resta muet de surprise. Une fille de 18 ans, qui savait lire, calculer, registrer et dicter des lettres, bref qui en faisait autant et plus qu'un clerc, était à ses yeux un prodige inexplicable. Il est certain que lui-même n'eût pu opérer le quart de ces choses, car la grande détresse de sa famille n'avait pas permis de lui donner un précepteur, et l'orgueil nobiliaire avait défendu de l'envoyer à l'école, de façon qu'il en était resté à ce que lui avait appris sa bonne mère qui savait juste lire ses prières.

Son ignorance, à laquelle il n'avait jamais songé lui apparut alors, et cette conscience ne contribua pas à l'enhardir ; aussi, rougissant, pâlissant, balbutiant, il salua la damoiselle sans même oser lever les yeux, et prit congé du marchand qui l'invita à dîner pour le dimanche suivant, seul jour qu'il consacra à ses amis.

Cette invitation surprit étrangement les gens de la maison ; ils avaient remarqué que le patron avait une forte prévention contre tout ce qui tenait à la noblesse,

prévention assez fondée par les motifs que nous avons dits. S'il avait toléré au comptoir les hobereaux qui s'y présentaient, c'est qu'il n'avait pu les en éloigner ; mais il prenait soin de donner à Marçon une mission à l'extrémité du logis quand la conversation durait trop longtemps. Jamais il n'en avait admis aucun à sa table, et il ne s'était écarté de sa règle de conduite en faveur d'Innocent que parce qu'il avait quelques obligations au défunt receveur. Cependant ce n'était au fond que pitié ou civilité, et ses bonnes intentions n'allaient pas plus loin qu'un repas.

Quant à sa fille elle n'avait été frappée que de l'air gauche et emprunté de ce nouveau venu, et elle avait à peine attendu qu'il eût tourné les talons pour en rire avec les commis si hautement et si fort, que le père l'en réprimanda en disant, qu'on ne pouvait chrétiennement s'égayer ainsi de son prochain.

Ce sermon n'était pas une recommandation pour Innocent, et le dimanche arrivé il fut accueilli par la damoiselle avec une politesse plus que dédaigneuse ; si

elle s'humanisa jusqu'à lui adresser la parole, c'est qu'elle en avait reçu l'ordre ; ce qui déplut beaucoup au premier commis, fils d'un riche fabricant de Reims, et qui avait des prétentions sur l'héritière.

Les autres invités étaient tous des marchands bourgeois de la ville ; la conversation roula presque uniquement sur le commerce. L'un deux, qui arrivait d'outre-mer, entremêla ses calculs de tant d'anecdotes curieuses, qu'Innocent, qui d'abord avait été tout entier à son appétit et à son admiration pour la maîtresse du logis, finit par prêter une oreille attentive. Il s'étonna qu'on pût parler d'autre sujets que de chasse, blason, guerre et faits du roi, causeries qui n'avaient jamais tari au château de Crèveœur.

Le détail des spéculations de ces honnêtes trafiquants, de leurs efforts, de leur gain, ne fut pas même sans intérêt pour lui quand il entendit la belle Bonvarlet en raisonner aussi ; et, comme l'instruction de chacun des convives dépassait de beaucoup celle de la noblesse campagnarde d'alors, et peut-être de celle d'aujourd'hui, il commença à

les considérer avec une espèce de respect, et à croire que le négoce n'était pas une profession autant méprisable qu'on le lui avait dit. Le soir il quitta le marchand la tête pleine de balles, tonneaux livres et factures, et du souvenir de damoiselle Marçon.

Pendant qu'il méditait sur toutes ces choses, le seigneur de Crèveœur et sa digne moitié en avaient arrangé d'autres dans leur respectable château. Ils avaient fait la demande pour leur fils de la très noble et très laide damoiselle de Bezannes, dont la famille, riche pour le pays, avait de grandes protections à la cour. La demande agréée, tout avait été immédiatement arrêté ; il ne manquait plus que le consentement des parties, circonstance dont on s'inquiétait peu à cette époque.

Le bon châtelain, heureux d'avoir assuré l'avenir de son premier-né, ne douta pas qu'il ne partageât sa joie, et, à son retour, il lui fit part du traité conclu et du jour fixé pour la cérémonie.

Innocent qui connaissait fort bien la damoiselle de Bezannes, qui était sa cousine, la vit dans ce moment

d'autant plus laide, qu'il avait encore devant les yeux la jolie figure de Marçon. Aussi resta-t-il si fort étourdi qu'il ne put dire une parole, et le père, très satisfait de son obéissance, s'empessa d'en rendre compte à sa femme.

Plusieurs parents ou amis étant arrivés, le châtelain, dans son contentement, ne fit aucune difficulté de leur communiquer le mariage, et Innocent fut mandé pour recevoir leurs félicitations.

Le malheureux les agréait de l'air d'un enrôlé à qui on lit l'engagement qu'il a signé après boire ; une vieille tante s'en aperçut : elle prit le père en particulier et lui dit : « Messire Philippe, la joie de votre fils me paraît bien silencieuse, et, si j'y vois clair, son amour pour sa future n'est pas des plus vifs. » Le père lui dit que l'enfant était ainsi fait, et que c'était son air habituel : la tante insista, le père n'en changea pas d'idée.

Cependant, le jour suivant, le fils n'ayant pas témoigné le désir d'aller présenter son hommage à sa fiancée, le châtelain s'en étonna ; une grande explication s'en suivit, à la suite de laquelle Innocent déclara, qu'il

n'épouserait pas sa cousine, parce qu'elle lui déplaisait. Son père lui répliqua que cette raison était absurde, et qu'il avait bien épousé la châtelaine. Le jeune homme répéta qu'il n'épouserait pas l'héritière de Bezannes, et le châtelain, qui était têtue et même un peu brutal, le poussant par les épaules, lui signifia de sortir du château et de ne jamais y remettre les pieds.

La solution était sévère ; mais le bonhomme ne revenait jamais sur ce qu'il avait décidé. Innocent le savait bien, les supplications étaient inutiles ; d'ailleurs quel que fût son sort, il le préférerait à celui d'avoir une femme bossue, quant à la crainte de mourir de faim, le danger n'était pas beaucoup plus grand hors du château que dedans. Ainsi que nous l'avons vu, les vivres y étaient plus rares que toute autre chose ; ce fut peut-être pour cette raison que la dame du logis n'insista pas beaucoup pour le rappel de son fils. Dans une place affamée, on est obligé de sacrifier une partie de la garnison afin de sauver le reste, et le grand appétit d'Innocent le rendait redoutable à tous.

Le pauvre abandonné se trouva donc sur le pavé, en méchant pourpoint, sans un denier dans sa poche, sans autre ressource que la providence. Il fallut coucher à la belle étoile : la nuit était superbe, la saison fort douce, et il dormit assez bien pour un enfant prodigue.

Le lendemain matin, à l'heure du déjeuner, il s'aperçut qu'une ration, quelque petite qu'elle soit, vaut encore mieux que l'air du temps. Son cousin de Richebourg lui avait témoigné assez d'amitié, il se hâta d'aller à Sorbon demander un asile. La nouvelle de son refus et de l'arrêt paternel l'y avait précédé, et il y fut reçu comme caïn, c'est-à-dire avec la porte au nez.

Il ne lui restait que son ami le peigneur, car il ne songeait pas à se présenter chez le marchand, tant il redoutait d'être vu en cet état misérable par la belle Marçon. Mais un malheur ne vient jamais sans l'autre, dit le proverbe.

En entrant à Réthel il remarqua beaucoup de monde aux fenêtres et aux portes ; bientôt un prêtre sous un dais et marchant grand pas, traversa la rue même où

demeurait le peigneur, et il vit le convoi s'arrêter à sa maison. S'informant de ce qui était arrivé, on lui apprit que le pauvre homme venait d'avoir une attaque d'apoplexie, et qu'il était à l'extrémité. Ce n'était pas le moment de lui demander à dîner, et il comprit que le repas du jour n'était pas encore assuré.

Le prêtre sortit. Innocent se joignit à la foule ; il alla ainsi jusqu'à l'église où, à sa grande confusion, il se trouva face à face avec le marchand venu, comme lui, prier pour l'agonisant.

Maître Bonvarlet, en le reconnaissant ainsi délabré et sans manteau, fut quelque peu surpris, surtout quand il aperçut qu'il cherchait à l'éviter ; il le suivit sans bruit ; lorsqu'il quittait l'église il l'accosta, et lui demanda pourquoi il se trouvait dans ce pitoyable accoutrement. Le jeune homme ne savait trop que répondre : enfin voyant que le marchand le regardait d'un œil défiant, et qu'il soupçonnait quelque escapade, il jugea qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de lui tout conter : ce qu'il fit bravement.

Le vieillard, qui d'abord l'avait applaudi d'avoir refusé la damoiselle de Bezannes, parce qu'elle était laide, le désapprouva quand il sut qu'elle était riche, et il s'offrit d'aller trouver son père, et demander sa grâce. Mais Innocent l'assura que cette démarche serait superflue, que d'ailleurs rien ne pouvait le décider à un mariage qui aurait été la première condition de la paix. « Eh bien ! Lui dit Ponsin, venez chez moi, mais oyez bien ceci : tout le monde y est occupé et je ne puis nourrir la fainéantise mère des vices. Un de mes apprentis vient de finir son temps ; voyez si vous voulez sa place. Je sais que ce n'est guère l'usage de prendre des gentilshommes pour garçons, car, en général, ils ne sont bons à rien ; mais par amitié pour votre grand-père, qui était un homme de sens et vertu, je passerai sur la coutume ; je vous donnerai la table, le logement, et trente livres de gages par année, si vous les gagnez. »

Innocent ne pouvait mieux faire que d'accepter ; aussi accepta-t-il, et l'espoir de voir à toute heure la belle Marçon y contribua autant que la faim.

Le lendemain il était installé dans le comptoir, pesant poivre et muscade, et mesurant des étoffes de Flandre ; ses fonctions se bornaient là par la raison qu'il ne savait pas écrire.

Quand on vit le gentilhomme courtaud de boutique, la rumeur fut générale, les petites gens passèrent et repassèrent devant la maison pour le voir ; et lorsqu'il balaya le comptoir, ou épousseta les balles, les enfants, réunis à la porte, poussèrent des cris de jubilation comme s'ils eussent vu danser un chameau.

Il résulta de ceci grand émoi et méchante humeur parmi la noblesse. Les Crèverœur, les Richebourg, les d'Avançon, les Bezannes, les Simonnet, les Fuchseberg, les Gomont, les Canelle, les Noyville, les Remont, les Chartogne, les Roquefeuille, les Camart, les Watelet, les Thugny, les Mont-de-Jeu, les Roquencourt, tous les cousins jusqu'au dixième degré se dépitèrent contre lui, et une assemblée de famille fut convoquée. Pour le faire enfermer comme maniaque et furieux.

Ce déchaînement des gentilshommes contre le pauvre

Innocent, aurait dû intéresser le peuple en sa faveur ; ce fut le contraire, il le regarda comme un transfuge à sa caste, un traître à son honneur. Les marchands s'effrayèrent à l'idée de voir diminuer leurs bénéfices si les propriétaires des fiefs et châtelains se mettaient à trafiquer ; et maître Ponsin fut grandement blâmé par le syndic de la communauté, pour avoir admis un noble dans son négoce : mais il se souciait peu des blâmes et propos quand il les croyait injustes ; il défendit son commis contre la malveillance de sa famille et les préventions de ses confrères ; il empêcha qu'il ne fût claquemuré comme fou ou assommé comme renégat.

L'existence d'Innocent n'en fut pas plus heureuse ; il ne pouvait sortir sans que les vagabonds et mendiants ne le suivissent en criant : « Voilà le seigneur vendeur d'épices », et ne lui jetassent des pierres.

Au logis, il était l'objet de toutes les niches et tribulations que pouvaient inventer ses compagnons apprentis. À table il avait la dernière place et les plus mauvais morceaux, et les servantes s'obstinaient à ne pas

changer son assiette et à ne jamais lui verser à boire, la jeune patronne semblait encourager toutes ces taquineries, car elle n'en réprimandait aucune. Les avis de son père n'y faisaient rien ; elle avait pris Innocent en déplaisir et mépris, et s'en faisait servir sans égard ni compassion, ni plus ni moins que s'il eût été un pauvre serf et servant besogneux.

L'infortuné n'aurait jamais supporté tant de dégoûts, et il aurait abandonné une ville où tout lui était amertume, si l'amour ne l'y eut attaché avec une chaîne de fer. Plus sa maîtresse le dédaignait et l'outrageait, plus sa tendresse pour elle semblait croître. Sa beauté, son instruction, son orgueil même en faisaient à ses yeux un être supérieur, une divinité aux pieds de laquelle il se serait prosterné le front en terre ; pour elle, il se résignait aux plus rudes et aux plus humiliantes épreuves.

Esclave soumis, n'étant coupable d'aucun tort ni irrévérence, il était difficile de concevoir pourquoi elle lui montrait un semblable éloignement ; douce et prévenante pour les autres, elle était avec lui seul impolie

et dure : un soir il en eut l'explication.

Accablé de fatigue, il s'était endormi dans un des magasins, lorsqu'il fut réveillé par une conversation animée, dans la pièce voisine : « Vous avez eu raison mon père, disait Marçon, de faire du bien à un malheureux, mais encore faudrait-il qu'il pût se rendre utile ; vous le nourrissez et le payez comme un commis, et il n'est pas même propre à faire un serviteur ; il ne sait pas écrire, il peut à peine lire, et quant aux chiffres et calculs, ne lui en demandez pas. Je ne m'en plaindrais à vous, s'il n'était, par sa naturelle sottise, une occasion de murmure et de mauvais exemple pour les autres apprentis, qui disent que celui qui ne sait rien faire ne doit pas être traité comme ceux qui ont science et vouloir, et marcher leur égal. Je suis loin de désirer que vous le délaissiez, mais éloignez-le de votre logis, placez-le chez quelqu'un de vos correspondants d'Espagne ou de Hollande ; vous éviterez ainsi toutes ces querelles avec la noblesse et vos confrères, et ces murmures de vos commis et familiers. »

Innocent ne douta pas que son ignorance ne fût la cause de l'antipathie de Marçon ; il pleura ; néanmoins, il ne se découragea pas, et il prit la résolution de s'instruire.

Il commença par s'exercer à écrire ; mais ce qui s'apprend facilement dans le premier âge présente des difficultés presque insurmontables à l'âge mûr. Occupé tout le jour de travaux corporels, n'étant guidé par personne, il fit peu de progrès. Il voulut connaître le calcul ; il n'y put parvenir seul. Il demanda des conseils à ses camarades ; ils les lui refusèrent en répondant qu'un gentilhomme devait tout savoir.

Cependant le dédain de la damoiselle augmentait de jour en jour ; elle trouvait mal chaque chose qu'il faisait : en cela elle avait raison ; car, acharnés à sa perte, les commis et gens de service dérangent ou gâtaient incessamment ce qu'il avait disposé. Le marchand, son protecteur, commençait même à perdre patience.

Voyant que ses efforts ne pourraient l'empêcher d'être renvoyé, et craignant par-dessus tout de s'éloigner de celle qu'il adorait, Innocent résolut de s'adresser à elle-

même pour obtenir l'instruction qui lui manquait. Un jour donc, surmontant sa timidité, il lui présenta sa requête.

La jeune fille fut étonnée que celui qu'elle avait si maltraité eût songé à elle pour un semblable service ; cette confiance en son savoir et sa justice la flatta. L'amour-propre d'une femme est toujours plus ou moins éveillé quand un homme jeune et beau implore son appui.

Elle consentit. Bientôt la soumission de son élève et son application la touchèrent, ses progrès l'intéressèrent ; enfin la maîtresse finit par avoir autant de plaisir à donner sa leçon, que l'écolier à la recevoir.

En moins d'un an Innocent devint le plus instruit des commis ; il eut le salaire dont il avait la promesse ; et une affaire importante se présentant en Hollande ; le marchand le chargea d'aller la régler.

Marçon avait elle-même conseillé à son père de lui faire faire ce voyage qui devait durer six mois. quand il fut parti, elle en eut regret ; il lui manquait quelque chose : elle cherchait toujours quelqu'un ; elle attribuait

cela à l'habitude ; cependant son inquiétude ne se calmait pas ; elle attendait avec impatience les nouvelles de Hollande ; et, quand elle voyait que le voyageur était en bonne santé, elle était moins soucieuse.

Plusieurs propositions de mariage lui furent faites, notamment au nom de la famille du premier commis ; elle les refusa toutes, et pourtant ce premier commis était riche et de bonne mine. Chose étrange ! Elle ne pouvait plus le voir depuis qu'il avait témoigné tant de haine contre Innocent, quoiqu'à cette époque elle eût fait de même et pis encore.

Les six mois étaient près d'expirer, lorsque son père lui annonça qu'il avait donné une nouvelle mission à son envoyé ; elle l'en blâma en disant qu'il était utile au logis depuis qu'il n'y avait plus de premier commis. Le marchand s'émerveillant de lui voir désirer la présence d'un homme qu'elle avait si fort détesté, et dont elle-même avait demandé l'éloignement, lui répondit qu'Innocent s'étant acquitté à son contentement de la première affaire, il avait dû lui confier la seconde plus

importante encore, car il s'agissait d'une riche cargaison de denrées indiennes que les publicains d'Espagne avaient séquestrées injustement, et dont il demandait restitution ou indemnité.

La pauvre Marçon prit la chose le cœur gros, et maudit bien ces gens du fisc avides et chicaniers. Depuis ce jour, elle voulut écrire de sa main les dépêches qui avaient trait à ce débat, et le marchand remarqua qu'elles étaient toujours grosses et abondantes de paroles oiseuses.

Les jours d'attente sont longs, mais enfin ils finissent. Le voyageur revint après avoir sauvé une partie des marchandises, et tiré du reste un si haut dédommagement que son patron satisfait lui dit qu'il l'associait à son négoce.

Grâce à la bonne conduite d'Innocent, à l'instruction et l'expérience qu'il avait acquises dans ses voyages, la maison prospéra plus que jamais ; toutes les préventions de Marçon étaient non seulement dissipées, mais elle l'aimait autant qu'elle l'avait haï ; elle le dit à son père, et

leur hymen fut décidé.

Tandis que ces événements se passaient à Réthel, l'abondance ne régnait pas au château de Crèvecœur, et le châtelain serait mort de faim avec sa famille, si depuis deux années il n'eût reçu des secours d'une main inconnue. Il les acceptait sans réclamation ni enquête, persuadé que c'était une restitution ; il ne s'était d'ailleurs aucunement informé de son fils depuis qu'il avait perdu l'espoir de le faire cloître dans une prison noble. Il fut donc bien surpris lorsqu'un jour il reçut une lettre respectueuse par laquelle ce fils, en lui annonçant qu'il avait acquis une terre seigneuriale, lui demandait son agrément à son mariage avec la damoiselle Bonvarlet.

Le bonhomme ne concevait comment celui qu'il avait chassé quelques années auparavant, en veste et sans un sou vaillant, était devenu propriétaire et le fiancé de la fille du plus riche marchand du Réthelois. Cela dépassait les bornes de son intelligence ; mais toute la fortune du monde ne pouvait lui faire oublier son antipathie pour la roture et le trafic ; aussi refusa-t-il tout net son

consentement.

Ce refus affligea Innocent qui tenait fort à la bénédiction paternelle ; il alla en soupirant confier son embarras au marchand qui n'en fit que rire : « Tenez mon fils, lui dit-il en lui présentant une petite cassette couverte de poussière, allez montrer cela à votre père, et ne vous inquiétez pas du reste. »

Innocent fit ce qu'il lui disait ; il porta la boîte jusqu'au château où il n'osa entrer. L'objet remis au bonhomme, il ne comprit d'abord de quoi il s'agissait. L'ayant ouvert, il trouva beaucoup de parchemins et paperasses qu'il ne sut déchiffrer ; car, s'il n'était pas habile sur l'écriture du temps, il l'était moins encore sur celle d'autrefois. Ayant mandé le curé et le magister, ils finirent par découvrir, en réunissant leurs lumières, que c'était les titres et preuves des Bonvarlet, gentilshommes aux armes d'argent, à la croix de sable chargée de cinq annelets d'or.

Ceci leva une partie des scrupules du gentilhomme ; cependant consciencieux sur la matière, il ne pouvait se

dissimuler que les Bonvarlet ayant été marchands avaient dérogé. Pour le tranquilliser, maître Ponsin, qui venait de céder son commerce à son futur gendre, et qui n'était pas fâché de se procurer quelque petite occupation d'amateur, acheta la charge de conseiller du roi qui se trouvait alors à vendre ; ce qui le refit gentilhomme, et lui rendit le droit de reprendre sa croix de sable et ses cinq annelets d'or, chose qui n'était pas d'un petit agrément. Le châtelain venait en outre d'apprendre que c'était son fils qui l'avait secouru dans sa détresse ; il consentit donc au mariage qui fut célébré gaiement, avec festin, danses, et ménétriers.

Messire Philippe éprouva cependant un grand désappointement quand, au lieu de venir habiter le très noble château de Crèveœur, les mariés préférèrent leur maison très bourgeoise de Réthel, parce qu'elle était commode, solide et propre à leur commerce qu'ils prétendirent continuer sans s'inquiéter des propos des gentilshommes. Le fier châtelain en fut longtemps inconsolable, et il n'entendait jamais parler de marchand ou marchandises sans rougir de honte : néanmoins, en

voyant que l'abondance avait reparu dans son vieux manoir, que ses autres enfants, grâce aux bénéfices du négoce, étaient placés, dotés et mariés, il commença à le croire moins abominable devant dieu, et avec le temps il s'humanisa si fort, qu'on prétend qu'un jour on le vit assis dans le magasin de son fils.

De son côté la dame de Crèvecœur s'était dégoûtée tout-à-fait de sa noble résidence où elle n'avait jamais cessé de trembler, et qui en vérité était moins rassurante que jamais ; car malgré les étais et supports, il en tombait un morceau à toutes les grandes pluies ou coups de vent. Le châtelain lui-même, tout intrépide qu'il était, finit par craindre que les voûtes ne lui descendissent sur la tête. Un beau jour, il se retira dans sa maison, sise au faubourg de Réthel abandonnant la mesure aux éléments, sous les efforts desquels on la laissa couler paisiblement, pour éviter les frais de démolition. Avec les matériaux ou bâtit une ferme coûtant peu à entretenir et rapportant une somme honnête, qui, jointe aux dons de son fils, remit messire Philippe en si bonne position qu'il put jusqu'à sa mort boire et manger à son appétit.

Vers l'an 1650, les espagnols s'étant approchés de Réthel, Innocent, à la tête des bourgeois, défendit vaillamment le terrain ; ce qui n'empêcha pas la ville d'être prise : toutefois compte fut rendu au roi Louis qui fit complimenter de ses faits et gestes le vaillant seigneur de Crèvecœur, marchand bourgeois de la bonne ville de Réthel.

Son fils ponce fut également seigneur et marchand, et s'en trouva bien ; il tint joyeuse table, quoiqu'il eût perdu ses privilèges. Mais comme il n'est de si bonne maison qui dure, son petit-fils Rémi-Louis, s'étant fait breveter colonel, devint gouverneur et grand-prévôt, ce qui remplaça son revenu au pair avec ceux de ses oncles et cousins les seigneurs de Mont-Laurent, de Sommevesle, d'Avançon, de Sorbon, de Chappes, d'Écly, d'arnicourt, de la Cailletière et autres qui traînaient l'épée en mangeant des croûtes et qui en mangent peut-être encore.

# Dom Sébastien

« Oui, sire, s'écriait dom Pedre d'Alcaçova, la justice avant tout. Quand vous avez raison, vous devez avoir raison ; et quand vous avez tort, vous devez encore avoir raison, parce que vous êtes roi, et la justice avant tout. Ainsi vous avez bien fait d'envoyer promener votre précepteur qui ne voulait pas que vous vous rompissiez le col ; car c'est bien la moindre des choses qu'un roi ait le droit de se casser la tête quand cela peut lui être agréable. »

Ainsi parlait dom Pedre d'Alcaçova au jeune roi Sébastien qui venait de s'asseoir à quatorze ans sur le trône de Portugal, et qui, pour user des prémices de la puissance, avait voulu monter le même jour sur un cheval indompté qu'il avait trouvé dans les écuries de feu son père dom Juan II, de glorieuse mémoire.

Tout le royaume de Portugal, et par suite les deux Indes, applaudirent à la volonté vaillante du prince, et dès lors on prévint les actions glorieuses dont il embellirait

l'histoire de son pays. Le précepteur Alexis de Ménézés fut chassé comme un babillard, un pédant orgueilleux, ennemi de la puissance légitime ; et le sage Alçaova fut fait surintendant des finances.

À quelques jours de là, le jeune roi étant à la chasse, se trouvait séparé de ses gardes lorsque la vue d'un nègre-marron qui cabriolait sous les arbres lui rappela les avis du surintendant, et, voulant illustrer son règne par un nouvel acte héroïque, il se lança au galop sur le nègre qu'il croyait fouler aux pieds ; mais le cheval effrayé de cette figure noire, renversa l'inhabile cavalier, et l'aurait infailliblement écrasé, si le nègre ne fût venu le dégager. Toutefois désirant offrir au jeune inconnu une leçon de politesse, il cueillit lestement trois ou quatre petites branches, et, en formant un instrument qui depuis un temps immémorial a servi de base et d'introduction à la science et à la morale, il lui en appliqua entre les talons et l'épine dorsale une correction toute classique ; puis rentrant dans l'épaisseur du bois, il laissa ce grand prince le cœur gros et le haut-de-chausses bas.

Il serait bien difficile de décider si le maître du Portugal et des Indes avait en ce moment le visage plus rouge que le reste ; mais, ce qui est certain, c'est que jamais roi, depuis Jugurtha, lorsqu'il fut attaché au char de Marius, ne fut plus indigné. Il répéta dans sa colère tous ces mots sonores de la langue lusitanienne, qu'apprennent des enfants de Neptune, ces oiseaux au bec crochu qui nous viennent d' outre-mer. Mille projets plus furieux les uns que les autres roulèrent dans sa tête royale, et il jura l'extermination de tous les nègres, mulâtres et quarterons ; mais la rosée du soir en rafraîchissant la partie malade adoucit peu à peu les furies de son cerveau. Il réfléchit à l'embarras où se trouverait l'historiographe de Portugal, pour arranger convenablement cet incident dans les annales du royaume, et tous ses grands projets se bornèrent, pour le moment, à relever son haut-de-chausses et à le remettre convenablement et décemment, comme doit le faire tout prince et roi chrétien.

Cependant son cheval, à ce bruit suspect, ayant cru prudent de se mettre hors de portée, avait regagné le

palais, son arrivée, sans son maître, y répandit la consternation. Le cardinal Henri, grand oncle du roi, fit semblant de pleurer, et son aïeule, la bonne reine Catherine, pleura tout de bon : quant aux courtisans, ils sanglotèrent tous.

Mille valets de pieds avec des torches ou des lanternes parcoururent la forêt, et l'on trouva le roi appuyé contre un arbre, une main sur le front et l'autre sur sa blessure. À l'approche des lanternes, il retira vivement cette dernière ; il s'était déterminé à faire de son accident le secret de l'état, c'est-à-dire à n'en parler à personne ; résolution digne d'un prince ; car, comme dit le proverbe arabe : « Notre secret est notre esclave lorsque nous le gardons ; nous sommes le sien si nous le confions. » Et il avait remarqué que les proverbes n'ont jamais tort.

Ayant eu dès le berceau des inclinations belliqueuses, il avait formé une légion de bourgeois qu'il exerçait à l'école du peloton, chose remarquable et qui prouve que c'est bien à ce grand monarque qu'on doit l'invention des

gardes civiques et nationales, quoique des envieux aient prétendu le contraire. Il avait donc organisé un corps de contribuables qui faisaient le service de leur plein gré et volonté, à l'aide d'un conseil de discipline qui les envoyait en prison quand cette volonté n'était pas venue.

Une revue générale devait avoir lieu. Dom Sébastien se faisait une fête de diriger les manœuvres et de voir les citoyens défiler avec leurs pompons, tambours et musique en tête. Mais un inconvénient se présentait ; le damné nègre avait tellement appuyé avec son instrument d'éducation, qu'il avait enlevé l'épiderme royal de la partie qui pose ordinairement sur la selle ou sur le trône ; car, si l'on en croit Montaigne, le plus grand roi du monde, assis sur le plus beau trône de l'univers, est toujours assis sur son cul. Or le prince ne pouvait passer une revue à pied comme un capitaine de milice, et il lui répugnait beaucoup de confier à ses peuples le motif qui l'obligeait de différer une cérémonie déjà annoncée dans le Moniteur et le constitutionnel de cette époque.

L'embarras était grand, et il aurait fallu notre conseil

d'état ordinaire et extraordinaire, avec tous les maîtres de requêtes et auditeurs, pour résoudre une si hante question. Le prince se décida à conter le fait à son aïeule, qui, étant surintendante de la société maternelle et la protectrice des écoles primaires, s'entendait à ces matières.

La bonne femme ne prononçait jamais sans avoir approfondi les choses ; aussi voulut-elle mettre le doigt sur la plaie, et sa majesté se trouva derechef en la position la moins majestueuse dans laquelle un souverain puisse être placé ; circonstance sur laquelle je ne me serais pas appesanti sans mon respect pour l'exactitude historique.

La vieille reine, les lunettes sur le nez, pesait gravement l'affaire, et le roi songeait au désagrément qu'il eût éprouvé si cet examen avait eu lieu en présence des provinces réunies, ou même d'une seule ; car alors, comme aujourd'hui, il y avait parmi les représentants, ou ceux qui en tenaient lieu, des gens malins, babillards, toujours prêts à épiloguer et trouvant partout à mordre.

Quand l'examen fut terminé, l'aïeule lui dit : « Mon petit chat... » Ici sa majesté l'interrompant, lui fit observer que ces expressions, toutes bienveillantes d'ailleurs, étaient peu en rapport avec la dignité de la couronne ; qu'on aurait pu tout au plus les adresser au roi Nabuchodonosor le jour où il fut changé en bête ; mais que lui Sébastien, n'ayant pas encore éprouvé ce malheur, il fallait au moins l'appeler mon petit homme. La vieille, qui avait du bon sens, sentit la justesse de la distinction, et, se reprenant : « Sire, lui dit-elle, quand défunt votre père, qui était simple, débonnaire, crédule et dévot\*, en un mot qui avait toutes les bonnes qualités qui font du mauvais roi, avait été fessé par le révérend père inquisiteur, il faisait un pèlerinage à Notre-Dame d'Atoca, et appliquait sur l'endroit malade un emplâtre de baume de la Mecque. Vous n'avez pas le temps de songer à la première partie de la recette, et, l'eussiez-vous, je ne vous le conseillerais pas ; car, par l'esprit qui court, tous les philosophes de votre royaume vous traiteraient de jésuite et de capucin, ce qui ne hâterait pas votre

---

\* Ce qui ne veut pas dire pieux.

guérison ; mais, sauf meilleur avis, je pense que l'on peut appliquer le baume. »

Le conseil fut suivi, et, deux jours après, le roi fut en état de monter à cheval et de faire faire des feux de file à ses bien-aimés bourgeois.

Après quelques années de semblables exploits, tous les gens clairvoyants du Portugal avaient décidé que le roi était le plus grand homme de guerre qui eût paru depuis Achille, Hector, Patrocle et Annihal, et les poètes du royaume composèrent plus de dix mille sonnets pour le prouver.

Sur le témoignage unanime des poètes et des courtisans, gens qui, comme personne ne l'ignore, disent toujours la vérité, Sébastien se crut appelé à la conquête du monde. Il en glissa deux mots aux chefs de la troupe municipale ; mais ne voilà-t-il pas que ces braves, qui faisaient la parade avec un courage indomptable, commencèrent à rechigner.

Le roi se trouva saisi d'une grande indignation en

voyant qu'il avait perdu son temps à instruire des individus, d'ailleurs fort estimables, mais tout juste aussi belliqueux que les bedeaux de la paroisse.

En ces jours existait un genre d'industrie que les malheurs des temps ont fait grandement péricliter. De joyeux seigneurs après avoir dévoré leurs vassaux, ne trouvant plus rien à manger chez eux, se mettaient à courir le monde, recrutant d'honnêtes créatures qu'on a, selon les lieux et circonstance, appelées diversement Suisses, Allemands, Écossais ; corps francs, lansquenets, bandouillers, routiers, condottieri, guérillas, volontaires, écorcheurs, soldats de la foi, tous gens simples qui, n'ayant jamais pu se faire une idée bien nette du tien et du mien, vivaient de ce qu'ils trouvaient. Quand lesdits seigneurs avaient réuni un nombre respectable des dites espèces, ou ils guerroyaient pour le compte de la société, on ils se vendaient corps et lime il quelque vaillant prince qui aimait la gloire et le butin.

Dom Sébastien tenait il ses idées ; d'ailleurs il avait encore si fort à cœur l'aventure du nègre, que tout visage basané le mettait en rage. Son aversion s'étendant de

nuance en nuance, il était passé de la haine des noirs et métis à celle des maures ; et, comme nous sommes naturellement portés à couvrir d'un beau manteau nos faiblesses et nos passions, il prit bientôt le dépit d'avoir été fouetté pour l'amour de la religion. Le nègre étant païen, il se déclara l'ennemi des infidèles, et obtint du pape que la guerre qui se préparait serait qualifiée croisade et déclarée sainte.

C'était par le moyen du cardinal Henri, qui peut-être n'eût pas été fâché que l'on donnât sur les oreilles à son neveu, que Sébastien avait mis le pape dans ses intérêts. Quand la grand'maman apprit cela, elle alla trouver son éminence, et lui dit : « J'ai toujours cru, l'abbé, que vous aviez peu de cervelle ; mais aujourd'hui je suis convaincue qu'il y en a moins sous votre calotte rouge que sous le chaperon de mes gerfauts. Quelle misérable idée vous a pris d'encourager votre neveu à guerroyer ? Avez-vous envie qu'il vous cède sa place, et pensez-vous déjà à son oraison funèbre ? N'est-ce pas vous qui lui avez mis en tête de prendre, à l'imitation des rois catholiques et très chrétiens, le titre de très obéissant ?

Voilà-t-il pas un beau nom pour un roi, et un roi qui n'en veut jamais faire qu'à sa volonté ! »

Le cardinal ne sachant que dire, ne dit rien ; c'est ce que l'on devrait toujours faire en pareil cas, d'une chose ne démontrant mieux un tort qu'une mauvaise excuse.

Cependant Sébastien n'en poursuivit pas moins l'exécution de son projet. L'argent lui manquant pour acheter une bonne provision de Suisses et d'Allemands, il en conféra avec son surintendant, et, ce qu'ils trouvèrent de plus naturel après y avoir mûrement pensé, fut de fabriquer de la fausse monnaie ; moyen ingénieux qui, en les dispensant d'attendre l'arrivée des galions et la fonte des lingots, donnait un résultat absolument semblable. L'argent est un signe représentatif, et la grande estime et considération que nous lui portons, n'est que de convention, et d'habitude ; il importe donc peu qu'une pièce soit d'or ou de cuivre doré si, dans la circulation, elle produit le même effet. L'opération du prince et du surintendant prouve ainsi d'une manière positive qu'ils étaient l'un et l'autre aussi habiles politiques que savants

financiers, ce qui n'était pas peu dans ce siècle ignare.

Quand l'achat et la livraison des Allemands furent terminés, il fallut savoir à quels infidèles on ferait la guerre. En ces temps comme aujourd'hui il y en avait beaucoup : depuis les païens hébreux jusqu'aux francs-maçons, saint-simoniens et gens de la petite église, on n'avait que l'embarras du choix.

Dom Sébastien eut d'abord l'idée d'aller dans les Indes. Son bon ami le surintendant, qui était sujet au mal de mer, eut peur d'un si long voyage. Il lui fit observer qu'il serait plus agréable à dieu et plus commode pour tout le monde de porter la guerre en Afrique. Malheureusement on venait de traiter avec tous les princes régnants, et de conclure la paix sous serment, signature et paraphe. Il fallait trouver le prétexte de rompre le pacte juré, et de devenir consciencieusement parjure ; la diplomatie moderne n'était pas encore inventée, et Loyola y eût perdu son latin ; mais le hasard, plus habile que les trois quarts des combinaisons humaines, arrangea tout pour le mieux.

Mulei-Mahamet, après avoir réuni les royaumes de Fez et de Maroc, avait rendu son âme à dieu, laissant la régence à Abdala son frère, auquel il avait recommandé ses enfants encore en bas âge. En conséquence Abdala, suivant l'usage antique et solennel des princes maures, s'empressa de faire trancher la tête aux aînés, procédé qui, de temps immémorial, a été reconnu le plus efficace pour prévenir les inimitiés de famille ; les deux plus jeunes Abdelmunem et Abdelméléc furent seuls épargnés pour conserver l'espèce.

Quand ils commencèrent à prendre de la barbe, Abdala se mit à les battre comme plâtre, ce qui, selon lui, était le meilleur moyen de leur former l'esprit et le cœur. Mais les jeunes gens se lassèrent bientôt de ce genre d'éducation, et, quoiqu'appelés à régner, ils préférèrent s'expatrier, et s'en allèrent chez les turcs.

Abdala enchanté d'en être débarrassé fit couronner son fils Mahamet, et mourut pour avoir trop bu à la cérémonie du sacre.

Mahamet, pour commencer son règne par un coup

d'état, envoya un archer à Trémécén expédier ses cousins ; cet archer, grand maladroit, en tua un et manqua l'autre.

Abdelméléc, le survivant, leva une armée, marcha sur Fez, battit l'usurpateur et reprit les deux royaumes.

Conquérant philosophe, il ne démentit pas ce titre, et au lieu d'étrangler les hommes pour avoir leur argent, et d'emprisonner les femmes pour obtenir leurs bonnes grâces, il se montra juste, humain, et se fit aimer de tout le monde.

Cependant Mahamet, de fort mauvaise humeur, s'était retiré sur les terres d'Espagne ; il demanda du secours au roi catholique qui lui fit observer qu'il n'avait que ce qu'il méritait. Alors il s'adressa au roi très obeissant. Sébastien, qui se connaissait beaucoup mieux que son collègue d'Espagne en morale et en droit des gens, sentit qu'il n'était pas convenable que des Maures et des infidèles fussent gouvernés par un souverain sage et généreux. Il résolut donc de secourir ce brave bandit de Mahamet, usurpateur et assassin, et de l'aider à chasser le bonet vrai

prince.

Un projet si charitable reçut l'assentiment de tous ; les chambellans, écuyers cavalcadours, gentilshommes de la chambre, valets de pied, dames et demoiselles d'honneur, enfin de la cour tout entière, à l'exception de la grand'maman qui prit chaudement le parti d'Abdelméléc. « Mon Cher fils, dit-elle, vous vous jetez dans une affaire que tous les emplâtres du monde ne sauraient accommoder ; elle est mauvaise, d'abord parce qu'elle est injuste, et ce qui est injuste ne peut jamais être utile ; ensuite, parce qu'on gagne rarement quelque chose à se mêler de ce qui ne nous regarde point. De quel droit allez-vous imposer un maître à un peuple qui n'en veut pas, et faire marcher vos sujets qui ne s'en soucient pas davantage ? Croyez-vous que les hommes sont créés pour être mis sur des contrôles et parqués en bataillons, régiments et brigades ? Il suffit de voir l'agrément qu'ils y trouvent, à quoi bon dépenser ainsi votre argent ? En avez-vous de reste, quand moi, votre grand-mère, j'ai à peine de quoi faire l'aumône ? Vous feriez beaucoup mieux de fonder quelque collège ou bien d'augmenter la

pension de vingt écus de ce pauvre Camoëns qui finira par mourir de faim, ce qui ne fera honneur ni à vous ni à votre siècle. — Madame, en vérité vous nous faites là des contes... » Il s'arrêta par respect, car au fond il était bon fils ; et il finit ainsi : « Ma grand'maman, je vous demande bien pardon ; mais vous n'entendez rien à l'honneur militaire. — Je voudrais bien savoir, mon cher petit-fils, ce que c'est que l'honneur militaire ? — L'honneur militaire, bonne maman, consiste à tuer des hommes et brûler des maisons, et c'est celui qui y réussit le mieux qui est le plus grand et le plus respecté. C'est ainsi qu'Agamemnon, Alexandre, Pirrhus, Attila et quelques autres ont obtenu l'admiration de la Terre. — Et la colère du ciel, reprit la vieille ; et je réponds qu'à l'heure qu'il est, ils brûlent en enfer, entre Ponce-Pilate, et Julien l'apostat. — Cela serait bien possible, dit Sébastien, car ils ne combattaient pas les infidèles, et aucune des guerres qu'ils ont entreprises n'avait été bénie par notre Saint-Père le pape, ni par mon oncle le cardinal Henri ; mais ils n'en ont pas moins agi en bons gentilshommes ; et, dans tous les temps, ce qu'ils ont fait

sera beau et honorable. — Encore une fois, mon fils, je ne croirai jamais qu'il soit beau de tuer. Songez plutôt à donner des héritiers au trône, à devenir un bon et honnête père de famille. Un roi n'est que le premier bourgeois de son royaume ; et, comme le chef de la corporation, il doit montrer l'exemple. Je sais bien que ce n'est pas là ce que vous disent ces méchantes gens qui vous entourent. Hélas ! Que la fortune vous soit un instant contraire, et vous apprendrez à les connaître ; vous regretterez alors de ne pas avoir écouté les avis de votre vieille grand-mère qui ne sera plus. »

Là-dessus la bonne femme se mit à pleurer. Sébastien la consola de son mieux ; mais, toujours à son projet, il parla de la défense de la foi et de la gloire de Dieu : pour le coup la vieille se fâcha. « Par Notre-Dame, mon cher petit-fils, vous me ferez perdre la tête ! Comment dieu a-t-il besoin de vous pour sa défense ? Et quelle gloire peut-il trouver à ce que vous détruissiez les êtres qu'il a créés ? Est-ce que les araignées mangent les mouches pour l'honneur du Ciel ? Mêler dieu dans de pareilles questions, c'est blasphémer ! »

Si le premier point du sermon avait fait bâiller le prince, le deuxième l'avait endormi ; mais bientôt s'étant réveillé, il souhaita une bonne nuit à sa grand-mère, et alla se mettre au lit.

Cependant les préparatifs se continuaient avec activité, Sébastien, voulant s'exercer et savoir positivement ce que c'était qu'un combat, fit préparer quatre galères ; puis il invita, sous prétexte d'un déjeuner à la fourchette, un certain nombre de ses bons amis à s'y embarquer, et il leur adjoignit pour fraterniser une partie des troupes dont il avait fait l'acquisition.

Quand on fut en mer, à la place de plats et de fourchettes, les bourgeois trouvèrent de larges coutelas, de solides cuirasses : ils réclamèrent comme de droit. Le roi leur dit qu'au lieu d'un déjeuner, ils en auraient vingt ; mais qu'il voulait tenter sur les terres d'Afrique un petit essai de leur savoir faire. Les bourgeois se mirent à pleurer piteusement en songeant à leurs femmes et petits enfants. Les Allemands, qui n'aimaient pas les pleurards, leur dirent qu'ils les jetteraient à la mer s'ils ne cessaient,

ce qui les calma subitement.

On arriva sur la côte de Tanger, et là on commença à courir à droite et à gauche, à piller et massacrer ; les bourgeois grimaçaient d'abord devant pareille chose qui leur paraissait bizarre et incivile ; mais bientôt instruits par le bon exemple de leurs compagnons allemands, et encouragés par le roi qui avait promis de faire pendre le premier qui ferait le sot, ils s'apprivoisèrent à travailler héroïquement comme les autres et à faire pis encore.

De leur côté les habitants qui les premiers jours s'étaient, dans leur étonnement, laissé vexer et tuer, vinrent à trouver cela désagréable ; ils se le dirent les uns aux autres, et se réunirent en grand nombre pour demander à ces étrangers ce qu'ils voulaient.

Quand les gens de Lisbonne les virent en si bonne contenance, ils revinrent à penser à leurs femmes et à leurs petits enfants, et les Allemands songèrent qu'ils avaient en poche de bons écus et louis d'or, et tous ensemble convinrent que, pour leur répondre, il fallait d'abord remonter dans les vaisseaux, assurés que de là on

parlerait beaucoup mieux. Cet avis étant unanime, force fut au roi de le suivre, d'où l'on peut conclure que si les bourgeois et les Allemands savaient toujours ce qu'ils veulent, ils auraient toujours raison.

On regagna donc les galères, et quand ces maudits gentils et Mahométans se furent avancés sur le rivage pour savoir ce qu'on avait à leur dire, on leur envoya une furieuse décharge de mousqueterie, après quoi on rama à tour de bras, et l'on rentra triomphant à Lisbonne, où les bourgeois embrassèrent leurs femmes, et les Allemands leurs maîtresses. Le roi reçut des félicitations de toute la cour, sauf de sa grand-mère qui boudait. Sa valeur héroïque fut encore une fois chantée par tous les poètes, à l'exception de Camoëns, parce qu'entré la veille à l'hôpital il n'avait pas le cœur à la musique.

Le roi d'Espagne ayant appris le succès de son voisin, à qui il aurait bien voulu voir rompre le col, envoya le comte de Lemnos pour le féliciter ; ce fut le motif de grandes réjouissances. On offrit au comte, qui aimait la danse, un bal superbe où il dansa le fandango avec Madame la surintendante. Le roi très obéissant en fut si

enchanté qu'il voulut apprendre à danser.

L'ambassadeur d'Espagne en écrivit au roi catholique et le roi catholique, après avoir consulté les plénipotentiaires de Londres, Paris, Rome et Vienne, signa l'autorisation de lui donner des leçons.

Quand sa majesté sut danser, les préparatifs de l'embarquement n'étant pas encore terminés, elle résolut, pour prendre patience et pour ne pas se séparer de son ami Lemnos, d'aller tendre en personne, au roi d'Espagne, la visite que lui avait faite son ambassadeur.

La cour de Castille était réunie à Guadeloupe ; Sébastien y arriva incognito, au bruit du canon et suivi de plus de vingt-mille curieux. Philippe II le reçut à bras ouverts et le serra sur son cœur ; il fut aussi embrassé par le duc d'Albe, premier ministre, par le confesseur du roi et par toutes les princesses ses filles, les filles du roi s'entend, dont l'une nommée Dona Maria était une brunette fort avenant.

Rien ne fut épargné pour divertir le prince. Les fêtes

s'ouvrirent par un superbe sermon qui fut suivi d'un combat de taureaux et d'un autodafé. où l'on brûla trois juifs qu'on réservait depuis longtemps pour une circonstance d'apparat.

Au milieu de toutes ces joies, Sébastien avait rencontré plus d'une fois les yeux de l'infante : un soir elle lui avait serré la main, et un autre elle lui avait marché sur le pied. Il en toucha un mot à son excellent ami le comte de Lemnos, qui lui dit que dans cette conjoncture importante, il n'avait pas un instant à perdre pour acheter une guitare, et aller la nuit chanter une sequedilla sous les fenêtres de son amante, Sébastien y vit deux inconvénients, le premier était qu'il ne savait pas pincer de guitare, le second qu'il ne chantait pas. Lemnos lui répondit que cela importait peu, parce qu'il pouvait très bien chanter et pincer par procuration, et qu'il y avait en Castille bon nombre de gens, qui n'exerçaient pas d'autres fonctions.

Tout s'exécuta ainsi qu'il était dit.

Le lendemain, la cour et la ville savaient que le prince

avait chanté secrètement sous la fenêtre de la princesse et le roi, qui comprenait ce que cela signifiait, la lui promit en mariage, s'il revenait avec bras et jambes de son expédition pour laquelle il lui assura le secours de ses prières.

De retour à Lisbonne, Sébastien trouva que ses fidèles conseillers avaient tout bu et tout mangé ; il ne restait du trésor que le coffre et le surintendant qui s'émerveillait de n'y plus voir ce qu'il avait mis dans sa poche.

Il était urgent de remplir le vide. Alcaçova proposait de faire encore de la fausse monnaie ; mais le roi lui fit observer qu'il pourrait bien en être pour ses frais, parce que personne ne voulait plus en recevoir et préférerait même aller aux galères.

La brûlure de juifs-qu'il avait vue en Castille lui rappela qu'il avait aussi dans ses-états bon nombre d'individus de cette classe utile. Ce fut un trait de lumière pour le conseil, qui calcula fort ingénieusement qu'en en faisant mettre un certain nombre à la torture, on

obtiendrait gracieusement des autres tout ce qu'on voudrait. Les économistes de tous les pays ont depuis longtemps remarqué que la race israélite ne suait l'or que sous les coups de bâton, sauf à employer les gibets pour exploiter les derniers filons de la mine. Aussi on voit dans tous les siècles passés, les princes habiles diriger cette opération financière par un procédé uniforme, et l'on peut ajouter, pour l'instruction des temps modernes, que cette manière de percevoir l'impôt a toujours été celle qui a occasionné le moins de frais et d'embarras, puisqu'au lieu de cette foule de percepteurs, collecteurs, receveurs, contrôleurs, inspecteurs, tous plus ou moins voleurs, les rentrées se font naturellement et commodément avec un chevalet, quelques cordes et coins, un exécuteur et deux aides. Dans les siècles grossiers on brûlait, mais aujourd'hui le bois est cher, d'ailleurs c'est contraire aux mœurs du jour, et cela n'a plus lieu que dans l'Inde sous la protection des lois anglaises, éminemment conservatrices des antiques usages et coutumes.

La perception ayant commencé le lendemain, les cris

des hébreux, qu'on exerçait arrivèrent jusqu'à la vieille reine. « Hélas ! Dit-elle, voilà bien des gens qui sanglotent et râlent ; qu'est-il donc arrivé dans la sainte ville de Lisbonne ? » Ceux de sa maison lui répondirent que c'était quelques mauvais juifs sans cœur, qu'on tenaillait parce qu'ils ne voulaient pas dire où était leur argent. À ces mots, la vieille pleura ; l'insensibilité de ces hommes lui faisait mal, et elle soupçonna que son petit-fils était encore là pour quelque chose.

Elle fut le trouver ; dès qu'il la vit entrer, il s'attendit à un sermon et se résigna, car il savait que sa grand-mère ne lui voulait point de mal. « Mon fils lui dit-elle, quand Dieu a fait les brebis, il ne les donna pas au loup pour les dévorer, mais au berger pour les garder. Le berger peut cueillir leur toison, c'est son droit ; mais eût-il aussi celui de leur ôter la peau, il n'a aucun profit à le faire, car alors elles ne produira plus de laine. Je vous ai raconté, quand vous étiez petit, l'histoire de la poule aux œufs d'or ; il paraît que vous l'avez oubliée, je vais donc vous la redire. — Ma grand-maman, je m'en souviens très bien, et je sais ménager mes sujets comme je le dois, ainsi que le

prouvent ces gens si frais et si gras que vous voyez sur la grande place, une badine à la main ; mais je ne puis considérer comme miens, ces traîtres juifs qui ont méchamment mis à mort notre seigneur, et qui s'enrichissent de l'or de mes bien-aimés vassaux par usure, sorcelleries, et autres mauvaises pratiques. En reprenant à ces vilains, pour le service de dieu, ce qu'ils ont acquis injustement et contrairement à ses commandements, je fais une action méritoire comme l'assure le très sage et subtil intendant, dom Caraçova.

— Mon petit-fils, voler est toujours voler, et il n'est pas plus permis de voler les voleurs que les autres. Si les hébreux sont coupables, faites les juger, mais ne les condamnez point par votre seule volonté et bon plaisir, car cela vous tournera à honte et dommage. Ils sont vos sujets comme les autres ; vous leur devez, comme aux autres, aide et protection, et leurs cris et sanglots qui me déchirent le cœur, appelleront sur vous la colère de Dieu. »

À ces mots, Sébastien fut saisi d'une grande

indignation contre ceux qui avaient ainsi empêché sa bonne mère de dormir, en maltraitant les juifs en ce lieu, et il ordonna sous peine de dix sous d'amende de procéder ailleurs aux exécutions.

La dépouille des juifs produisit une forte somme. les Allemands payés reprirent du cœur pour l'argent reçu. Douze mille volontaires furent levés à l'aide de ces garnisaires : on mit à la tête de ces braves, quatre jeunes seigneurs du meilleur ton, du plus brillant esprit, et qui s'entendaient à tout, hors à la guerre.

À cette époque, c'était le 9 novembre 1577, parut une comète, au signe de la Balance, près l'étoile de Mars ; elle avait une queue gigantesque, et cette malheureuse queue troubla tellement la cervelle du prince, qu'il eut l'idée de renoncer à son entreprise. Ce n'était pas le compte d'Alcaçova, que tourmentait cet argent en caisse, à peu près comme la vue d'une bouteille pleine tourmente un ivrogne. Ce n'était pas non plus comme cela que l'entendait Philippe, qui espérait bien que son bon voisin et futur gendre laisserait ses os en Afrique, et qu'il

hériterait de son beau petit royaume. Ce n'était pas davantage le fait du cardinal Henri, qui voulait régner en l'absence de son neveu ; ni de quatre commandants, qui comptaient sur le dos de croquants pour faire leur apprentissage, et sur leur peau pour augmenter leurs parchemins ; il n'y avait guère que l'infante, pressée de se marier, et la vieille reine, qui fussent de l'avis de la comète. Quant aux volontaires et Allemands, ils étaient tellement effarés et abasourdis, qu'ils ne savaient plus ce qu'ils voulaient, et tout considéré, ils aimaient autant passer en Afrique, dans l'espoir que de là ils ne verraient plus ce grand vilain astre flamboyant qui les faisait mourir de peur.

Le surintendant, le cardinal Henri, et les quatre généraux, se réunirent pour rassurer le prince. Ils lui firent observer qu'une comète devait naturellement avoir une queue ; qu'il était dans les probabilités qu'elle en aurait également eu une, quand même il n'aurait pas levé douze mille bourgeois et acheté six mille Allemands. Que d'ailleurs la bulle du pape arrangeait toute chose ; et qu'on n'avait jamais entendu dire qu'une comète eût eu la

moindre influence sur une bulle.

De si solides raisons devaient faire effet. Pour achever de le décider, le duc d'Albe lui fit annoncer qu'il l'accompagnerait, s'il voulait lui donner le commandement de l'armée. Sébastien le remercia de sa politesse, et lui répondit : que tous ses aïeux ayant été en naissant d'excellents généraux, il devait l'être aussi par la même raison ; qu'il suffisait donc que la comète ne se mêlât pas de l'affaire ; qu'à l'aide de dieu et de sa bonne épée, il mettrait glorieusement l'entreprise à fin.

Quelques hommes habiles et expérimentés restaient dans les rangs. Il eut la sagesse de les en écarter, ne voulant rien devoir qu'à son sang royal et à Saint-Antoine, qu'il nomma généralissime.

les Allemands avaient dit aux bourgeois qu'un soldat qui n'était ni jureur, ni joueur, ni buveur, avait la mine d'un milicien. Les bourgeois, pour n'avoir pas l'air de ce qu'ils étaient, ne bougeaient ni jour ni nuit des tripots et cabarets ; et ce fut ainsi, ivrognant et filoutant, qu'ils se préparèrent au service de Dieu, et au châtement des

infidèles.

Quand le jour du départ fut fixé, chacun s'occupa de ses provisions, car en ces temps il n'y avait ni commissaire de guerre, ni munitionnaire général, ni vivandier, ni vivandière, tout se faisait par la grâce : mais quiconque y comptait, courait grand risque de mourir de faim. Chaque soldat embarqua donc sa marmite, son sac de farine, son morceau de lard et son quartaut de porto. Les plus prudents y ajoutèrent leur gouvernante, soit pour les aider à faire la soupe, soit pour qu'elle fût témoin de toutes les actions éclatantes qu'ils comptaient faire.

Le roi remit la régence du royaume à son bon surintendant Alcaçova, auquel il adjoignit, pour l'édification des fidèles, Almada, archevêque de Lisbonne, avec plein pouvoir de vexer ses sujets comme il l'eût fait lui-même. Cela terminé, il fit bénir l'étendard royal et les dagues des chevaliers, opération sage et utile, et qui doit être extrêmement agréable à Dieu.

Pendant ce temps, la grand-mère ne fit que gémir ; le départ ne fut pas gai. Les femmes pleuraient, et les

marmots auraient pleuré aussi, si la grimace que faisaient les papas en descendant dans les canots, ne les avait pas fait rire.

On mit à la voile vers le soir : le temps étant calme, les gens de Lisbonne qui avaient embarqué leur meilleur vin, voulurent en goûter ; j'entends ceux qui n'avaient pas le mal de mer, car les autres faisaient la plus piteuse mine du monde. Voilà qu'au milieu de la nuit, ceux qui avaient bu se réveillèrent avec la gorge sèche et une soif épouvantable ; tous coururent au baril à l'eau, mais ils s'aperçurent qu'ils avaient oublié de le remplir, tant les hommes de ces temps étaient bornés et imprudents.

Quand le jour parut, on trouva ces malheureux étendus sur le dos, tirant une langue d'un demi-pied. Le roi, craignant qu'ils ne devinssent enragés, s'empressa de relâcher à Cadix où ils avalèrent de l'eau si gloutonnement qu'ils enflèrent tout à coup comme des éponges, et ils restèrent si ronds qu'il fut impossible de les repasser par le trou de la cabine.

Ne sachant qu'en faire, le bon roi Sébastien traita

avec un hidalgo pour les conduire par terre à Lisbonne. Aussitôt que la flotte fut partie, ce gentilhomme, après les avoir désenflés à l'aide d'un procédé à lui connu, les vendit pour se dédommager de ses frais à un marchand turc qui retournait à Smyrne ; ce que l'on ne crut pas devoir empêcher à Cadix, de peur de décourager le commerce.

La flotte portugaise, favorisée par le vent, fut bientôt sur la côte d'Afrique ; on débarqua à Arsila près de Tanger, et l'on campa en s'entourant de retranchements et de chariots pour se préserver des mouches, fort incommodes en ce pays.

Cependant Abdelméléc avait pris à témoin Mahomet et tous les saints qu'il n'avait en rien donné lieu à cette agression : « Ces chrétiens sont véritablement des chiens, disait-il ; ils se jettent sur ceux qui ne leur ont point fait de mal ; si dieu est juste, comme je le pense, il les livrera tous au tranchant de mon sabre. »

Néanmoins, comme il était bon homme, persuadé que c'était la faim seule qui avait déterminé les Portugais à

quitter leur pays, il fit dire à Sébastien que s'il voulait laisser son peuple en paix, il lui donnerait quatre ou cinq lieues de terre propre à la culture. Les mauvais plaisants ricanèrent, et dirent que le roi était venu pour se battre et non pour planter des choux. Alors Abdelméléc lâcha un peloton de vingt-cinq ou trente mille Maures à cheval, qui, partant tous au galop, le cimenterre au poing, avancèrent sur les portugais en criant : *Allah !*

À cette vue, les miliciens commencèrent à détalier à toutes jambes ; les Allemands coururent après eux, les officiers après les Allemands, et les généraux après les officiers. Le seul qui tint bon fut le roi ; mais tout brave et tout roi qu'on soit, que faire contre trente mille hommes qui galopent comme des fous ? Il fut donc obligé de suivre l'armée, et il la l'attrapa au moment où elle mettait un pied dans la mer. Il fit honte à tous. Son éloquence, jointe à l'assurance que le peloton n'avancait plus, engagea le plus braves à sortir de l'eau ; les autres les imitèrent, et le roi ayant commandé : « Front, alignement ! » L'armée se retrouva en présence de l'ennemi ; mais comme il était nuit, chacun alla se

coucher.

Pendant ce temps le prince détrôné, ce vaillant Mahamet, pour lequel on avait entrepris la guerre, s'était campé à l'arrière garde, confisquant à son profit les bagages, les traînards, et surtout les gouvernantes dont il était particulièrement friand, vu qu'elles n'étaient pas tout-à-fait aussi noires que les Nubiennes et Maureses. Il est de fait que tout allié doit vivre et se récréer aux dépens de ses bons amis, et le digne homme ne faisait rien qui alors et depuis n'eût été consacré par l'usage.

Le lendemain matin, avant que les infidèles fussent réveillés, Sébastien assembla un grand conseil ; mais tous y parlaient à la fois, les Allemands en allemand, les Arabes en arabe, et les Portugais en portugais. Le roi eut beau crier, pester, jurer, ils n'en parlaient pas moins.

S'ils ne s'entendaient pas sur ce qu'ils voulaient dire, ils ne s'entendaient pas mieux sur ce qu'ils devaient faire. Il s'agissait d'aller à Larache. Les uns prétendaient y aller par terre, les autres par eau ; le plus grand nombre ne voulaient pas y aller du tout ; enfin on se mit en route,

seulement pour ne pas rester en place et comme on prend l'air pour sa santé.

Abdelméléc s'était établi dans une position avantageuse entre la mer et les montagnes : il y avait réuni tout son monde, et bientôt les deux armées se trouvèrent de nouveau en présence. Le roi maure, quoiqu'il eût pris médecine le jour même, fit aux siens un petit discours qui ne se sentait nullement de la circonstance. Sébastien ne dit rien, mais il écrivit une belle lettre à son ami Alcaçova, en le chargeant de ses compliments pour sa grand-mère, et il se revêtit de l'armure de Charles-Quint, que lui avait envoyée le roi d'Espagne, avec les amitiés de sa fille. Ainsi équipé, le prince de Portugal ne douta pas qu'il ne dût exterminer tous les infidèles, et il donna le signal du combat.

Dans ce moment le bon Abdelméléc, par suite sans doute de la médecine qui avait agi trop fortement, rendait le dernier soupir, en mettant son doigt sur sa bouche pour recommander le secret à ses généraux.

La mêlée fut terrible : les Allemands se battirent

comme des lions, et les portugais comme les Allemands ; chacun fit de son mieux, et le roi mieux qu'eux tous. Mais le dieu de la guerre est toujours, comme on dit, du côté des gros bataillons, et tous ces héros eurent beau espadonner, les Maures espadonnèrent plus longtemps.

Cependant la landwehr et les alliés s'étaient jetés sur le camp. Après avoir tout pillé, ils mirent le feu aux poudres en allumant leurs pipes, et ce bruit subit acheva de faire perdre contenance aux chrétiens, qui commencèrent à regarder les vaisseaux. Les plus voisins ne purent résister à la tentation de sauter dedans ; de proche en proche ils y sautèrent tous : je dis ceux à qui il restait les deux jambes, et ce n'était pas le plus grand nombre. La peur donne des ailes, le vent était bon, en moins de rien ils se trouvèrent en haute mer.

Quand on eut le loisir de réfléchir, et que chacun se fût tâté pour savoir comment il se portait, il considéra son voisin ; en se regardant on arriva à la vue de Lisbonne, et au moment d'entrer dans le port, on s'aperçut qu'on avait oublié le roi sur la terre d'Afrique.

La distraction était forte. On réunit une commission d'enquête, et l'on enjoignit à chacun de déclarer ce qu'il savait.

Tous croyaient avoir vu, mais nul n'en était sûr. L'un disait que quelqu'un lui avait dit qu'il avait entendu dire que le roi était tombé dans la rivière ; chose difficile, puisqu'il n'y en avait pas ; l'autre, qu'il avait été écrasé par son cheval ; celui-ci qu'on avait reconnu son casque sur le front d'un turc, et celui-là sa tête au bout de la pique d'un Maure.

Sur ces entrefaites, une galère survint avec un corps sans tête, qu'on avait recueilli au lieu de l'embarquement ; après l'avoir examiné, l'armée déclara que c'était le roi, et chacun rentra dans Lisbonne la larme à l'œil et le mouchoir à la main.

Grande y fut la désolation, qui augmenta encore quand on sut que sa majesté n'avait plus de tête. À l'instant on expédia un aviso, avec une grosse somme pour la racheter des Maures, chez qui cela est denrée et marchandise. Le capitaine, qui avait du bon sens, ne

s'amusa pas à aller marchander avec les infidèles. Une tête coupée en vaut une autre ; il se fit débarquer à la nuit tombante, décapita le premier passant qu'il rencontra, balafra la figure de trois ou quatre coups de tranchet, la posa soigneusement dans un sac comme Judith fit jadis pour Holopherne, et, l'argent dans sa poche, revint à Lisbonne où il fut félicité sur le succès de sa mission.

La tête, après avoir été proprement recousue au corps, fut exposée publiquement. Tout le monde reconnut Sébastien, sans en excepter son oncle Henri et son ami Alcaçova. La seule grand-mère avait les yeux si rouges à force de pleurer, qu'elle ne put rien distinguer. Aussi soutint-elle que la ressemblance n'était pas frappante ; que son petit-fils était jeune et beau, tandis que le mort était vieux et laid. On lui répondit qu'un mort n'était jamais très bien, surtout quand il avait le nez et les oreilles coupés.

Aussitôt la régence de Portugal fit publier un bulletin par lequel il était démontré que les chrétiens avaient remporté une grande victoire sur les infidèles, qui avaient

tous été détruits ou à peu près ; que l'armée s'était rembarquée seulement par suite du chagrin qu'elle éprouvait de l'accident arrivé au roi, et de la tristesse que lui inspiraient les lieux où il avait péri. En conséquence, on décida qu'il serait chanté à la même heure un *Te Deum* et un *De Profundis* ; ce qui voulait dire qu'on serait triste et joyeux tout à la fois.

Le *Te Deum* fut exécuté par deux soprani, un ténor et trois basses, avec accompagnement d'orgue, de violon et de flûte. L'exécution, dirigée par le maître de chapelle de la cour, fut parfaite ; celle du *De Profundis*, où l'on avait ajouté des tambours et des trompettes, ne fut pas moins satisfaisante ; puis, un héraut d'armes, ainsi que l'assure l'histoire de Portugal, où je copie toutes ces choses, parut sur les marches de la cathédrale, et élevant l'écusson du roi, cria : « Peuple, peuple de Lisbonne, pleurez votre roi ! Dom Sébastien n'est plus. — Pleurons ! Répondit le peuple en sanglotant et fondant en larmes, notre roi Sébastien est mort. »

Après cela, la populace, qui aime toujours ses princes après leur décès, se mit à crier *racca* contre les auteurs de

l'entreprise, notamment contre le cardinal Henri et le favori Alcaçova ; ce qui détermina le parti espagnol à porter le premier au trône, et à conserver le second au ministère, dans l'espoir que la canaille leur tordrait le cou à tous deux, et qu'il resterait une bonne anarchie...

Tandis que ses fidèles soldats désertaient le champ de bataille, qu'on pleurait sa mort et qu'on embaumait un corps refait de deux pièces, qu'était devenu le véritable Sébastien ? Au plus fort de la mêlée, frappant toujours en criant : « Courage, amis ! Courage, enfants ! En avant, braves Portugais ! » Il ne s'apercevait pas qu'il avançait tout seul. Quand il se retourna pour savoir où il était, il se vit entouré d'ennemis sans un des siens pour le défendre ; il n'en continua pas moins à crier et à frapper d'estoc et de taille.

Bientôt, couvert de blessures, accablé de fatigue, il fut renversé de son cheval, saisi et désarmé par une foule avide qui ne se doutait pas qu'elle tenait un roi, mais qui, voyant un jeune et beau garçon dont on pouvait tirer bon

prix au marché de Tunis ou d'Alger, voulait avoir part à la prise. Ils en étaient donc à se chamailler, et se disposaient à en venir aux armes, lorsqu'un officier, pour couper court à la discussion, étendit le prisonnier à ses pieds d'un coup de masse. Alors les Maures, pour ne pas tout perdre, le dépouillèrent de ses vêtements et le laissèrent ainsi exposé.

À la pointe du jour, on ne sait lequel, il se sentit piqué au flanc ; il fit un mouvement, et un chacal effrayé s'éloigna du repas commencé.

Il était retombé dans son assoupissement, quand un second choc l'éveilla encore. On le tenait par les cheveux, et quelque chose de brillant sillonna l'air ; c'était le sabre d'un arabe qui se mettait eu mesure de le décoller pour ajouter sa tête à une douzaine d'autres, qu'il chargeait sur un chameau.

En lui voyant rouler les yeux, l'enfant spéculateur du désert s'arrêta ; il calcula que la vente d'un esclave vivant lui rapporterait plus que la tête d'un mort ; en conséquence, après s'être assuré qu'il n'avait rien de brisé,

il le plaça, à l'aide de son valet, sur le panier de têtes et l'emporta dans sa tente.

Là, remis au soin des femmes, il fut pansé, soigné, médicamenté, et il commençait à reprendre ses esprits justement à l'instant où le peuple criait à Lisbonne : Notre roi Sébastien est mort !

Tout ce qui s'était passé était pour lui un songe éloigné et comme une autre vie ; il se rappelait qu'il avait été roi, qu'il avait eu des ministres, des courtisans, un grand-oncle et une grand-mère ; qu'il avait commandé une armée, qu'il s'était battu et qu'il avait été tué ; mais comment il se trouvait vivant sous une tente, au milieu des chevaux, des volailles et des moutons, voilà ce qu'il ne concevait pas.

Bientôt une vieille aux yeux noirs, à la main sèche, vint lui apporter du lait : Sébastien lui demanda où étaient son armée, ses vaisseaux, ses généraux, son bon cheval et l'armure de Charles-Quint ? Elle lui répondit par un geste qui l'invitait à boire, le conseil était bon, car les moutons et les chèvres qui déjà avaient flairé le pot,

s'apprêtaient à lui en disputer le contenu.

Le roi ouvrait des yeux ébahis, ne sachant ce qu'elle voulait. La vieille posa le vase près de lui et s'en fut. Aussitôt, ce qu'elle avait prévu arriva : un gros bouc, en deux coups de langue, avala le déjeuner, et non content de cet acte arbitraire, il leva la patte sur la tête sacrée de sa majesté qui, en ce moment, regretta de n'avoir pas ses gardes-du-corps ou du moins son premier gentilhomme de la chambre.

Le lendemain, au lieu de fanfares qui accompagnaient autrefois son réveil, il n'entendit autour de lui que les poules qui rappelaient leurs poussins, et le piétinement de nombreux quadrupèdes, pacifiques compagnons dont la présence sembla l'avertir que son palais ordinaire serait désormais une étable.

Il ne s'en formalisa pas, en songeant que notre seigneur, qui valait bien un roi de Portugal, y avait été aussi, ce qui n'avait nullement nui à sa considération.

Deux fois par soleil il revit la vieille femme et deux

portions de lait, qu'il avait grand soin de mettre à l'abri de l'appétit du bouc. Un jour il fit entendre que le lait ne le nourrissait pas, et on lui apporta des dattes et de la galette, ce qui lui parut le meilleur repas qu'il eût jamais fait. Dès ce moment ses forces commencèrent à renaître, et il put se tenir debout.

Un matin, désirant respirer l'air et savoir où il était, il sortit de la tente ; le soleil se levait, il ne vit autour de lui qu'un ciel de bronze et un océan de sable. Il avait fait quelques pas dans la campagne, quand un homme à l'œil farouche court à lui, et lui applique sur les épaules une houssine qu'il tenait à la main. Le prince indigné s'avance sur l'insolent, qui, tirant son poignard, allait le lui enfoncer dans la poitrine ; mais la vieille lui arrêta le bras, en faisant signe à Sébastien de rentrer ; ce qu'il exécuta. Quelque brave et indigné qu'on soit, on n'est jamais flatté de mourir, surtout quand on relève de maladie.

Lorsque l'indignation du prince lui permit de réfléchir, ses réflexions ne furent pas gaies. Les

contradictions ne sont agréables pour personne, notamment pour un prince qui n'en a pas l'habitude.

Après s'être bien frotté le dos et la tête, moyen sûr de faire venir les consolations, il jugea que l'homme qui agissait avec si peu de cérémonie ne pouvait être son vassal ; que lui même n'était pas en Portugal, ce que l'aspect des lieux lui avait déjà fait soupçonner ; qu'il n'était pas non plus dans son camp, car il n'aurait pas été traité si cavalièrement en vue de son armée ; d'où il conjectura qu'il n'avait plus de soldats, pas même de sujets, et qu'il pouvait bien l'être devenu lui-même. Enfin, de raisonnement en raisonnement, de conséquence en conséquence, il conclut qu'il était prisonnier chez les arabes, et qu'en le mettant à l'écurie, en lui donnant un coup de gaule et presque un coup de poignard, on n'avait fait que suivre le droit commun et la coutume locale. Tout cela n'était pas mal calculé pour un roi légitime qui n'avait jamais rien vu qu'à travers le métal de sa couronne. Mais, comme nous l'avons déjà dit, le prince tenait du bon sens de sa grand-mère, et en dépit des surintendants et des amis d'Espagne, il avait conservé une

partie de ses facultés intellectuelles. Il pensa donc encore qu'en se découvrant aux arabes, il courrait risque d'être livré aux maures et massacré, ou bien mis à une rançon si haute, que son oncle ne pourrait ou ne voudrait pas la payer ; et il jugea qu'il valait mieux attendre une occasion de se faire racheter au taux ordinaire du commerce comme un simple chrétien de pacotille, ou bien de s'échapper au risque de recevoir encore une correction.

Ses blessures étaient entièrement fermées. Son maître, dont la mauvaise humeur était passée, le chargea avec la vieille, de veiller sur ses compagnons de chambre, c'est-à-dire les boucs, les chameaux, les poulets ; et de les mener promener dans le désert. À bien prendre, c'était le métier qui pouvait convenir le mieux à un monarque déchu. Les fonctions de pasteur sont encore une espèce de royauté, et peut-être vaut-elle mieux que l'autre.

Un souverain, surtout de nos jours, ne peut disposer de ses moindres sujets sans mille et mille formalités et cent caquetages. Ne veut-il seulement que leur argent, il

faut qu'il le leur demande ; et s'ils consentent à le donner, ils veulent savoir ce qu'on en fait. Un berger n'a jamais de contradiction à subir, point d'entraves à combattre. A-t-il besoin de s'habiller, il tond un sujet ; en est-il embarrassé, il le tue ; a-t-il faim, il le mange. Aucune réclamation ne se fait entendre. Le mort ne le trouve pas mauvais, et le reste du troupeau le trouve bon, parce que la ration augmente. Il est vrai qu'un pasteur n'entend parole emmiellée ni de ses bœufs, ni de ses brebis, mais qu'est-ce que paroles emmiellées ? Tromperie, mensonge. Il est vrai aussi qu'il a quelquefois à repousser les loups, mais encore ne voit-il ni ses chiens ni ses béliers se joindre à eux contre lui. Et les loups sont choses moins venimeuses que les flatteurs, dénonciateurs, sollicitateurs ; espèce avide de l'or et du sang des hommes, et habile à faire perdre aux princes la vue et la raison.

Telles étaient les réflexions que faisait le roi de Portugal en gardant ses bêtes à l'ombre quand il en trouvait, et à côté de la vieille, qui le secondait, comme nous l'avons dit, dans ses fonctions pastorales. La présence de la bonne femme lui rappelait sa grand-mère

et les avis qu'elle lui avait donnés. C'est alors qu'il pleurait ses erreurs et qu'il reconnaissait qu'elle disait vrai. À cette occasion je ferai la remarque que les trois quarts des bons conseils de ce monde sont donnés par les bonnes femmes, et qu'en règle de conduite, en économie, en politique, en diplomatie, en cuisine et en médecine, on ne peut mieux faire que de s'en rapporter à elles. En littérature elles ne sont pas fortes, mais aussi n'y ont-elles aucune prétention, car les bonnes femmes sont modestes, et quoique en général elles parlent beaucoup, il n'est pas moins vrai qu'elles ne parlent que de ce qu'elles savent.

Un jour que le prince gardait ses troupeaux, des arabes de la tribu des maraudeurs, cachés derrière un monticule de sable, s'élançèrent sur ses deux plus beaux chameaux et les emmenèrent. Il allait prendre sa course pour les poursuivre, lorsque s'apercevant que d'autres pillards se saisissaient des moutons les plus gras, il se tourna de ce côté, joignit les voleurs, et un grand combat à coups de poings s'ensuivit. N'ayant pas encore repris toute sa vigueur, il dut succomber. Après l'avoir roué de coups, les vainqueurs emmenèrent leur proie, en le

laissant étendu sur le sable.

Cependant il put se traîner jusqu'au bercail, où une hyène furieuse et quelques renards de sa suite faisaient un dégât épouvantable. Les cris du prince éloignèrent ces méchantes bêtes : succès tardif. Une moitié des brebis étaient égorgées, et l'autre moitié estropiées. Il sentit alors que l'état de pasteur avait aussi ses désagréments, et dans cette circonstance il aurait autant aimé être roi.

Quand le soir fut venu, et que son maître vit la situation des choses, il croisa ses mains sur sa poitrine, et dit : « Dieu est Dieu ! » et il condamna le berger, ministre responsable, à la bastonnade, qu'il reçut d'assez mauvaise grâce.

Le jour suivant, une autre bande encouragée par le premier succès, vint attaquer le petit camp. Après une vaillante escarmouche, les assaillants eurent l'avantage ; tout fut pillé, et le roi, qui faisait partie du butin, lié à la queue d'un cheval, fut obligé de faire quinze milles avec trois ou quatre têtes humaines, qu'on lui avait mises en sautoir.

Ses nouveaux maîtres, bandits de profession, étaient continuellement en course. Les fonctions de Sébastien étaient des plus pénibles ; il servait d'auxiliaire aux ânes, et portait le bagage, bien entendu que sa part des coups était toujours la plus forte, et celle des vivres la plus mince. C'est ainsi qu'il se perfectionnait dans la science des choses et la connaissance des hommes.

Il avait plusieurs fois fait entendre à ses propriétaires qu'il désirait se racheter, mais ceux-ci n'osant se rapprocher des villes, et pour cause, ne paraissaient pas faire grande attention à sa proposition. Cependant un jour qu'il les vit en grande conférence, il se douta qu'il s'agissait de lui ; en effet les arabes s'en occupaient, mais ils n'étaient pas d'accord sur la destination qu'ils lui donneraient : les uns voulaient l'embaumer, l'empaqueter et l'encaisser, bref le confectionner en momie avec un beau manuscrit entre les jambes, pour le vendre aux savants d'Europe, qui commençaient à rechercher les antiquités Égyptiennes. Les autres prétendaient le négocier en vie, assurant que s'il n'y avait pas autant de profit, il y aurait aussi moins de déboursés. Cette opinion

prévalut, et le conseil terminé ils le lavèrent et le rasèrent, et après lui avoir donné double ration, ils le firent monter sur un dromadaire : tant d'égards auxquels il n'était pas accoutumé, lui parurent d'un bon augure.

Vers le milieu du jour, on s'arrêta à une espèce de caravansérail ou bazar, où il fut mis en vente à côté de plusieurs centaines de nègres, négresses et négrillons, espèce créée et mise au monde pour être en tout pays échangée contre de l'or.

Seul blanc de la foire, il attirait beaucoup de curieux, mais pas un amateur, quoique le commissaire priseur chargé de le débiter fît un pompeux étalage de son mérite et le recommandât aux pratiques, attestant sur son âme que c'était un blanc de race pure et de première qualité. Enfin un artiste nubien l'acheta pour en faire une spéculation particulière.

Habitant d'un canton où les blancs sont rares, il avait l'intention de lui apprendre quelques tours agréables et de le montrer aux curieux, en compagnie de divers autres animaux savants dont il avait la direction avec privilège.

Le lendemain, dans un village nègre, il ouvrit son théâtre. Déjà une recette assez abondante en dattes et en koris annonçait que son idée n'était pas mauvaise, quand le sorcier de l'endroit, craignant qu'il ne résultât dommage pour sa propre industrie, improvisa un sermon contre le nubien et son spectacle ; il prouva que le blanc ne pouvait être que le diable, ainsi que sa couleur l'indiquait de reste, et que le noir était son compère. Sur ces considérations, il engageait les fidèles à les sacrifier tous les deux à Mubo-Jumbo.

Pour éviter la suite de cette prédication, le directeur et sa troupe n'eurent rien de mieux à faire que de partir au plus vite.

Ayant gagné un port de mer, ils y rencontrèrent deux hommes à manteau blanc : c'était des frères de la rédemption voyageant pour racheter les captifs ; noble commerce qui mériterait la prime au moins autant que celui des morues ou des harengs.

En reconnaissant ce costume, le prince tressaillit et fit le signe de la croix. Sur ce simple acte, les bons frères

s'approchèrent, payèrent sans trop marchander et emmenèrent leur acquisition.

Les deux religieux étaient siciliens. Sébastien, qui avait eu des démêlés avec leur cour, ne crut pas prudent de leur faire une entière confiance : il leur dit seulement qu'il était Portugais, soldat du roi Sébastien, et qu'il avait été pris par les arabes.

Après diverses courses et le rachat d'autres esclaves, nos voyageurs gagnèrent un port, et tous ensemble s'embarquèrent pour Palerme, où était leur couvent.

À leur arrivée, ils furent reçus par le clergé et conduits processionnellement à l'église du chapitre. On habilla chaque captif d'une robe blanche, on lui remit trois écus et un bâton de pèlerin, et on lui souhaita bon voyage.

Le malheur avait rendu Sébastien aussi prudent qu'il l'était peu naguère. Nous avons vu les motifs qu'il avait eus de ne pas se faire connaître ; d'ailleurs quel que fût le désir de savoir ce qui se passait en Portugal, il tremblait

de l'apprendre ; le cœur lui saignait en songeant à l'inquiétude de ses soldats, de ses chers bourgeois, à la description déchirante qu'on allait sans doute lui faire de leurs angoisses ; il craignait même qu'ils ne fussent tous morts de chagrin.

Il fut bientôt rassuré, et le premier passant près de qui il alla aux informations lui dit : que le roi Sébastien, un étourdi, un fou, d'ayant voulu écouter les conseils de personne, et ayant porté en Afrique une guerre injuste, l'issue en avait été telle qu'on l'avait prévue, c'est-à-dire les Portugais battus et le roi tué, ce que toute la chrétienté avait trouvé parfaitement mérité. Il ajoutait : qu'en Portugal, si on regrettait les braves, morts par suite de l'entêtement d'un insensé, on n'avait fait que rire en voyant rapporter son cadavre en deux pièces et deux voyages ; qu'on l'avait néanmoins inhumé en grande cérémonie à la suite d'un très beau service, et que son oncle Henri était monté gaiement sur le trône, la veille même de l'enterrement.

Sébastien ne fut pas médiocrement étourdi de ces

nouvelles. Il ne concevait pas comment quelque chose pouvait aller sans lui dans son royaume, et pourquoi une autre armée n'avait pas été levée pour le délivrer s'il était prisonnier, ou le venger s'il était mort : « Quoi ! Disait-il, aurais-je été trahi par tout le monde, même par ma grand-mère ! »

Celui qu'il avait interrogé pouvait être quelque étudiant en droit, quelque carbonari, quelque homme du mouvement, ennemi de la puissance des rois en général, et de la sienne en particulier ; il s'adressa à un autre passant dont la mine pacifique lui faisait croire à des idées moins nouvelles ; mais il n'en put rien tirer que des paroles plus sévères encore.

« Hélas ! Continua-t-il, voilà donc ce que c'est que la gloire ! Je me suis battu comme un lion, j'ai eu trois chevaux tués sous moi, j'ai reçu dix blessures, j'ai été pris, marchandé, vendu, et maintenant me voici pèlerin, un bâton blanc à la main, tandis que mon oncle, ma couronne sur la tête et mes nippes sur le dos, règne gaillardement à ma place. Ah ! Si l'on ne me considérait

pas comme un héros, on devait du moins me regarder comme un saint ; car enfin la guerre était une croisade, et j'avais une bulle du pape. Et vous, ma grand-maman, vous avez laissé faire cela ! Et vous, mon bon ami Alcaçova, vous leur avez donné la caisse pour payer un *De Profundis* quand je me porte bien ; et toi, peuple ! Et vous, bourgeois, plus bêtes que des oies, vous mangez votre mouton au piment et vos tomates sur le gril, comme si de rien n'était ! Qui voudra croire dans ce pays, où personne ne me connaît, que je suis Sébastien, roi de Portugal et des Indes ? Quand je le crierais à tue-tête dans les rues et sur les toits, on me répondrait : Eh ! Bonhomme, Sébastien est mort et enterré ; on a chanté son *Requiem* et fait son épitaphe ; allez dormir un somme, et cuver votre vin. »

Ces réflexions rendaient le pauvre prince presque fou ; de façon qu'en le voyant parler seul et gesticuler avec son bâton blanc, tous les passants s'étaient rassemblés autour de lui, et ce fut à grand'peine qu'il put se sauver dans la campagne.

Ayant aperçu au pied de la colline un trou commode, il résolut provisoirement de se faire ermite, ce qui lui était facile, car sa barbe était longue et sa robe avait roussi au soleil. En conséquence il s'installa dans sa niche, précédemment occupée par un homme de même métier, mort en odeur de sainteté.

L'ermitage renfermait les ustensiles nécessaires à l'état. Moyennant ses trois écus, il fit marché pour le tout, avec la nièce du défunt, ou, selon d'autres, sa cousine, qui tenait le cabaret voisin.

Le nouvel ermite était jeune et beau. Les filles du canton eurent bientôt une confiance particulière en ses prières ; de façon que le prince qui s'était mis là pour vaquer à ses affaires, n'avait ni jour ni nuit le moment d'y songer. Cependant il aurait bien voulu instruire son aïeule de sa situation, et la chose paraissait assez convenable ; mais une difficulté l'arrêtait encore. Soit qu'on eût oublié de lui apprendre à écrire, soit qu'il eût perdu par ses blessures l'usage de quelques doigts, il ne savait par où commencer sa lettre. Enfin il fit connaissance avec un

petit garçon qui avait été au collège. Il lui dicta sa narration de manière à conserver l'incognito, et avec huit jours de travail et une main de papier, car le petit garçon n'écrivait qu'en gros, cette importante épître fut terminée. Il la confia à un capitaine de navire, nommé Catissani, qui allait porter du blé en Portugal ; il la lui recommanda particulièrement après avoir payé le port ; mais celui-ci, ne concevant pas trop à quoi une réponse pouvait être utile à un ermite, fit usage du papier d'une manière qui lui parut beaucoup plus naturelle.

Pendant que Sébastien attendait des nouvelles qui ne devaient pas arriver, la vue des fillettes dont les visites ne cessaient pas, lui rappela sa fiancée d'Espagne, et il se souvint qu'il en était passionnément amoureux. Il avait même conservé une tresse de ses cheveux que les Arabes lui avaient généreusement laissée, parce qu'ils n'avaient pu trouver à la vendre.

Vers cette époque, on annonça à Palerme le voyage du fils du vice-roi de Naples. Ce jeune seigneur, qui venait de se marier, voulait promener sa femme dans l'île,

et des préparatifs magnifiques avaient été faits pour les recevoir.

Le jour de leur entrée, Sébastien, se trouvant par hasard avec la foule, ne fut pas médiocrement surpris de reconnaître dans la mariée l'aimable princesse qui lui avait juré une fidélité éternelle ; il poussa un soupir qui fut entendu d'un mille, et courut s'enfermer dans son ermitage, où il pleura trois jours et trois nuits sans discontinuer. Cela fait, il s'aperçut que la présence de l'infante était un coup du ciel ; que rien ne lui serait plus facile que de s'en faire reconnaître, et que, malgré son infidélité, il n'était pas impossible qu'elle pût l'aider à rentrer en Portugal, et à reprendre son sceptre, sa couronne, et tous ses autres effets. Il se présenta donc au palais.

On annonça à la princesse qu'un saint homme désirait lui parler, et comme elle était très pieuse, elle ordonna qu'on l'introduisît.

À l'aspect de cette figure, la dame rougit et pâlit ; toutefois, ayant appris la diplomatie sous son père et

Lemnos, elle se remit promptement, et Sébastien lui raconta son histoire de point en point, sans même en oublier le coup de houssine.

Ce récit terminé, il implora son assistance pour reconquérir son nom et ses états ; et pour achever de la toucher, il crut devoir montrer la tresse de ses cheveux. Aussitôt la princesse courut au cordon de sa sonnette, ou de ce qui en tenait lieu alors. Ses femmes ainsi que la compagnie des gardes étant entrés : « Délivrez-moi de cet insensé ! » S'écria-t-elle ; puis elle se trouva mal. On allait faire sauter l'ermite par la fenêtre, mais il se hâta de sortir par la porte.

La même nuit, quatre hommes et un caporal vinrent le saisir dans son ermitage ; et sans qu'il eût le temps de prendre son rosaire et sa discipline, ils le portèrent au port, où les attendait une felouque.

Quand on fut à quelque distance des côtes de Calabre, survint un coup de vent qui fit chavirer la barque ; les quatre hommes et le caporal s'en allèrent droit au fond ; les matelots gagnèrent le bord à la nage ;

et l'ermite, qui ne savait pas nager, resta soutenu par sa robe, assez inquiet sur la suite du voyage.

La situation était critique, car il était probable qu'aussitôt que l'étoffe serait imbibée, ce qui ne pouvait tarder, il rejoindrait, dans le gouffre, le caporal et ses quatre hommes, dont la société n'avait rien qui lui parût fort désirable. On lui avait en outre fait tellement peur de Scylla et de ses chiens, qu'il croyait toujours les voir à ses trousses.

Cependant le courant poussait à terre ; il n'en était pas à plus de trois perches, lorsqu'il lui vint l'idée d'allonger les jambes, il sentit le sable, et une grosse lame qui le prit en travers l'envoya sur le rivage.

Il commença par remercier Dieu ; puis ayant ôté sa robe, il la mit au soleil, et s'étendit à côté pour se réchauffer.

Quand il eut rajusté sa toilette, il sentit qu'il avait faim, et il n'avait pas un son dans sa poche ; il n'avait pas même de poches ; car dans son ermitage de Palerme,

ayant tout sous la main et à discrétion, il n'en avait pas besoin. Il voyait bien autour de lui des habitations ; mais pour manger, quand on n'a rien pour payer, il faut bien demander ou prendre. Mendier, pour un roi, était dur ; prendre était plus naturel et plus dans les habitudes des héros. Il crut que sa robe lui interdisait la violence, et avec une humilité toute chrétienne, et pour l'expiation de ses péchés, il se résigna à tendre la main.

Sa première pétition s'adressait à un rustre qui lui dit : Dieu vous bénisse. La deuxième fut à une pauvre vieille qui lui rappela encore sa grand-mère, et il en reçut deux œufs. Un peu plus loin il obtint du pain, et enfin une petite outre de vin. Il se retira à l'ombre d'un olivier, et il se disposait à un repas bien nécessaire, lorsqu'il remarqua qu'il n'avait pas de feu pour faire cuire ses œufs, ni de sel pour les assaisonner.

Un couvent était à peu de distance ; les bons pères ne lui refuseraient point ce léger service. Il présenta sa requête au portier, qui lui demanda s'il n'était pas le quêteur qu'on avait vu au village ? Sur sa réponse

affirmative il l'engagea à entrer ; le pauvre prince fut ravi de tant de prévenance ; il reconnut qu'il était parmi des confrères, et il ne douta pas qu'ils ne vinsent à son aide.

Il raisonnait ainsi lorsque parut le gardien, qui lui fit quelques questions sur le couvent auquel il appartenait. Sébastien lui avoua qu'il n'était qu'un simple laïque voyageur qui venait de faire naufrage, et n'avait que sa robe et la bonté des fidèles pour gagner Rome où ses affaires l'appelaient. À un signal du prieur, quatre vigoureux moines entrent, s'emparent de l'ermite, lui enlèvent ses provisions, lui coupent sa barbe, puis le dépouillent de sa robe, et, le couvrant d'une mauvaise veste, le poussent dehors, en lui disant que s'il osait reparaître dans le pays et quêter quelque part, il n'en serait pas quitte à si bon marché.

Le procédé était sévère à l'égard d'un grand prince qui jusqu'à ce jour n'avait été battu que par les infidèles. Instruit par l'expérience, il jura bien qu'à l'avenir il mangerait ses œufs sans sel plutôt que d'en demander aux moines, il s'éloigna en toute hâte de ces lieux

inhospitaliers, dévorant sa colère, ce qui ne diminuait pas son appétit.

Arrivé dans un bourg et ne voyant autour de lui aucun frère quêteur, il se hasarda à solliciter quelque secours ; mais son costume de paysan ne faisait pas l'effet de la robe ; on le traita de fainéant et on ne lui donna rien ; il demanda du travail, on se moqua de lui. Cependant, comme on ne meurt guère de faim que dans les bonnes villes de Londres et de Paris, il ne mourut pas, et arriva à Rome, vivant de sa bonne mine et de la grâce de Dieu.

Son dessein était de se faire reconnaître du pape. mais nulle part on n'obtient audience en veste ; et le serviteur des serviteurs n'aime pas plus que les autres les gens crottés, Sébastien apprit que pour être reçu à la cour de Rome, il fallait un manteau d'abbé. Heureusement il en trouva un de hasard qu'on lui prêta par charité.

Admis devant le pape, il se prosterna et embrassa sa mule ; puis il lui exposa son nom et ses malheurs. Le Pape, après l'avoir écouté avec attendrissement, et avoir même deux fois essuyé ses larmes, lui dit : « Mon fils,

vous êtes un grand pécheur, mais le seigneur est miséricordieux : vous direz tous les jours un *Pater* pour le repos de l'âme du glorieux roi Sébastien mort en Terre Sainte, et un *Ave* pour la prospérité du règne de son éminence le cardinal Henri, son successeur légitime au trône de Portugal. Je vous donne l'absolution, allez et ne péchez plus. » Il le Bénit, et il sortit laissant le prince à genoux et la bouche béante.

Il serait resté longtemps dans cette situation, si deux vénérables personnages n'étaient pas survenus, accompagnés de deux suisses papaux. On fit monter Sébastien dans un des carrosses de la cour, on le conduisit aux frontières de l'état de l'église ; là un de ses compagnons lui proposa de descendre pour prendre l'air, il lui glissa dans la main vingt-cinq écus romains en lui enjoignant le silence sous peine d'excommunication majeure, et remontant en voiture, il quitta le prince, tout aussi ébahi qu'il l'avait été aux pieds de Sa Sainteté. Hélas ! À quoi menaient alors les bulles et les croisades ? À vingt-cinq écus et l'excommunication !

Il s'achemina vers Venise, où d'après ce qu'on lui avait dit, le pain était à bon compte et les nouvelles sûres.

À son arrivée il se logea chez un cuisinier, Cyprïote de nation, à qui il avait été recommandé ; et, pour payer son logement et sa nourriture, il l'aida dans l'exercice de son état.

Quelques uns de ses anciens sujets attachés à l'ambassade de Portugal, venaient de temps en temps goûter du vin de Montefiascone et manger du strachina. chez Francisque le Cyprïote. Un jour, ayant aperçu le prince, ils le reconnurent ; et, tombant à ses genoux, ils l'invitèrent à boire un coup avec eux, ce à quoi sa majesté, qui depuis longtems avait renoncé à l'orgueil, consentit volontiers en leur recommandant le secret. Mais le moyen de faire taire des Portugais attachés à une ambassade ? Deux jours après, toute la ville savait son histoire, et toute la ville fut au cabaret du Cyprïote pour voir le prince qui tenait la queue de la poêle.

Les affaires de Francisque s'en trouvèrent si bien, qu'il voulut donner à son associé un tiers dans les profits ;

et dom Sébastien, qui éprouvait pour la première fois un acte de justice, accepta en lui promettant de le faire son premier ministre si jamais il remontait sur le trône.

Cependant les bruits publics parvinrent aux oreilles de l'ambassadeur, qui, sans vouloir entendre le prince, cria à l'imposture, produisit son extrait mortuaire, et dit qu'il allait au nom du roi Henri le faire appréhender au corps. Les amis de Sébastien lui conseillèrent de se réfugier à Padoue, au grand désappointement du Cypriote, qui porta plainte contre la cour de Portugal comme lui faisant tort dans son commerce.

Il était temps que notre héros partût, les sbires arrivaient : ils coururent droit à la poêle, ils la trouvèrent à la place, mais sa majesté ne la tenait plus, et l'hôte furieux leur jeta la friture au visage.

L'ambassadeur ne voulut pas en avoir le démenti ; il fit assembler le conseil des dix, et les inquisiteurs d'état, et il accusa Francisque et son aide de tenir une gargote où l'on mangeait le vendredi saint de la viande de porc, et où l'on faisait à Pâques des ravioles et des poulpètes avec la

chair des petits enfants. En conséquence on décida que le Cypriote serait immédiatement enfermé dans les plombs, et le marmiton ramené à Venise pour répondre de sa cuisine.

On en était là quand il survint un envoyé du vice-roi de Naples qui avait appris par son fils l'aventure de Palerme, et qui réclamait le prisonnier au nom du roi d'Espagne, protecteur légitime et père temporel du Portugal.

Tant de cérémonies et pourparlers pour un marmiton donnèrent à penser à la république, qui conclut qu'il y avait là quelque mystère. Mais ayant grand intérêt à ne pas se brouiller avec l'Espagne, elle jugea, toute réflexion faite, d'après le principe immuable du *primo mihi*, qu'il fallait abandonner à son sort le confident de Francisque, prince ou non. Il fut donc remis bien ficelé aux envoyés du vice-roi, et il quitta ainsi Venise, ne demandant pour toute grâce que la liberté du Cypriote, ce qui lui fut accordé.

Arrivé à Naples, alors soumise à l'Espagne, le prince

apprit que le vice-roi était absent, et que son bon ami le comte de Lemnos le remplaçait par intérim. À cette nouvelle son cœur bondit de joie : il ne douta pas qu'il ne fut incessamment proclamé vivant et rendu à ses sujets. En attendant on l'enferma au château de l'Œuf, où, placé sous le toit, il avait du moins les pieds secs. Il s'empessa de demander une audience à son cher et bien aimé compère, certain que les détails qu'il lui envoyait étaient bien suffisants pour lever tous ses doutes, s'il en avait.

L'effet de cette missive fut prompt : deux heures après, par un ordre spécial du comte, on le descendit dans un cachot avec défense de le laisser voir à qui que ce fut.

Le lendemain un envoyé vint lui offrir un couteau et une corde en lui disant : « Voilà la réponse que son excellence vous envoie. » Sébastien dit à l'émissaire : « Vous me tentez en vain, je supporterai mon malheur ; reportez au vice-roi son présent. » On le lui laissa néanmoins, et pendant trois jours on ne lui donna rien autre, heureusement il avait le cœur si serré de l'ingratitude de Lemnos, que la pensée de manger ne lui

vint même point. Ce ne fut qu'au commencement du troisième jour, qu'ayant soupiré fortement, son estomac se dilata, et le besoin se fit sentir. Il jeta un coup d'œil sur la corde et le couteau. Le tourment de la faim devint tel, qu'il saisit la corde avec une espèce de rage ; mais l'idée d'un prince pendu le révolta, et de peur d'une nouvelle tentation, il la coupa en morceaux. Elle était de sparte, espèce d'herbe plus dure que le foin, et pourtant le besoin qu'il éprouvait était si pressant, qu'il en mangea et qu'il trouva de la saveur à ce mets.

Le quatrième jour il vit entrer le confesseur du vice-roi, l'auditeur général et deux greffiers : il tenait alors le couteau à la main, songeant peut-être à en faire l'usage auquel la corde ne lui avait pas servi ; mais la présence des survenants changea le cours de ses idées. Il eut un moment envie d'éventrer un de ses persécuteurs ; néanmoins, repoussant cette idée mondaine, il remit le couteau dans sa gaine, et salua poliment la compagnie.

L'auditeur lui dit qu'il aurait à l'instant un bon repas et la liberté ensuite, s'il voulait déclarer qu'il était Calabrais,

et signer le papier qu'il lui présentait. « Sébastien roi de Portugal ne peut acheter la vie par un mensonge ! » répondit le prince.

Alors parut un individu qui tenait une hache et un billot : on signifia au prisonnier qu'il fallait obéir ou mourir ; il tendit le cou. Le confesseur étonné arrêta la hache et sortit. L'auditeur et les deux huissiers le suivirent, et on apporta au malheureux un peu de pain et d'eau.

Le même jour on fit publier dans la ville, à son de trompe, qu'il avait confessé son imposture, et l'on afficha l'acte où il avait, disait-on, apposé son seing.

Cela rassura Lemnos ; il voulut voir le prisonnier qui fut amené au palais. Il faisait fort chaud, le vice-roi était nu-tête ; en entrant, le prince lui dit : « Couvrez-vous, comte de Lemnos. » Ce qui déconcerta si bien l'excellence, qu'elle oublia le sermon qu'elle avait préparé pour convaincre et édifier l'auditoire. Ce fut au contraire le prisonnier qui le sermonna, et déjà il en était à son second point, avant que le comte eût eu seulement la

pensée de l'interrompre ; mais quand Sébastien lui rappela les circonstances de son règne et de leur amitié, sans oublier les leçons de danse, et les présents dont il l'avait comblé, il ne sut plus du tout où il en était, et l'infante, qui écoutait dans une tribune, se mit à sangloter si fort, que l'audience fut interrompue.

On ramena le prince dans sa prison. Le vice-roi ne put dire au public autre chose, sinon qu'il y avait de la magie, et que c'était le démon qui avait ranimé un cadavre et lui donnait l'apparence du feu roi.

Et là-dessus ; un vieux médecin portugais nommé Sampaya, qui l'avait traité d'une coqueluche dans son enfance, voulut lui tâter le pouls. À certaine marque qu'il reconnut au bras du prince, il fut pris d'un tremblement universel, l'appela majesté, et lui offrit gratuitement ses services pour les rhumatismes qu'il pourrait gagner en prison.

Cette équipée n'arrangeait rien, mais elle donna à un des malins de la cour, où il y en a toujours, une idée qui fut adoptée. On soumit le prisonnier à une consultation

de la faculté, qui ordonna des douches et la saignée, et on signifia au malheureux qu'il resterait à ce régime jusqu'à ce qu'il eût déclaré qu'il était lunatique et possédé. Puis de la prison on le conduisit à la maison des fous, où, sans préjudice des autres prescriptions et ordonnances, on l'enchaîna, comme furieux, sous une pompe qui, toute la journée, lui jouait sur la tête.

L'hospice des aliénés à Naples était ouvert à tout le monde : c'était un spectacle gratis et journalier octroyé au bon peuple. À cette occasion l'affluence y fut grande. Dans la foule, quelques soldats qui avaient combattu en Afrique furent aperçus du prince ; il les appelait par leurs noms et leur disait : « Mes enfants, j'ai tourmenté mes sujets, j'ai abusé de leur sang et de leur or, et dieu me punit pour l'exemple de tous les princes présents et à venir qui grossiront le budget mal à propos. Priez Dieu pour le malheureux Sébastien, et allez consoler ma bonne grand-mère en lui disant que nous nous reverrons en paradis. »

Les spectateurs, en écoutant cela, se signaient et

disaient qu'il n'y avait de fou que le vice-roi, qui au lieu d'enfermer un tel homme, aurait mieux fait d'écouter ses conseils et de faire comme lui pénitence. Enfin quelques moines portugais se mirent à prêcher en sa faveur. La populace s'échauffa et commençait à décrocher les lanternes, lorsque les diplomates de l'endroit imaginèrent une nouvelle finesse.

On fit venir de Calabre un vieux paysan et une jeune femme ; et, sur la promesse d'une récompense honnête, l'un affirma qu'il était le père du soi-disant Sébastien, et l'autre qu'elle était sa femme. C'était à Salerne, disait-elle, qu'il l'avait épousée. Sébastien soutint qu'il n'y avait jamais été, et la traita de coquine. Comme cela pouvait être vrai, la cour décida que cette apostrophe équivalait à une reconnaissance, et la Calabraise alla dire partout qu'elle avait été reconnue. Bientôt il lui parut agréable d'être princesse, et après avoir publié qu'elle était l'épouse légitime du prisonnier, elle attesta que le prisonnier était le roi de Portugal.

Chacun se mit à rire au nez du vice-roi, qui, furieux,

fit fouetter cette folle dont on n'entendit plus parler.

Cependant la cour d'Espagne tança vigoureusement Lemnos de toutes ses gaucheries. Pour en finir, il aurait bien tranché la question sur un billot en place publique ou ailleurs, mais craignant une émeute, il se contenta de condamner le prisonnier aux galères perpétuelles.

Avant de l'attacher au banc, on le fit monter sur un âne, la tête tournée vers la queue, et on le traîna ainsi dans les rues de Naples pendant trois jours, précédé d'un trompette et d'un héraut qui criait : « Cet homme, Calabrais de naissance, est ainsi traité par ordre du roi Philippe pour avoir dit faussement qu'il était Sébastien roi de Portugal. — Oui, je le suis ! S'écriait le prince en frappant de ses talons le ventre de l'âne qui portait un roi sans en être plus fier ; oui, je suis Sébastien, et quiconque le nie en a menti par la gorge. » Il Aurait ajouté beaucoup d'autres choses morales et instructives, mais aussitôt qu'il prenait la parole, le trompette sonnait, le héraut criait, et l'âne l'imitait.

Après la cérémonie, on l'enchaîna dans la galère entre

un filou et un hérétique.

Il y serait resté longtemps, si le cardinal Henri ne se fût brouillé avec son voisin Philippe d'Espagne, qui, voulant lui jouer un mauvais tour, écrivit à Naples de lâcher le prisonnier, ce qui fut fait.

Sébastien se trouva donc libre, les jambes et les bras écorchés par les fers, sans chemise ni pourpoint. Dans cet état il n'était guère présentable, et un chien n'aurait pas voulu lui baiser la main ; heureusement les âmes pieuses y pourvurent encore, et quand il eut une mise décente, de rigueur pour tout roi qui veut conquérir son royaume, il se dirigea vers Lisbonne, où il arriva en bonne santé, quoiqu'un peu maigri par suite des tracasseries qu'il avait éprouvées dans le cours de ses voyages. Peu après son débarquement, qui eut lieu incognito, étant entré dans une église pour y dire son rosaire, la première chose qu'il aperçut fut son épitaphe : son éloge y était mince, ce qui le mit en grande colère ; il s'en humilia devant Dieu ; et voyant une vieille femme qui priait pour le repos de son âme, il se joignit à elle.

Ainsi fortifié, il se promena dans la ville, le nez dans son manteau et son chapeau sur les yeux. Il désirait savoir ce qu'on disait de lui ; on n'en disait rien, on n'y pensait même plus. Il s'enquit de ses chers bourgeois ; il en reconnut quelques uns, mais ils étaient tous habillés en abbés avec des calottes. Il sut que c'était l'uniforme à la mode et que les parades et les revues avaient été remplacées par des processions : il en inféra que les bénédictions du ciel étaient descendues sur le Portugal. C'était tout le contraire, personne ne voulait plus ni travailler ni raisonner, et on ne rencontrait que des mendiants et des fous : c'était comme de son temps, à l'habit près.

Son cœur battait du désir d'embrasser sa bonne aïeule ; il se réjouissait du plaisir qu'elle aurait à le revoir en ce monde : il courut donc au vieux palais où elle logeait. Une duègne vint le recevoir ; à son air respectable, il crut pouvoir se confier à elle, et il lui déclara à voix basse ses noms et qualités. Aussitôt la vieille lui ferma la porte, eu lui criant qu'il était le septième, et qu'en ce moment il y en avait justement un

avec la reine.

Cette réponse surprit étrangement le prince. Quel était donc ce sosie qui prenait sa place ? Il y pensait quand il fut coudoyé par un individu qui descendait mystérieusement l'escalier : c'était son compétiteur ; et il ne put en douter, car en regardant sa figure, il crut se voir au miroir. L'autre non moins étonné, et persuadé que c'était l'ombre de Sébastien qui venait lui reprocher sa fourberie, s'enfuit à toutes jambes.

Quand la bonne vieille reine, au retour de l'armée, avait appris la mort de son petit-fils, elle était restée plusieurs mois inconsolable. Sa douleur un peu calmée, elle voulut connaître les détails de l'événement : grand nombre d'officiers avaient été interrogés ; mais leurs récits paraissaient tellement contradictoires, que, doutant de la réalité du fait, elle n'avait négligé aucune recherche pour découvrir son enfant chéri. Elle fut servie à souhaits, car au lieu d'un, il s'en était d'abord trouvé cinq ; et elle en était au sixième, quand le véritable se présenta.

Les premiers avaient si peu de rapport avec le vrai

Sébastien, que la vieille, malgré l'affaiblissement de sa vue et de sa mémoire, n'avait pu y être trompée. Ils avaient été plus ou moins châtiés selon leur qualité et insolence. Quant au sixième, la ressemblance était frappante : c'était un nommé Martin Alvarez, de la province de Beira. Bien instruit des circonstances de la vie du roi par quelque courtisan spéculateur qui lui soufflait son rôle, il avait entièrement fasciné la bonne femme, dont il soutirait l'argent et les avis.

Ceci n'améliorait pas la position du prince. Il lui importait autant d'être reconnu par sa grand-mère, que de ne l'être point par son oncle, ou plutôt par ses conseillers, qui ne paraissaient pas disposés à lui céder la couronne. Sa bourse assez peu garnie s'épuisa promptement ; il voulut faire une nouvelle tentative pour voir son aïeule, mais son rival gardait si bien les approches, qu'il ne put y parvenir. Bientôt le besoin ou l'inquiétude le firent tomber malade, et son hôte, pauvre logeur, chez qui il n'aurait pas mis autrefois le dernier de ses laquais, le fit porter à l'hôpital.

Selon l'usage du temps, on le plaça en troisième dans un lit. De ses deux compagnons, l'un était épileptique, et l'incommodait beaucoup par son voisinage. Heureusement il mourut le deuxième jour. L'autre souffrait comme lui de misère et de chagrin. En l'examinant plus attentivement, il crut avoir vu déjà cette figure. La présence d'un nègre qui assistait le malade, acheva de l'éclairer, et il reconnut Camoëns, à qui on avait ôté sa pension de soixante écus, et qui, accablé d'infirmités, après avoir vécu du travail de son nègre, mourait à l'hôpital.

Le poète, malgré son état affreux, se ranimait par moments ; alors il récitait avec enthousiasme des morceaux de sa *Lusiade*, et Sébastien, qui entendait pour la première fois cette noble poésie, se reprochait amèrement l'abandon où il avait laissé un tel homme, il en était si honteux qu'il n'osait pas se découvrir à lui. Cependant, dans ses rêves, il laissait échapper des paroles qui frappèrent le poète. Camoëns soupçonna la vérité ; et une nuit, éclairé par un mot que le fils de Juan II pouvait seul avoir prononcé, il ne douta plus que son voisin ne fût

le roi de Portugal, et à son l'éveil il le salua de ce nom.

Sébastien, qui croyait n'avoir rien dit qui pût le trahir, fut étonné d'abord ; enfin il lui avoua son nom et lui raconta sa vie.

Le poète comprit qu'il y avait au monde un homme plus malheureux que lui ; ce que jusqu'alors il n'avait pu croire.

La conformité de situation les unit bientôt de la plus étroite amitié, et, sur ce lit de douleur, ils goûtèrent encore quelques doux instants. Ils philosophèrent ainsi trois mois, jour et nuit, sans presque dormir ; la fièvre du poète en augmenta, et une nuit il rendit l'âme dans les bras de son royal ami.

Ce coup, le plus sensible peut-être que Sébastien eût jamais éprouvé, le mit au bord du tombeau ; cependant il y échappa : cette crise coupa la fièvre, et un matin on le pria de quitter le lit pour faire place à un autre.

Le voilà encore une fois sur le pavé. Les chants du

barde lusitanien avaient rendu de l'élan à son âme ; il résolut de reconquérir son trône, ou de mourir les armes à la main.

Tandis que, la tête remplie de son projet, il se promenait à grand pas, il alla frapper contre un objet froid, que le dernier rayon du jour lui fit distinguer pour un cadavre pendu. Il regarda plus attentivement, et vit le corps déchiré d'Alvarez, qui avait été écartelé la veille. Une sueur glacée couvrit tous ses membres ; il sentit qu'il serait probablement là, si sa grand-mère avait voulu le reconnaître. Cette idée dissipa ses prestiges de grandeurs ; il s'éloigna de ce lieu d'horreur, et, marchant au hasard, il se trouva au bord de la mer.

La carrière d'affronts et de souffrances qui lui restait à parcourir lui apparut tout à coup, et il pensa qu'il pouvait en un instant y mettre fin. N'écoutant que son désespoir, il allait se précipiter, quand il se sentit tirer doucement par la manche ; c'était la duègne qui lui avait fermé la porte au nez. « Ah ! Seigneur, lui dit-elle, je vous cherche depuis bien des jours ; venez en toute hâte au palais, ma

maîtresse désire vous parler. » Sébastien Prit cette voix pour celle d'un ange, et renonçant pour le moment à l'autre monde, il suivit la vieille, comme les mages suivirent l'étoile.

Parvenu au palais, il fut immédiatement introduit, et il se trouva en présence de son aïeule.

La vue de cette bonne mère, de cette chambre où il avait reçu de si sages conseils dont il avait si peu profité, le fit fondre en larmes. La vieille poussa un soupir, et l'attirant vers elle, elle le regarda avec une profonde attention ; elle voulut s'écrier, et la parole lui manqua ; mais son émotion annonçait assez qu'elle l'avait reconnu. Le prince la pressa sur son cœur, et leurs sanglots se confondirent.

Après les premiers instants d'attendrissement, Sébastien, qui, comme le pieux Énée, disait partout son histoire, raconta à la bonne reine ce qui lui était arrivé depuis son départ. À chaque mésaventure, elle lui faisait un petit sermon selon son habitude ; mais bientôt la pitié fit taire l'éloquence : elle n'eut plus la force de moraliser

celui qui avait tant souffert, et ne fit que se lamenter et gémir ; le prince fut obligé d'interrompre son récit pour qu'elle ne trépassât point.

Le jour suivant, il acheva sa narration, et l'on parla de la situation des affaires. La vieille, toujours prudente, pensa qu'avant de songer à la royauté, il fallait pourvoir à la santé. Son cher enfant était si affaibli, si décharné, que la couronne lui aurait passé sur la tête comme un cerceau ; et puis un prétendant au teint blême, à l'air minable, est rarement bien reçu : on aime généralement mieux un gros joufflu, bien rond et bien solide, car chacun se dit : celui-là ne sera pas renversé par le vent. On traita donc le prince en bons consommés, en bonnes volailles rôties qui lui réussirent à merveille ; et, au bout de quinze jours, il se trouvait en état, autant que qui que ce soit, de porter le sceptre.

Pendant ce temps, le roi Henri faisait sottise sur sottise ; gentilshommes, bourgeois, canaille, tous criaient contre lui ; les nobles le traitaient de philosophe, et les philosophes de cagot ; ils le représentaient avec un

chapeau à cornes et des griffes aux pieds. Le pauvre homme faisait pourtant de son mieux ; il eût même fait bien si les gens qui l'entouraient n'eussent pas préféré qu'il fit mal. Le royaume était une vraie pétaudière ; les enfants de chœur tiraient les oreilles au curé, qui les tirait à l'évêque. Les uns voulaient des lois, les autres n'en voulaient pas ; ils assuraient que la volonté du prince suffisait ; mais comme le prince n'avait pas de volonté, c'était absolument comme si les choses eussent été d'elles-mêmes ; et, en gouvernement, quand les choses vont toutes seules, elles vont toujours au pis.

Les courtisans, soit du peuple, soit du roi, interprétaient la morale et la langue chacun suivant son intérêt, que celui-ci appelait royalisme, fidélité, et celui-là liberté et économie, toutes choses dont pas un ne se souciait, et qu'on aurait pu traduire par ces mots : de l'argent et du pouvoir, du pouvoir et de l'argent. Bref, d'accord sur le but de prendre et de garder, ils ne l'étaient pas sur les moyens d'y parvenir, et comme d'ailleurs l'argent et le pouvoir dont s'empare l'un, ne peuvent rester à l'autre, et qu'il n'y a plus personne pour obéir quand tout

le monde veut commander, ce sont là des points sur lesquels il est absolument impossible de s'entendre.

Le bon cardinal-roi qui avait fait plus de dix fois tourner sa calotte rouge sous la couronne d'or sans pouvoir concilier tant d'éléments divers, avait fini par y renoncer et à ne plus dire que son bréviaire.

Sébastien fut instruit de ces circonstances par sa grand-mère. Le moment eût peut-être été favorable pour faire valoir ses droits, mais il avait en mémoire Alvarès pendu et la chance de l'être lui-même. Ce genre de mort lui avait toujours répugné à l'excès, ainsi qu'on a déjà eu occasion de le remarquer. Sa grand-mère frémissait rien que d'y penser, et lui répétait sans cesse : *chi va piano, va sano* ; proverbe italien qui veut dire : Gare la corde. On s'occupa donc à gagner des partisans tout doucement et sans se compromettre, en commençant par la duègne, qui convertit un sien neveu, chirurgien-barbier, personnage toujours important dans une conspiration.

Le barbier, en faisant ses pratiques, glissa entre la savonnette et le rasoir quelques mots sur le roi légitime,

et sur la possibilité qu'il ne fût pas mort ; il obtint quelque croyance et il fit des prosélytes parmi ses intimes. Ceux-ci en firent d'autres, et les choses semblèrent en bon train.

Mais on composait à la cour un autre travail historique. Le père Henriquès, jésuite, confesseur du roi-cardinal, lui intima, sous peine de non-absolution, l'ordre de désigner pour son successeur, Philippe II roi d'Espagne. Le père Las Torrès, dominicain, lui déclara au contraire qu'il serait damné, s'il nommait tout autre que la duchesse Catherine de Bragance. Le bon homme ne savait lequel croire du jésuite ou du dominicain, et il était tellement tourmenté par le doute et l'indécision, les plus grands maux de cette vie, qu'il en prit une grosse jaunisse dont il mourut sans avoir désigné personne. Le roi Philippe, averti à temps, fit réclamer le royaume en vertu de quarante mille hommes et du père Henriquès.

Que pouvait Sébastien avec sa grand-mère, la duègne, et le barbier, contre de si bonnes raisons ? Il se le demandait, quand la vieille reine reçut du commissaire général de police, l'ordre de sortir du royaume. Dans sa

fureur, le prince voulait aller casser et briser tout chez le magistrat, et couper les oreilles à son ancien beau-père, mais la bonne femme l'arrêta au moment où il partait la rage au cœur et le le sabre à la main : « Mon cher petit-fils, lui dit-elle. Souvenez-vous de la fable du *Pot de fer et du pot de terre* ; vous êtes aujourd'hui le pot de terre le plus fragile ; celui de fer au contraire vient d'être étamé à neuf. Attendez qu'il soit fêlé, ce qui ne tardera pas, si mes prières sont exaucées ; alors d'un bon coup de votre anse, vous pourrez le réduire en pièces. Pour l'instant, remettez votre épée dans le fourreau, et donnez-moi le bras : un bâtiment est prêt ; je prévoyais depuis longtemps ce qui arrive, nous allons en Flandre où j'ai une ferme ; là nous mangerons de la crème et du beurre frais, et nous attendrons les événements.

Sébastien, durant ses aventures, s'était promis d'en croire toujours sa grand-mère ; et, malgré son courroux contre Philippe et le commissaire, il remit à un autre jour le soin de leur dire sa façon de penser. Il partit donc avec sa grand-maman, la duègne et le barbier ; plus, le nègre de Camoëns, qu'il avait pris pour son valet de chambre,

dès qu'il avait eu les moyens d'en avoir un.

Après une heureuse traversée, ils arrivèrent dans la métairie de la reine : tout y était à l'ancienne mode, mais Sébastien n'était pas difficile depuis qu'il avait été ermite et marmiton. Il s'installa dans le grand fauteuil de velours d'Utrecht, et il se mit à vivre en vrai fermier flamand, engraisant de compagnie avec ses bœufs et ses chapons. La bonne maman en éprouvait une grande satisfaction, et, pouvant prêcher à son gré, elle semblait rajeunir.

Le barbier, devenu le ministre plénipotentiaire du prince, fut chargé, après quelque temps de séjour en Flandre, d'aller faire un voyage en Portugal, et de parcourir le royaume, pour savoir si l'on pensait bien.

Il n'y avait pas plus de quarante jours qu'il était parti avec son neveu, déguisés l'un et l'autre en commis voyageurs, lorsqu'on le vit arriver tout effaré. Il raconta comment son compagnon avait été, en qualité d'étranger, saisi et étranglé à son débarquement, et comme il lui en serait arrivé autant, sans la protection de son frère qui s'était fait Espagnol. Puis, ayant pris le prince en

particulier, il lui apprit par quel procédé Philippe enseignait la langue ibérienne aux bons bourgeois de Lisbonne, qui n'étaient plus ni soldats, ni abbés, car après avoir déchiré leurs rabats, il leur avait fait des brides avec leurs fourniments. Les malheureux ne pouvaient crier ni se plaindre ; dès qu'ils ouvraient la bouche, on leur perçait la langue, et s'ils voulaient écrire, on leur coupait le poing. Un nommé Antoine, bâtard et grand prieur, avait embrassé la défense des citoyens et s'était fait roi provisoire, mais Philippe l'avait traité comme un gueux, et il avait été trop heureux d'arriver en France fourbu et écorché à force d'avoir galopé devant les gendarmes.

Ces détails n'ayant rien de bien encourageant pour Sébastien, il jugea convenable d'attendre encore. Pour prendre patience, il épousa une flamande, dont la bonne mine lui promettait de beaux princes. Il avait adopté cette résolution sur l'observation de sa grand-mère, qui lui avait dit qu'elle ne comprenait pas pourquoi les rois ou ceux destinés à l'être, allaient toujours chercher des filles de roi, alliance dont il ne résultait ordinairement que des querelles et des magots. Selon elle, la première loi d'un

royaume devrait être que le prince n'épouserait pas une étrangère, mais une fille du pays, de bonne santé, de bonnes mœurs et constitution, et la plus raisonnable qu'il serait possible de trouver. C'est sur ces motifs que Sébastien avait demandé la flamande, et il avait bien fait.

L'année suivante, il fut père et cela le décida à envoyer une seconde fois le barbier, qui ne s'en souciait guère depuis la mésaventure de son neveu ; on lui adjoignit pour le rassurer le nègre de Camoëns, qui était adroit comme un singe.

La bonne aïeule prêchait toujours ; et la vue d'un héritier, à qui elle pouvait répéter tous ses sermons, la remplissait d'aise. Elle employait son temps à lui faire avec sa duègne et ses servantes des bonnets grecs et des bas écossais. Quant au prince, il apprenait le labourage d'après la méthode de Gand, afin de pouvoir cultiver ses terres, si jamais il retournait en Portugal. Jusqu'à ce jour les bons habitants de Lisbonne et lieux circonvoisins n'avaient jamais pu croire que le sol dût produire autre chose que ce que le ciel y mettait ; aussi leur principale

récolte consistait-elle en chardons pour les ânes. Le prince étudiait en même temps les procédés divers des manufacturiers, pensant que ses sujets feraient aussi bien de fabriquer du drap ou des toiles, que de demander l'aumône, pratique ennuyeuse pour eux et les autres.

Pendant qu'il s'occupait ainsi de son éducation politique et commerciale, le barbier et le nègre arrivaient en Portugal où les choses allaient de mal en pis. Philippe avait changé de système. Au lieu de percer la langue à ses nouveaux sujets et de leur tailler les bras, il leur laissait tout dire et tout faire, dans l'espoir qu'ils se mangeraient les uns les autres, comme ces deux chats dont il ne resta que les queues après leur combat. Le peuple était donc revenu à la liberté à sa manière ; les chiens levaient de nouveau la patte sur les hommes ; les hommes criaient : Vivent les lumières ! Et cassaient les réverbères ; ils demandaient du pain, et jetaient les boulangers à l'eau ; ils n'en voyaient pas plus clair et n'en étaient pas mieux nourris, car on ne rencontrait à chaque pas que figures haves et faméliques. Une seule circonstance les consolait ; c'était le spectacle des exécutions, qui leur

faisait oublier la faim, tant il faut peu de chose pour amuser les bonnes gens.

Les décorations étaient devenues à la mode. Il n'y avait pas de laquais qui n'en eût au moins une, et le commerce s'en faisait aussi publiquement que celui des châtaignes et des oignons ; si bien que le barbier, qui était vaniteux, en acheta une demi-douzaine pour lui, et deux pour le nègre. Il essaya de dire un mot de Sébastien, mais personne ne s'en souciait plus, et il reprit avec ses croix la route de Flandre, non sans avoir eu soin d'embarquer un baril de vieux vin de porto et trois caisses d'oranges fines.

Quand il arriva en Flandre, le roi en était à son troisième enfant, et tellement affairé de labourage, semailles, jachères et engrais, qu'il n'eut pas même le temps de l'écouter.

D'année en année on renvoyait le barbier, et d'année en année on s'accoutumait à le voir revenir sans autre résultat que le baril de vin et les oranges douces. Il finit par croire qu'il n'y allait que pour cela, et le roi prit aussi l'habitude de n'attendre son retour qu'à cette intention.

Quelqu'un arrivé hier de Bruxelles m'a assuré que c'était toujours de même ; seulement le mois dernier Sébastien avait été de fort mauvaise humeur, parce que les gens de Flandre en se battant avaient écrasé ses choux, et que le barbier lui avait rapporté de Lisbonne du vin aigre et des oranges gâtées. Sur quoi la grand-mère avait fait au nègre qui les avait choisis un sermon de deux heures.



## Table des matières

Paola.....	4
Chapitre premier.....	4
Chapitre II.....	10
Chapitre III.....	21
Chapitre IV.....	30
Chapitre V.....	38
Chapitre VI.....	46
Chapitre VII.....	53
Chapitre VIII.....	61
Chapitre IX.....	72
Chapitre X.....	78
Chapitre XI.....	85
Chapitre XII.....	96

Chapitre XIII.....	108
Chapitre XIV.....	116
Chapitre XV.....	126
Chapitre XVI.....	137
Les trois songes.....	145
Almaël.....	145
Ali Mustapha ou le pêcheur.....	149
Mazular.....	174
L'apparition.....	185
Odian.....	193
Isaphir.....	216
Mademoiselle de la Choupillière.....	230
Le château de Crève-cœur.....	259
Dom Sébastien.....	322